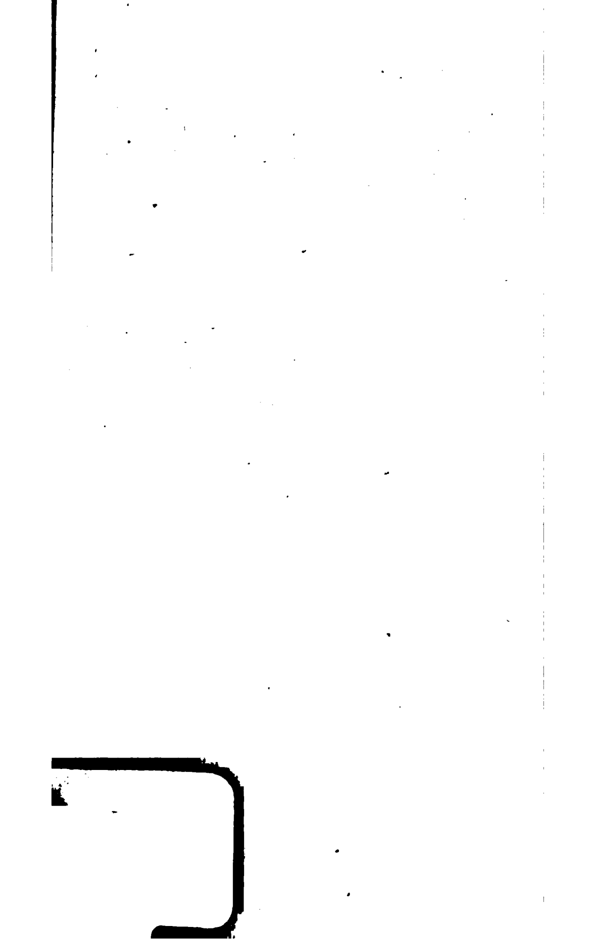
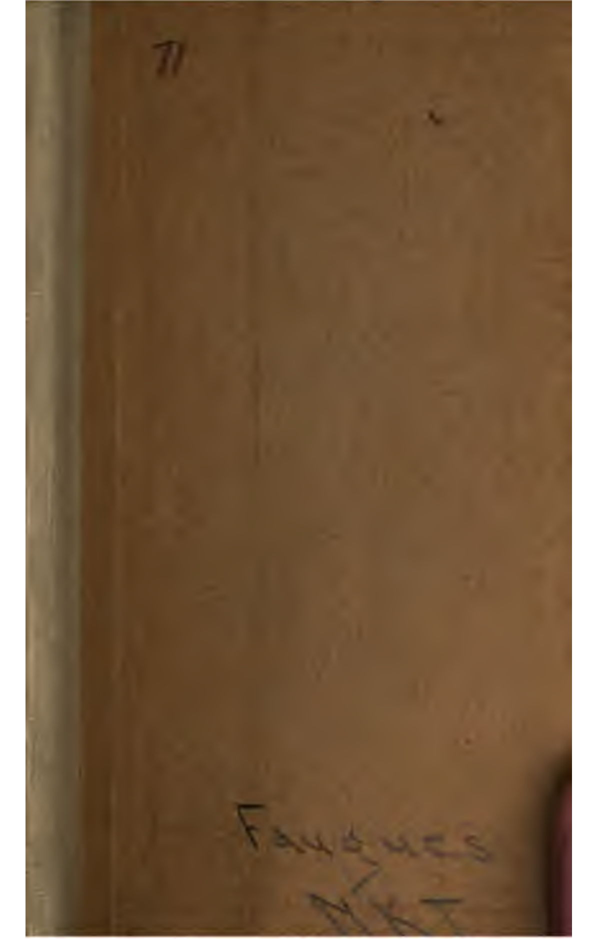
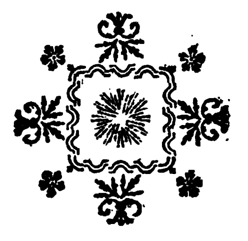




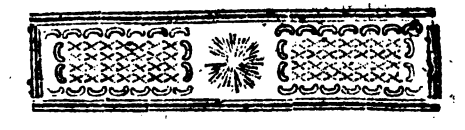
ABBASSAÏ, HISTOIRE ORIENTALE.

PREMIERE PARTIE.



De l'Imprimerie de BAGDAD;
Et se trouve à Paris.
Chez BAUCHE Fils, Libraire, Quay des Augustins, à l'Image Ste. Geneviéve.

M. DCC. LIII.



ABBASAÏ,
HISTOIRE ORIENTALE.

HAROUN fut le cinquiéme Calife de la maison des Abbassides, il regnoit à Bagdad l'an de l'Egire cent soixante-dix, sa valeur le rendoit illustre; sa piété, son équité lui mériterent le sur-nom *d'Alraschid*, (qui signifie le juste.)

La Nature l'avoit orné de

tous ſes dons, & la Fortune les avoit mis dans tout leur jour en le favoriſant conſtamment. Adoré & craint de ſes Peuples, il en étoit le ſoutien & l'exemple ; il poſſédoit l'art difficile d'allier la ſévérité à la douceur, & de ſe familiariſer avec humanité : en ſe faiſant reſpecter avec prudence, il ſçavoit en même temps ſoulager les peines, pourvoir aux beſoins de ſes Sujets & leur impoſer un joug qui les contint.

Souverain & Pontife il tâchoit d'éclairer l'erreur, mais il ne la puniſſoit pas. Tant de vertus devoient-elles trouver un écueil ? Faut-il qu'un

Héros qu'elles ont rendu si célébre en ait terni l'éclat par des crimes! Tel est l'effet trop ordinaire des passions ; qui poura ne les pas redouter?

Ce n'est donc point Haroun vertueux, admiré, que je vais peindre, c'est Haroun, foible, coupable, malheureux, objet utile de terreur & de pitié.

Son cœur avoit toujours été fermé à la colere, à la haine, à une ambition déréglée, lorsque l'Amour le soumit & lui fit sentir toute sa puissance.

La Loi Musulmane fut établie pour prévenir les d

gers d'un si funeste délire:
la multiplicité des femme
qu'elle permet empêche la vi
vacité qui suit un choix uni
que, la facilité de satis fair
les désirs les affoiblit, mai
il est des instans de fatalit
dont rien ne peut garantir.

Le Calife aimoit & respec
toit la Princesse Zulima s
mere, il écoutoit & suivoi
ses conseils: plaisirs, affai
res, rien ne l'empêchoit d'a
ler très-souvent la voir dan
le vieux Sérail. Il y étoit u
jour & se promenoit dans de
jardins admirables que Ma
hadi avoit fait planter, & qu
Zulima se plaisoit d'embelli
Fatigué par une chaleur ex

cessive, Haroun entre dans une grotte & s'endort de ce sommeil leger qui repose l'ame sans trop offusquer les sens. Il entend un bruit sourd au fond de la grotte, & voit un Eunuque sortir par une porte qu'on n'appercevoit point, tant elle étoit ménagée avec art.

Le Calife ne fut point vû par l'Eunuque, parce qu'il étoit dans le plus obscur de la grotte, & lui-même démentoit ses yeux, il croyoit être dans l'illusion d'un songe. L'inutile recherche qu'il fit pendant quelques momens l'en assuroit, il parco-

plusieurs fois la grotte sans retrouver la porte fatale, il la revoit enfin, & n'ayant pu l'ouvrir, il la fait enfoncer.

Un escalier de marbre blanc qu'une lampe de cristal éclairoit paroît alors à ses yeux; surpris & curieux Haroun descend, il parvient à une chambre fort ornée, il voit à la clarté de plusieurs flambeaux un lit dont les rideaux étoient fermés; il s'en approche, il y trouve une femme endormie, la jeunesse & la beauté brilloient sur son visage, & malgré l'effroy que lui causa la vûe du Calife, les graces l'animérent lorsqu'elle

s'éveilla ; l'étonnement fixe ses regards, le trouble, la crainte s'emparent de son ame, elle s'écrie enfin : Fatime, ma chere Fatime, secourez-moi.

A ces cris accourt une autre femme, quoi qu'un peu moins belle & moins jeune, elle fit l'admiration du Calife ; des yeux pleins d'ame, une phisionomie spirituelle, & intéressante lui donnoient des charmes que souvent la beauté n'a pas.

Fatime étonnée demeura interdite en voyant le Calife, & ce Prince non moins interdit qu'elle, ne la rassuroit pas.

Parlez, lui dit-il enfin, est-ce un prestige qui me fait voir ici tout ce que la nature a formé de plus beau; dévoilez-moi ce mistére, vous le pouvez sans crainte, je suis le Souverain de ces lieux; qui que vous soyez, je m'intéresse à votre sort, il ne peut être qu'infortuné, & les malheureux ont des droits assurés sur mon cœur.

Fatime rassurée par ces mots, se jette aux pieds du Calife: Seigneur, lui dit-elle, à ce langage qui ne vous reconnoîtroit? La vertu inspire la confiance; si vous daignez encourager la vérité

timide, je vous donnerai le moyen de satisfaire votre curiosité, l'assurance d'un pardon généreux pour les coupables peut seule m'ouvrir la bouche, prononcez, Seigneur.

Oui, j'en fais le serment inviolable, répondit le Calife, je jure par notre saint Prophete que quel que soit le dessein, ou le forfait qui vous ait conduite ici, je ne punirai personne, parlez donc sans crainte.

Après bien des malheurs qui ont traversé ma vie, reprit Fatime, je fus venduë à l'Eunuque Assoud, il me ju-

gea digne de captiver vôtre cœur, mais loin de me voir sensible à cet espoir, il s'apperçût que je craignois le sort que toutes vos esclaves désiroient.

Il me garda quelque tems chez lui, il paroissoit entrer dans mes peines : il me demandoit avec le ton de l'intérêt de lui en faire l'aveu, un cœur rempli d'amertume, une ame désolée se livre facilement, dût-elle être la victime de l'artifice.

J'avouai à Assoud qu'une passion aussi tendre que malheureuse me rendoit insuportable l'idée d'être à vous.

Assoud m'écouta avec plaisir, il m'observoit avec attention, il m'entretenoit souvent, & me faisoit mille questions qui ne m'embaroissoient point, parce que j'y répondois avec franchise.

Il vint enfin un jour me trouver, son air étoit inquiet; Madame, me dit-il, je vous crois sincére, les femmes que j'ai sous ma garde m'ont appris à connoître la dissimulation, je la lis dans leurs yeux, malgré tout l'art qu'elles employent à me tromper.

Voulez-vous vous garantir du sort que vous craignez, & même recouvrer vôtre liber-

té, je vous en donnerai le moyen ſi vous conſentez à renoncer pendant quelque tems à la lumiére du jour, & à vivre dans un ſouterrain: vous y ſerez avec une jeune fille que l'on confiera à vos ſoins, vous lui ferez connoître le monde ſans exciter ſes déſirs; à peine s'apperçoit-elle de ſon éxiſtence; quel plaiſir pour une ame vertueuſe d'en former une qui lui reſſemble. J'acceptai la propoſition d'Aſſoud, il m'introduiſit pendant une nuit obſcure dans ce jardin & dans cette grotte.

L'aimable Zesbet avoit

alors douze ans, ſes tendres careſſes, ſes graces m'attachérent d'abord à elle. Ah! me dit-elle, dès qu'elle me vit, vous êtes donc cette Fatime, qui doit faire le bonheur de ma vie, puiſſe la vôtre durer plus longtems que celle de ma chere Amine, lorſqu'elle mourut dans mes bras je ne pouvois me conſoler d'avoir ſurvécû à tout ce que j'aimois; j'avois tort, je vais aimer encore.

Le lieu où je trouvois Zesbet, ſon eſprit qui éclatoit malgré ſa ſimplicité m'étonnoit, je lui fis des queſtions auſquelles elle ne put ſati-

faire; je ſçus ſeulement qu'elle n'avoit jamais vû qu'Aſſoud & Amine, mais que ni l'un ni l'autre ne lui avoit donné aucune connoiſſance de ſon ſort.

Je m'occupois à éclairer l'eſprit, à former le cœur de Zesbet, mes ſoins étoient ſuivis des plus heureux ſuccès.

Zesbet allioit à une intelligence admirable cette crédulité ſimple qui marque ſi bien la bonté & la droiture du cœur. La lumiere étoit innée dans ſon eſprit, les vertus dans ſon ame.

Je ne lui apprenois que ce qui étant convenable à ſa ſi-

tuation, ne pouvoit nuire à ſon bonheur. Aſſoud par des attentions, par une converſation aimable adouciſſoit notre ſolitude, nous l'écoutions avec plaiſir, les charmes de l'eſprit font facilement oublier l'aviliſſement de l'état; tout eſt réparé quand on plaît & qu'on intéreſſe.

Quatre années ſe ſont écoulées ainſi; mais Aſſoud m'ayant fait enviſager une prochaine liberté, j'ai étendu les connoiſſances que j'avois données à Zesbet, & comme l'amour a fait tous mes malheurs, je lui ai peint les hommes avec des couleurs qui l'ont effrayée.

Le Calife écoutoit Fatime, & regardoit Zesbet : l'amour passoit de ses yeux dans son cœur.

Ce que Fatime lui ap[illegible]noit de Zesbet le piquoit de cette curiosité, & lui donnoit cette admiration qui seules produisent souvent l'amour.

Enfin après un silence qui étonnoit Fatime, il se leve avec une vivacité dont il ignoroit lui-même la cause ; il sort de la grotte, il ordonne à ses esclaves d'aider à Zesbet & à Fatime à quitter leur prison ; un appartement

superbe & délicieux leur fut préparé ; le Calife les y conduisit lui-même, il assura Zesbet que tout alloit prévenir ou à satisfaire ses désirs.

Assoud fut conduit aux pieds d'Haroun, ce Prince l'assura avec bonté de l'entier pardon que lui alloit obtenir sa sincérité, mais ce malheureux Eunuque ayant craint la colere du Calife s'étoit empoisonné, il expira sans vouloir proferer un mot.

Assoud par ses soins avoit mérité la reconnoissance de Zesbet, elle fut vivement affligée de sa mort.

La curiosité d'Haroun, re-

doubla ; ce ſentiment puiſſant ſur tous les hommes, & qui l'eſt encore plus ſur ceux à qui tout obéit, fit ſeptir au Calife les plus vives inquiétudes ; il augmentoit par ſon amour, & ſon amour en prenoit de nouvelles forces. Toutes les recherches d'Haroun pour découvrir un miſtére ſi ſingulier & ſi intéreſſant furent inutiles. Il fit envain des queſtions embaraſſantes à Fatime & à Zesbet, leurs réponſes ne ſervirent qu'à lui faire perdre l'eſpoir de l'éclairciſſement qu'il déſiroit. La privation des charmes, de l'amitié, de la confiance, devint inſuportabl

à Haroun:Giafar son premier Visir, son favori, son ami, étoit éloigné de Bagdad. Le Calife impatient de lui apprendre l'état de son ame, ne pouvoit se résoudre à lui laisser terminer la guerre qu'il soutenoit contre l'Imperatrice Irene, il vouloit interrompre des succès qui devoient assurer le bonheur de ses sujets & la gloire de ses armes. L'amour commencoit à changer le cœur d'Haroun.

Zesbet s'entretenoit cependant avec sa chere Fatime de sa nouvelle existence, la simple nature parloit en elle, & ce qu'elle lui disoit

paroiſſoit à Fatime bien au deſſus d'une orgueilleuſe & vaine éloquence.

Tout cauſoit à Zesbet une ſurpriſe agréable, mais ce n'étoit point cette ſurpriſe qui eſt dépendante du peu d'eſprit, & dont les rayons frappent ſans produire, c'étoit celle qui anime & augmente ce même eſprit.

La découverte, la diſtinction de tous les êtres dont la nature eſt embellie, lui donnoient un étonnement mêlé d'attention & de réflexion. La lumiére lès lui préſentoit ſous un aſpect que l'imagination n'avoit pû lui faire con-

cevoir ; elle cherchoit à placer les notions générales de physique que Fatime lui avoit données ; mais le nombre des objets étoit si grand & si étendu, que ses yeux & ses idées ne pouvoient y suffire.

L'immensité du Ciel, les astres, les ombres causées par les nuages, l'étendue des plaines, la variété des couleurs ; quels tableaux pour un être raisonnable, qui les voit pour la premiere fois !

Ma chere Fatime, disoit Zesbet, qu'elle est ma félicité ! je reçois une nouvelle vie, & je jouis de ses premiers momens. Sans la sin-

guliére fatalité de mon sort ; mes sens accoutumés aux merveilles qui m'environnent ne m'en donneroient plus qu'une jouissance imparfaite, mes yeux auroient vû la lumiere, l'éclat, l'émail de ces fleurs, de cette verdure, & ils les auroient vû dans un tems où mon ame auroit été incapable de ce plaisir pur, de cette sensation délicieuse qu'elle éprouve. Tout ce que je vois, tout ce que je sens me persuade plus que tous vos discours de l'éxistence d'un Etre Créateur; je lui fais hommage de ce bonheur que je tiens de lui.

Mais pourquoi ne sommes-

nous pas tous heureux ? je vois ici des visages inquiets, tristes. Est-ce que je m'ennuirai de ce qui fait à présent ma félicité ? l'admiration, la surprise nous sont-elles nécessaires ? & lorsqu'elles cessent, ce qui les remplace dans notre cœur, est-il un bien ? est-il un mal ?

Vous m'avez parlé des passions, je ne les éprouve point encore, mais elles m'allarment. Apprenez-moi à les mieux connoître ; si elles ne sont pas plus dangereuses que les hommes, je ne les craindrai pas : vous me les aviez peint comme des monstr-

cruels, le ſeul Aſſoud ét
excepté, mais je ſuis raſſur
& quel mal me fait le Cali
il ne me regarde qu'avec
yeux remplis de douceur
de joye.

Ce ſont ces regards
ſont dangereux, répon
Fatime, ils font paſſer l'
mour dans notre ame, ai
qu'une flamme ſubtile, il br
le & conſûme; oui, Zesbe
c'eſt là ce que je voulois vo
dire lorſque je vous peigno
les hommes comme des mon
tres dévorans. Achevez don
d'éclairer mon eſprit, inter
rompit avez vivacité Zesbe
l'impreſſion qu'il reçoit d

me

mes ſens le rendra plus capa
ble de vous entendre.

Pendant que Zesbet pa
loit, l'amour propre faiſo
reſſentir à Fatime le plaiſ
qu'éprouve un artiſte habi
en conſidérant la beauté c
ſon ouvrage, elle répondit
Zesbet.

L'expérience vous inſtru
ra mieux que moi, mais ſ
leçons ſouvent inutiles ſo
trop dangereuſes pour vo
y oppoſer ſans vous en fai
connoître les dangers. Je n
puis vous faire ici le déta
ni l'analiſe de toutes les pa
ſions, leur nombre eſt pre
que infini, il en eſt que vo

n'éprouverez peut-être ja
mais ; il en eſt que dans leu
naiſſance on nomme déſirs
les circonſtances, les obſta
cles leur font changer d
nom. L'amour, la jalouſie, l
haine, ſont les trois paſſion
qui poſſédent le plus les fem
mes ; ces deux derniéres dé
pendent preſque toujours d
la premiere.

Mais comment le défin
ce mouvement de l'ame qu
l'on appelle amour, ſes cau
ſes, ſes efforts ſont ſi pe
ſemblables.

L'amant heureux le pein
dra ſous la forme d'un di
rempli d'attraits, il lui don

nera des regards aussi sincéres que charmans, des discours aussi vrais qu'enchanteurs, il l'ornera de la parure la plus riante, il le couronnera de roses; ses mains, dira-t-il, vous présentent des myrthes entrelassés, la chaîne des plaisirs est préférable à la liberté insipide.

L'amant malheureux représentera ce même amour armé d'un arc toujours cruel & funeste, il fera remarquer ses aîles perfides, son flambeau fatal qui brûle sans éclairer; fuyez, dira-t-il, craignez les erreurs de l'aveuglement, le désordre du délire, l'ennemi

de la vertu, le tyran de raison.

Ce dernier portrait vo effrayera, c'est pourtant plus naturel, le plus vrai; faut être amant malheureu pour bien peindre l'amour lui seul en connoît toute puissance; hélas, que j' payé cher ce triste avantag

Concevez-vous, ma che Zesbet, combien une ame e désolée, se sent avilie par poids d'un lien honteux; de chirée par la douleur & pa les remords, elle aime la ve tu & la trahit, elle frémit d ses malheurs & s'y précipit Emportée vers un objet sou

vent indigne d'elle elle a quelquefois dans son aveuglement des lueurs passageres qui lui donnnent des idées qui l'accablent, ses combats mêmes en augmentant sa foiblesse, assurent son esclavage.

Comment parmi tous ces troubles tenir la balance de l'équité, on est bien-tôt livré à l'injustice, la jalousie inséparable de l'amour en est une preuve, cette passion est basse & humiliante, l'amour propre ne la tient pas sous son empire, elle le détruiroit, elle est pernicieuse à la société, parce qu'elle con-

duit à la haine qui est l'excè
le plus déraisonnable.

Il faut donc éviter la sour
ce de tous ces maux, il fau
conserver avec soin votr
tranquilité, l'amour permi
peut même devenir dange
reux.

Le Calife vous aime, ai
mez-le, le devoir vous l'or
donne ; mais craignez qu'u
sentiment si louable ne
change en un poison funeste
réprimez les émotions tro
vives de votre cœur, n
vous y livrez point : vou
allez être entourée de Riva
les jalouses & envieuses
considerez leurs défauts pou

vous en corriger ; ne les haïſſez point, nous nous devons mutuellement des ſentimens d'amitié ou d'humanité ; ſi vous triomphez, la jalouſie & la haine feroient inſenſées, ſi vous n'êtes pas préférée elles feroient injuſtes & inutiles.

Ces diſcours & pluſieurs autres ſemblables occuperent les deux amies pendant les premiers jours de leur demeure dans le Sérail. La Princeſſe Zulima approuvoit leur amitié, elle paroiſſoit aimer Zeſbet, & eſtimer Fatime : mais lorſque le Calife ſon fils étoit dans le Serail

elle ne quittoit plus Zesbet.

Cette contrainte étoit tro forte pour un homme absolu son respect pour Zulima l lui imposoit, sa complai sance pour ses volontés lu avoit fait promettre de lais ser Zesbet dans le vieux Sé rail pendant une Lune, l tendresse que Zulima témoi gnoit à Zesbet l'avoit peut être encore plus détermine On est flatté quand l'obje qu'on aime s'attire l'homma ge des autres cœurs, ce sen timent est quelquefois détrui par la jalousie, mais il l devance toujours.

Haroun cependant se lass

d'une gêne qui lui devenoit à chaque inſtant plus inſupportable. Une nuit pendant que Zulima dormoit il alla dans l'appartement de Zeſbet, il voulut lui déclarer ſes volontés, & il ne lui déclara que ſon amour, il oublia qu'il étoit maître, il ne fût qu'Amant, & Zeſbet fut cruelle.

Haroun éprouva pour la premiere fois les peines de l'amour, & lui, à qui rien ne réſiſtoit, fut encore plus affligé que ſurpris & irrité des rigueurs de Zeſbet; mais il eſpéra qu'elles ceſſeroient bien-tôt, il ſe plai-

gnit à Fatime, & Fatime lu
promit le cœur & l'obéïssan
ce de Zesbet.

Fatime ne craignit pas d
troubler le repos d'une ami
dont elle vouloit assurer l
bonheur, elle la trouve en
sevelie dans une tristesse pro
fonde, l'inquiétude éto
peinte sur son visage. Quel
est cette agitation, s'écri
t'elle, ma chere Zesbet
Vous êtes affligée, & vo
ne me cherchez pas, vous
m'aimez donc plus ?

Ah ne m'accablez poin
répond Zesbet, je conn
les droits de l'amitié, m
cœur peut-il me les lais

ignorer ? Mais je crains de trahir un secret que j'ai promis de garder ; non, le déposer dans votre sein c'est le renfermer dans le mien, nous n'avons qu'une ame ; hélas, ma chere Fatime, que vous m'allez devenir nécessaire, je vais entrer dans la carriere qui, dites-vous, est celle de tous les Mortels, je commence à me troubler, à gémir, que de malheurs me menacent, écoutez si j'ai tort de m'allarmer.

Vous sçavez qu'aujourd'hui après la troisiéme priere Zulima nous a quittées, elle s'est renfermée dans son ca-

binet, elle m'a fait appeller je l'ai trouvée couchée sur un lit de repos, elle avoit l'ai abbatu, des larmes qu'elle vouloit en vain me cacher paroissoient dans ses yeux Zesbet, m'a-t'elle dit en quittant cet air de sévérité qu'inspire la crainte, Zesbe approchez-vous de moi.

J'ai voulu me mettre à genoux au pied de son lit Ce n'est point là ta place s'est-elle écriée, l'amitié t'en donne une autre, leve-toi ma chere Zesbet, viens dans mes bras, viens écarter l'horreur qui m'environne.

Le transport, les embras

ſemens de Zulima ont fait paſſer dans mon ame une émotion qui m'étoit inconnue, ce n'étoit point ce plaiſir pur & tranquille que j'éprouve avec vous, c'étoit un ſentiment plus vif, mais que je ne puis définir, dont vous ne m'avez donné aucune idée.

Zulima s'eſt apperçue de mon agitation, elle s'eſt calmée, & me regardant fixement, le Calife vous aime, m'a-t'elle dit, l'aimez-vous ? Oui, Madame, lui ai-je répondu.

A ces mots, elle s'eſt levée avec précipitation, & ſe pro-

menant à grands pas, el
me regardoit avec une fi
reur qui me glaçoit d'effroi

Son ſilence m'allarmo
autant que ſes regards, il
duré long-tems, elle s'e
écriée enfin : ô Ciel tu
permet .... tu confonds m
projets .... Zeſbet brûle
même feu ..... le mêm
amour ......

De l'amour, Madam
ai-je interrompue, je n'
aurai jamais, Fatime r
trop bien appris à le conn
tre. Le Calife eſt mon maît
je le reſpecte, je l'aime co
me tel, ces ſentimens mé
rent-ils votre haine & vo
colere.

Ces paroles ont désarmé Zulima, elle m'a vûe tremblante, elle a voulu me rassurer.

Zesbet m'a-t'elle dit, ne soyez point surprise de mes agitations, c'est pour vous que je m'allarme; dès le premier instant où je vous ai vûe je me suis intéressée à votre sort.

J'ai prié notre divin Prophête de répandre sur vous toutes ses faveurs; Fatime doit vous avoir parlé de sa puissance & de sa bonté, il m'est apparu en songe la nuit derniere, il étoit environné d'une lumiere éclatante, la

frayeur m'a saisie, je me s
prosternée devant lui.

» Zulima, m'a-t'il dit,
» glaive fatal de la justice
» suspendu sur la tête de Ze
» bet, sa résistance aux desi
» du Calife peut seule la d
» livrer.

Le saisissement que ces mo
terribles m'ont causé, cont
nua Zulima, m'a réveillée
j'ai tremblé pour vous, ma
je me suis flattée que vou
suivriez mes conseils, l'ami
tié me persuade des senti
mens que je dois vous inspi
rer, je mérite votre confian
ce ma chere Zesbet, je n
veux que votre bonheur.

L

Le ton, les paroles de Zulima pénétroient mon ame, elle avoit cet air que donne le sentiment, cet air que donne un tendre intérêt, enfin cet air que j'ai accoutumé de voir en vous & auquel je ne puis me méprendre.

Je n'étois point allarmée des prétendues menaces de Mahomet, vous m'avez appris à rejetter une vaine superstition, mais Zulima me faisoit partager des craintes dont je ne connoissois pas le motif.

Enfin après l'avoir inquietée par un silence que je n'avois pas la force de rompre,

je lui ai dit, je voudrois vous obéir, Madame, mais je ne le puis, que diroit le Calife si son esclave osoit le dédaigner, il me feroit punir comme coupable & rebelle; & plût au Ciel que cette punition fût le seul sacrifice que j'eusse à vous faire, mais par ma désobéissance je violerois les Loix sacrées du devoir, Fatime me les a fait connoître, & m'a appris à les respecter.

Je connois mieux que Fatime, a répliqué Zulima, ce que vous prescrivent & le devoir & la vertu, vous serez un jour persuadée de la

certitude de mes lumieres; mais enfin, a-t'elle continué en soupirant, voulez-vous accorder à ma tendresse l'unique complaisance qu'elle exigera de vous? résistez aux desirs de mon fils pendant une demie Lune, je vous promets de vous rendre à vous même après ce terme expiré; cherchez des prétextes pour colorer cette résistance, affectez une indifférence qui coûtera peu à votre cœur puisque vous n'aimez pas, je vous garantirai de la colere du Calife; mais ne lui apprenez pas la priere que je vous fais. Etes-vous résolue de me l'accorder, parlez Zesbet?

vous me donnés la mort si vous me refusez.

Que vous dirai-je encore ma chere Fatime, j'étois trop touchée de l'état où je voyois Zulima, pour ne pas lui promettre tout ce qu'elle desiroit, j'ai bientôt été convaincue des difficultés que je trouverai à remplir ma promesse.

J'étois à peine rentrée dans mon appartement que le Calife s'en est fait ouvrir les portes, j'ai vû qu'il venoit me parler en Maître qui croit honorer son Esclave, & je ne sçai par quel enchantement il a pris l'air de la sou-

mission, je me suis rassuré
j'ai répondu à tout ce qu
m'a dit avec douceur, av
respect, mais avec une fro
deur qui l'a affligé, je l'ai s
plié de me laisser respir
avant de m'engager sous
joug des passions qu'entra
nent les plaisirs; enfin j'
mis en usage pour le refus
sans l'irriter & les conse
de Zulima, & l'esprit q
vous avez créé en moi; je
sçai si j'ai réussi.

Non Zesbet, répondit F
time, & si vous n'avez p
entierement irrité le Calif
c'est à l'excès de son amo
que vous devez en rend

graces ; il m'a fait des plaintes tendres, mais ameres ; & pourquoi avoir si légèrement promis à Zulima ? vous ne connoissez pas encore le danger des Cours ; les apparences les plus agréables, des attentions & du sentiment, y séduisent pour nuire ; la flatterie, la fausseté, la perfidie sont ailleurs accidentelles, ici elles font une partie de l'être ; ces trois vices ont pris la place d'une dissimulation permise, les hommes corrompent tout.

Sachez de plus que Zulima fait profession d'une dévotion outrée, & que le fana-

nisme s'appuyè toujours sur le mensonge.

Zulima accoutumée à une autorité presqu'absolue craint sans doute de vous la voir partager, elle s'accommode mieux de vos Rivales qui satisfaisant seulement les sens de leur Amant ne prennent pas cet empire sur son esprit, que l'attachement du cœur peut seul donner.

Mais quand Zulima seroit sincere, devriez-vous sacrifier votre bonheur aux illusions d'un songe? Dégagez-vous donc, s'il est possible de la promesse imprudente que vous avez faite; si vous

ne le pouvez obfervez-la ; mais foyez plus réfervée une autre fois, & fecondez les foins que je me donnerai pour moderer l'impatience du Calife fans exciter fa colere.

Le difcours de Fatime infpira à Zefbet de la défiance, & lui donna de la réferve avec Zulima ; l'une & l'autre augmenterent peu de jours après : le Calife apprit à Fatime que Zulima faifoit tous fes efforts pour l'éloigner de Zefbet, pour la perdre dans fon efprit, & qu'elle peignoit fous les plus noires couleurs cette indifférence qu'elle avoit confeillée, cette réfiftance qu'elle avoit exigée.

L'in-

L'indignation que causa ce procédé à Zesbet & à Fatime, ne leur fit pas reveler le secret de Zulima, Zesbet avoit promis de le garder, mais elle mêloit à ses refus tout ce qui pouvoit enflammer le cœur d'Haroun; elle évitoit avec soin Zulima, & cette Princesse qu'un chagrin dévorant consumoit remplissoit le Sérail de tristesse; on l'aimoit autant qu'on la respectoit.

Zesbet étoit bien éloignée d'avoir de l'amour pour Haroun, mais la servitude de son sexe, le préjugé de sa nation ne lui laissoient pas consulter son cœur.

Et d'ailleurs on la trahiſſoit, on ſe ſervoit contr'elle des armes qu'avoient données ſa complaiſance & ſa bonne foi. Quelle eſt la femme à qui de ſi puiſſans motifs n'euſſent tenu lieu d'amour? Fatime augmentoit encore le dépit qu'inſpiroit l'amour propre à Zesbet.

L'amitié eſt moins aveugle que l'amour, elle ne change point les vices en vertus, les défauts en beauté; mais ſi nous reprenons nos amis de leurs vices par la crainte qu'ils ne leur nuiſent, nous excuſons ordinairement, ou ne voyons pas leurs défauts; c'eſt

à la malignité d'un ennemi qu'eſt réſervé le droit de nous en corriger.

Cependant Zulima en excitant diverſes paſſions avoit augmenté celle de ſon fils ; & les quinze jours qu'avoit promis Zesbet étoient finis.

Haroun tranſporté de joye & de l'impatience d'un amant qui touche au bonheur, en attendoit l'inſtant ; mais au lieu des plaiſirs qu'il eſpéroit, le ſort lui préparoit des malheurs qui ne finirent qu'avec ſa vie.

Le jour même qu'il devoit poſſéder Zesbet, Zulima lui fit demander un entretien ſe-

cret, Haroun se rend auprès de sa mere, il la trouve dans un accablement extrême, les yeux noyés de larmes, elle ordonne qu'on fasse venir Fatime & Zesbet; le Calife interdit, affligé de l'état où il voyoit Zulima, incertain sur ses projets, agité par un pressentiment funeste demeuroit dans le silence.

Lorsque Fatime & Zesbet furent arrivées, Zulima ayant fait retirer ses esclaves & fermer avec soin les portes de son appartement, se jette aux pieds de son fils, elle embrasse ses genoux avec une douleur qui l'empêchoit de

parler ; le Calife veut en vain la relever : non, mon fils, s'écrie-t-elle enfin avec une voix entre-coupée par ses sanglots, non, mon fils, je ne vous quitterai point, donnez-moi la mort dans cet instant, ou sauvez-moi la vie que le désespoir m'arracheroit ; surmontez un amour qui m'est odieux, je vous en conjure pour la derniére fois, Zesbet secondez ma priere, il y va de tout votre bonheur.

Ah que demandez-vous, Madame, interrompit le Calife en se débaraſſant des bras de Zulima, & pourquoi une

opiniâtreté si cruelle ? que vous ai-je fait pour me rendre malheureux ? j'ai toujours respecté vos volontés, mais l'amour l'emporte, je ne puis vous obéir, je vous le prometrois en vain.

Eh bien, s'écria Zulima en se relevant avec fureur, livre-toi à ton amour criminel, épouse ta sœur, Zesbet est ma fille. Voila le funeste secret que tu m'arrache, je voulois t'épargner le poids de ma honte, j'y succombe, ô Ciel ! qu'elle expie mon crime.

A ces mots, un cri de douleur & un cri de joye se fi-

rent entendre & se confondirent.

Haroun accablé, anéanti, se laisse tomber sur un Sopha, Zesbet court à Zulima, elle l'embrasse avec transport, mais cette infortunée Princesse ne voyoit point les différens mouvemens qu'elle avoit produit.

Immobile, les yeux fixes, elle regardoit sans distinguer les objets; l'effort qu'elle s'étoit fait l'avoit privée de tout sentiment; Fatime s'en allarma la premiere.

Le bonheur d'avoir une mere comme Zulima, occupoit entierement Zesbet.

Le malheur de trouver une sœur dans une amante adorée déſeſpéroit le Calife.

Ils donnerent tous les trois leurs ſoins à Zulima, elle revint enfin à elle, & après avoir regardé tendrement Zesbet & le Calife, On me rappelle en vain à la vie, dit-elle à ſon fils, ma mort vous vengera des maux que je vous cauſe; mais que je puiſſe vous apprendre l'hiſtoire de mes malheurs avant de mourir, vous y trouverez peut-être des motifs pour me pardonner; laiſſe-moi Zesbet, continua t'elle, ton attendriſſement, tes careſſes, ta

douleur avanceroient mes derniers inſtans, & je ne veux point te quitter ſans t'inſtruire de ta naiſſance, & ſans te faire voir par mon exemple que la juſtice divine punit tôt ou tard les coupables.

Non, je ne veux rien ſçavoir, s'écria Zesbet, je ne veux que mourir; c'eſt moi qui vous réduit dans cet état funeſte, dans ce déſeſpoir affreux; ſi j'avois ſuivis aveuglément vos conſeils, je ne tremblerois pas pour vos jours. Amour propre fatal, orgueil inſenſé, crainte ſervile, vous me faites donner

la mort à ma mere, mais je la ſuivrai, je punirai ce cœur qui commence à connoître le ſentiment par la déſobéiſſance, dont le premier crime eſt un parricide.

L'emportement de Zesbet reveilla le Calife de ſa léthargie, il court à elle, il l'embraſſe avec fureur, des paroles ſans ſuite, ſans arrangement, marquent le déſordre de ſa raiſon ; Zesbet le repouſſe, l'horreur qu'elle témoigne pour des tranſports criminels paſſe enfin juſqu'à l'ame d'Haroun ; il jette des regards farouches ſur tout ce qui l'entoure, il ſort avec

précipitation de l'apparte-ment de sa mere, & va dans le fond du Sérail se livrer à la douleur.

A l'abbattement de Zulima succédent les plus cruelles allarmes, elle ordonne à Fatime de suivre le Calife, de tâcher de le ramener à la vertu, à la raison; elle implore la protection du Ciel pour ses malheureux enfans, elle se reproche l'affliction extrême de Zesbet, l'amour d'Haroun, tous les crimes qu'elle craint, elle invoque la mort, elle cherche à se la donner; Fatime revient enfin calmer ce désespoir.

Elle avoit trouvé le Calife dans un de ces momens de repentir & de clarté dont un esprit judicieux & intelligent sait toujours profiter ; elle lui avoit représenté la honte de sa foiblesse, l'horreur d'abandonner une mere & une sœur à un désespoir certain pour se livrer à un amour inutile & criminel ; elle lui avoit rappellé ses anciennes vertus ; elle sçavoit qu'en réveillant l'amour propre on donne des forces à la raison.

Le Calife revint auprès de Zulima, il l'assura qu'il vaincroit sa passion, il le croyoit peut-être, quand l'amour ne

peut franchir les barrieres qu'on lui oppoſe, il prend le maſque de la tranquillité ; la vanité nous exalte alors une victoire imaginaire qu'un examen attentif rendroit ſouvent réelle.

Mais quel eſt l'homme qui cherche avec ſoin à ſe connoître ? nous ſommes preſque toujours avec nous mêmes comme avec un ennemi qu'on redoute & qu'on fuit.

Les promeſſes d'Haroun, les ſoins de Zesbet arracherent Zulima à des réſolutions funeſtes, & la rendirent à la vie.

Malgré le déſir que Zesbe-

avoit d'apprendre & de partager les malheurs de sa mere, elle en suspendoit le récit, elle craignoit que des souvenir cruels ne fissent une trop forte impression sur un cœur abbatu, sur une ame encore pénétrée de la plus vive douleur.

Haroun ne pouvoit supporter un si long délai, il témoigna son impatience à Fatime, & Fatime lut dans son cœur des soupçons sur la sincérité de Zulima.

Cette Princesse vit qu'il falloit se hâter de les détruire par le détail d'une histoire

dont les circonſtances prou-voient la vérité.

Trois jours s'étoient écou-lés depuis la fatale reconnoiſ-ſance de Zesbet, lorſque Zu-lima ayant auprès d'elle ſa fille & Fatime, parla ainſi au Calife.





HISTOIRE DE ZULIMA.

MAnſor Hagiani, de qui j'ai reçu le jour, deſcendoit par ſa mere du Prophete Ali; heureuſe d'avoir une ſi belle origine, ſi je n'avois pas corrompu ce ſang illuſtre & ſanctifié. Mon pere, par ſes vertus & par ſa piété avoit mérité l'eſtime du Calife Mahadi, il en reçut le Gouvernement de l'Iémen, c'eſt

dans cette Province où je suis née, Zabith est ma patrie.

La beauté du pays, sa fertilité, la douceur de l'air qu'on y respire l'ont fait nommer Arabie heureuse; hélas! le présage de cette épithete n'a pas été fortuné pour moi. l'Iémen a des Habitans malheureux, le bonheur n'est pas dans ce qui est autour de nous, le Ciel plus juste ne l'a placé que dans la vertu; elle est de tous les climats.

Je reçûs une éducation digne de Mansor, il nourrissoit mon esprit de la sublimité de notre religion, mon cœur de la morale la plûs pure plus

je devenois belle, plus il éxigeoit de ma piété; la difformité de l'ame, me disoit-il, choque bien d'avantage quand cette ame est unie à un corps parfait; l'Etre suprême vous a faite à son image en vous donnant la beauté, il veut que par vos vertus vous acheviez la ressemblance.

Ces divins préceptes ont toujours demeurés imprimés dans mon cœur, les passions qui me les ont fait violer n'en ont jamais effacé les sacrés caractéres.

Les principes que nous recevons dans l'enfance sont un germe que rien ne peut arra-

cher de notre ame, nous l'entreprendrions en vain ou ils nous ramenent à Dieu, ou ils nous tourmentent & nous condamnent.

J'avois quatorze ans lorsque Mahadi résolut d'aller à la Mêque, il voulut que Mansor fut de ce saint voyage, je conjurai Mansor de me permettre de le suivre, il y consentoit, mais une maladie qui me survint l'obligea de me laisser à Zabith avec ma mere, il nous ordonna de vivre dans la plus sévére solitude, il nous y conduisit lui-même, il nous défendit expressément d'en sortir; une maison d-

campagne que nous avions près de Zabith étoit le lieu de notre retraite, mais jamais retraite ne fut si délicieuse.

Par les influences d'un Printems éternel, la terre dans l'Iémen est toujours émaillée des couleurs les plus vives, & les mieux variées, les arbres toujours parés de feuilles, y portent des fruits dont l'odeur & la beauté le disputent aux fleurs. C'est là où une douce chaleur s'unit à une fraîcheur agréable.

Mais il est une plus grande merveille dans l'Iémen, on sçait y profiter des présens de la nature, on en connoît le

prix, enfin on sçait jouir de ce que l'on posséde.

Ses Habitans n'ont bâti des villes que pour leur sureté, pour leur bonheur, ils préferent les campagnes, aussi négligent-ils l'Architecture, & les autres Arts qui ne servent qu'à la vanité de l'homme, des Jardins admirables & charmans font leurs hâbitations chéries.

Celle où Mansor m'avoit laissée étoit la plus belle de toute la Province; j'y passois des jours heureux & tranquiles.

Les richesses en augmentant nos besoins & nos désirs

nous font, trouver le moyen d'embellir les usages les plus communs, ce sont elles qui nous rendent ingénieux, la pauvreté exécute, mais elle nous accable trop, pour nous rendre inventifs, on lui attribue ordinairement un mérite qu'elle n'a pas, lorsqu'on dit qu'elle est ingénieuse, elle n'est qu'adroite.

Je m'amusois dans ma retraite à imiter les Hordes des Arabes, je faisois tous les jours déplacer des tentes que j'avois fait faire à Zabith, j'en avois fait varier les couleurs, elles formoient le plus agréable point de vue; tan-

tôt je les faisois transporter sur les bords d'un ruisseau, son murmure agréable rendoit mon sommeil heureux; tantôt dans le plus épais d'un bois de Mirthes & d'Orangers, je me livrois à une volupté innocente, tantôt je quittois le brillant des fleurs pour la simplicité des prairies, & même pour des bois sombres; l'amour de la diversité est le penchant le plus fort de nos cœurs, il se fait connoître en tout lorsqu'il n'est pas vaincu par une forte passion.

J'écoutois les oiseaux, leur chant me charmoit à mon ré-

veil, mais je n'imaginois pas que c'étoit leurs amours qu'ils chantoient, je croyois qu'ils s'unissoient à moi pour célébrer les louanges du Saint Prophete; j'admirois la nature, j'adorois le Créateur.

Cependant dans cet état si pur, & que j'ai regretté mille fois, je m'apperçus avec surprise qu'il manquoit quelque chose à mon cœur, & qu'il éprouvoit des besoins dont le principe & les détails m'étoient inconnus, je soupirois, je voulois attribuer les langueurs de mon ame au besoin d'une plus grande ferveur; mais une voix sourde

me détrompoit ſans m'éclairer, je n'appris que trop tôt la force & l'étendue des ſentimens que la nature répand en nous au moment qu'elle nous donne l'être; oui, toutes les créatures cherchent un appui, un ſecours, une conſolation, & ces biens ſi néceſſaires ne ſe peuvent trouver que dans le cœur auquel on s'unit; mais quels obſtacles la fortune & les arrangemens des hommes n'apportent-ils pas au choix que le ciel inſpire à notre ame?

J'étois un jour enſevelie dans une réverie profonde, je ne m'appercevois pas que

j'allois ſortir des limites que Manſor m'avoit preſcrit; je fus ſaiſie d'effroy en penſant à la déſobéiſſance où ma diſtraction m'alloit entraîner; j'allois retourner ſur mes pas quand j'apperçûs au pied d'un arbre un jeune homme endormi, ſa beauté qui étoit éblouiſſante m'arrêta & pénétra mon ame, c'eſt un Ange, diſois-je en moi-même, notre divin Prophete me l'envoye, il a voulu me favoriſer de cette heureuſe viſion.

Cette réflexion fut interrompue par l'apparition d'un ſerpent qui s'approchoit de celui que je regardois; je fus

effrayée du danger qui menaçoit l'objet qui m'enchantoit, & je le crus mortel dès que j'eus à craindre pour ses jours.

J'oublie à l'instant mon devoir, je cours au fatal inconnu, je l'éveille, je l'avertis du péril, il l'évite, & m'apprend que j'avois sauvé la vie au Prince Seif, j'en fus charmée, j'avois souvent entendu parler de lui, les éloges qu'on en faisoit m'avoient prevenue en sa faveur.

Seif étoit vaillant, généreux, humain & vertueux, il étoit adoré des Peuples

d'Arabie qui tous le jugeoient digne du Trône, il descendoit des Rois Hemiarites qui avoient si long-tems regnés dans l'Iemen.

Seif ne pouvoit se lasser de me remercier, il vouloit, disoit-il, ne me témoigner que sa reconnoissance, & il me témoignoit l'amour le plus vif, je n'en aurois point entendu le langage si mon cœur ne me l'eut appris dans le même instant, mes yeux répondirent malgré moi.

J'assurai cependant Seif qu'il ne me reverroit plus, il m'assura qu'il seroit le lendemain au même endroit à

m'attendre, & mon premier ſoin, dès que je pûs m'éloigner de ma mere, fut d'y revenir.

Je paſſerai ſous ſilence des momens qui ne donnent que des ſouvenirs criminels, & je vous dirai ſeulement que je jouis pendant un an d'un bonheur d'autant plus parfait qu'il étoit cauſé par les plaiſirs de l'ame que rien n'épuiſe, par des deſirs continuels qui n'étoient point raſſaſſiés, & qui étoient accompagnés d'une eſpérance qui me paroiſſoit raiſonnable.

Cher Prince, diſois-je ſouvent à Seif, je ne me rends

point à vos vœux, parce qûe je veux toujours vous aimer, & comment vous aimerois-je si vous me rendiez odieuse à moi-même en me faisant violer les loix de la vertu & du devoir; mon pere reviendra bientôt en ces lieux, il vous estime, nous lui apprendrons notre amour, il me donnera à vous, quel époux plus digne de son cœur & du mien, pourroit-il me destiner?

Seif se rendoit en gémissant à ces discours, il ne se flattoit pas aussi facilement que moi.

Le prétexte de la chasse conduisoit Seif dans la forêt

où je le voyois ; mais son pere lui ayant ordonné de l'aller trouver dans une Ville assez éloignée de Zabith, il m'annonça qu'il seroit quelques jours sans me voir, nos adieux furent arrosés de nos larmes.

Je comptois tous les momens de l'absence, je soupirois de leur longueur insupportable, quand l'arrivée de l'esclave favori de mon pere vint me désespérer ; il m'apportoit un ordre de Mansor pour partir avec lui sans retardement ; mes prieres, mes pleurs n'obtinrent aucun délai, ils m'attirerent des re-

proches de ma mere, ma douleur la rendit plus attentive à mes démarches; j'eus à peine un moment avant ce cruel départ, je l'employai à graver ces mots ſur l'arbre fatal au pied duquel j'avois trouvé Seif.

» Deux cœurs qui reſpi-
» roient l'amour & l'inno-
» cence étoient unis, ils fu-
» rent ſéparés, quel malheur!
» en eſt-il un plus grand?
» hélas oui, l'infidélité.

Je n'oſai rien écrire de plus, je craignois de me faire reconnoître, & la réputation eſt un bien trop précieux pour le hazarder légérement,

mais je répandis autant que je le pûs dans Zabith que j'allois à Bagdad; je pensois que Seif à son retour s'en informeroit.

Ma tristesse inquiétoit ma mere, elle crut la dissiper, elle y mit le comble. Que la joye vous anime, ma fille, me dit-elle, vous êtes destinée au sort le plus heureux, & votre bonheur est la récompense de la vertu de votre pere.

Vous sçavez, continua-t-elle, qu'il a été à la Méque avec le Calife Mahadi; ce Prince après avoir fait sa priére dans le Temple accor-

doit tous les jours les graces qu'on lui demandoit dans ce ſaint lieu ; pendant qu'il ſignaloit ainſi ſa piété & ſa générosité, Manſor méditoit & prioit ; Mahadi ſurpris, lui dit un jour : eh quoi, Manſor, vous ne me demandez rien ! j'aurois honte, lui répondit-il, de demander dans la maiſon de Dieu à d'autres qu'à lui, & autre choſe que lui-même.

O Ciel ! s'eſt alors écrié le Calife, je te rends grace de m'avoir fait trouver un homme auſſi ſaint & auſſi digne de ma confiance, ne nous quittons plus, a-t-il pour-

ſuivi en s'adreſſant à Manſor, ſoyez mon pere, faites venir votre fille je l'épouſerai, heureux ſi je puis laiſſer un ſucceſſeur de votre ſang; ainſi Zulima, continua ma mere, vous allez être l'épouſe du Calife.

Que devins-je dans cet inſtant cruel, renoncer pour toujours non-ſeulement à l'eſpoir d'une union heureuſe avec l'objet qu'on adore; mais encore avoir la certitude déſeſperante qu'on ne le reverra jamais: quelle ſituation! je ne puis vous en exprimer l'horreur.

Il me reſtoit une lueur d'eſ-

poir, je me confiois en la vertu de Manſor, ſon exactitude à remplir ſes devoirs me faiſoit tout eſperer de ſa tendreſſe paternelle.

Ma mere s'allarma plus d'une fois pour mes jours, mais je devois mourir coupable, & l'on ne peut éviter ſa prédeſtination.

J'arrivai à Bagdad ſi abbatue, ſi changée, que Manſor ne vouloit pas me préſenter au Calife; ce Prince ne put modérer ſon impatience, il vint chez mon pere, il me vit, & je lui plûs malgré l'altération de ma beauté; bientôt l'amourſuccéda au goût,

une conquête si flateute ne me toucha point, j'éprouvai que la passion dominante anéantit toutes les autres, l'ambition dont j'ai depuis reconnu l'empire me paroissoit une chimere.

J'avois obtenu que mon union avec le Calife seroit différée jusqu'au rétablissement de ma santé; je mis pendant ce délai tout en usage pour toucher Mansor, je lui avois fait l'aveu de mon amour & de mon désespoir; pleurs, prieres, caresses, tout fut employé, & tout fut employé inutilement.

Craignez, me disoit-il;

craignez la colere de ce Dieu par lequel vous me conjurez, il punit sévérement la désobéissance, il vous a destiné à rétablir la maison d'Ali sur le Trône, Mahadi en réparant une usurpation odieuse assure ses droits devant les hommes, son innocence devant Dieu; & vous, fille coupable, vous voulez vous opposer à la Justice, toute l'iniquité retombera sur votre tête & sur celle de l'amant qui vous fait oublier votre devoir.

Ces menaces sans cesse réitérées, jointes aux ordres absolus de Mansor, m'intimidérent; elles m'entraînerent

enfin, & quelle eût été ma ressource? un pere impitoyable, mais excusable dans sa cruauté, puisque la religion l'animoit; une mere attendrie, mais dont la volonté étoit impuissante; l'impossibilité de fuir?

La mort même ne pouvoit être mon refuge, elle paroît douce aux infortunés, parce qu'elle les délivre d'une vie odieuse, mais elle est l'effroy des criminels, les malheurs la font désirer, les remords la font craindre.

Je vais donc manquer à cette fidélité tant de fois jurée, cher Seif, disois-je, je

craignois ton inconſtance ; & c'eſt moi qui change la premiere ; le glaive de la ſéparation devoit éteindre la vie dans ce cœur timide & parjure ; non, ce n'eſt pas l'amour de mon devoir qui me détermine, ſans les foudres d'un Dieu vengeur & terrible, rien ne ſeroit aſſez fort pour rompre ma chaîne, & je crains d'autant plus ſa colere que mon Amant en reſſentiroit ainſi que moi les effets ; hélas je ne puis faire le bonheur de Seif, n'attirons pas ſur lui une vengeance ſans bornes.

Ces réflexions, ces agita-

tions furent ſuivies du ſacrifice fatal, je devins l'épouſe de Mahadi, je prononçai de nouveaux ſermens que je n'ai pas mieux gardés que les premiers.

La magnificence du Sérail de Mahadi ne pouvoit effacer de mon eſprit ma ſolitude de Zabith; au milieu des plus admirables merveilles de l'art, je ne voyois que ces bois, ces jardins, qui dans l'Iémen ne ſont ornés que par la nature; j'aurois pû dépeindre juſqu'à l'arrangement, à la ſimétrie des fleurs, rien n'étoit oublié; ce que l'amour a gravé dans le cœur peut-il

s'effacer de la mémoire ?

Les appartemens ſuperbes de Mahadi ne m'inſpiroient pas cette volupté pure & animée que j'avois éprouvée avec Seif dans la forêt de Zabith. Enfin toutes mes réveries me ramenoient au pied de cet arbre, témoin de mes premiers tranſports, de mes funeſtes adieux, de cet arbre interprete de ma douleur.

Ce fut dans cet état accablant que je paſſai la premiere année de mon union avec le Calife, j'aurois ſuccombé à mes peines ſi les conſeils de Manſor ne m'euſſent ſoute-

nue, & ne m'eussent obligée à dissimuler.

La contrainte qu'impose l'obligation d'affecter de la tranquilité est regardée comme un des malheurs de l'amour, on devroit plutôt la regarder comme en étant un remède ; on étouffe souvent, ou l'on amortit ses feux par le soin de les cacher, mais je n'eus de ce bonheur que la seule illusion.

La naissance de mon fils Hadi fit diversion à ma douleur, celle d'Haroun me rendit quelques momens de joye, mais qu'elle fut bientôt troublée ; j'appris du Calife que

Seif avoit fait révolter l'Iémen, & qu'il étoit à tête des Rebelles.

Ces funestes nouvelles me rendirent la vie odieuse, j'étois persuadée que c'étoit l'amour au désespoir qui entraînoit Seif à une perte certaine, je ne pouvois cependant ni le consoler ni l'appaiser, je voyois tous les jours faire des préparatifs qui me perçoient le cœur.

La valeur de Seif l'emporta pendant longtems sur le nombre de ses ennemis; mais enfin il en fut accablé, ce fut Mansor lui-même qui le fit prisonnier, je ne ménageai

rien alors, j'écrivis à mon pere, je lui faisois les priéres les plus touchantes, j'excitai sa pitié ; il écrivit à Mahadi en faveur de Seif, il imploroit sa clémence pour ce malheureux Prince, je le secondai avec tout l'art de persuader que l'amour sait employer & faire réussir ; je sauvai la vie à Seif, mais je ne pus l'arracher à une prison perpétuelle à laquelle il fut condamné.

Si l'incertitude du sort de mon Amant m'avoit paru si insuportable, la certitude de son malheur le fut bien plus ; mais cet état étoit encore

trop heureux pour moi, je devois parvenir au comble de l'infortune.

Seif cependant trouva le moyen de s'échaper de ſa priſon, il rentra dans l'Iémen, il le ſouleva de nouveau; Mahadi outré de colere alla lui-même combattre les Rebelles, mais il ne les ſoumit pas auſſi facilement qu'il s'en étoit flatté.

Cette ſeconde guerre dura plus longtems que la premiere, le ſuccès n'en pouvoit être que funeſte pour moi.

La mort de Mahadi ruinoit mes projets pour l'éléva

tion de mes enfans, Ibrahim leur frere auroit été préféré; le peuple auroit voulu un Souverain capable de le gouverner, & non des maîtres qui ne se connoissoient pas encore eux-mêmes.

La mort de Seif auroit désolé mon cœur.

Dans l'effroi que me causoit cette crûelle alternative j'eus encore recours à Mansor; je le suppliai de me permettre d'écrire à Seif, je le conjurai de se charger lui-même de ma lettre, l'amour du bien public, son attachement pour Mahadi le firent consentir à ma proposition.

Tout ce qui tient à mon amour & à mes malheurs a toujours été présent à mon esprit, & je n'en dois pas obmetre les détails, ils me rendront plus excusable à vos yeux : voici donc la lettre que j'écrivis à Seif.

» Vous êtes assez vengé, » Seif, vous êtes assez ven- » gé ; mes pleurs, mes allar- » mes ont expié une infidélité » forcée ; ne cesserez-vous » jamais de tourmenter un » cœur qui n'est criminel que » parce qu'il ne peut cesser de » vous aimer, & lorsque le » Ciel irrité veut le punir ; » devez-vous être l'instru- » ment

» ment de sa colére, cessez
» une guerre injuste, Mahadi
» m'a enlevé à votre amour,
» il l'ignoroit, mais il vous a
» donné la vie vous sçachant
» rebelle & dangereux ; j'ai
» osé la demander, ne me
» faites pas racheter par des
» remords le plaisir que j'ai eu
» de l'obtenir, ou craignez
» ceux que ma mort vous don-
» nera.

J'appris bien-tôt que Seif m'avoit obéi ; les Rebelles se soumirent ; que je fus sensible à cette marque d'amour ! l'effort étoit d'autant plus généreux, que le sort des armes dans cette guerre s'étoit

toujours déclaré contre Mahadi; mais le silence de mon Amant m'affligeoit & m'inquiétoit, j'en attendois une réponse, & je le regardois comme l'unique bien que je dûsse encore attendre de l'amour.

Mahadi cependant faisoit inutilement chercher en tous lieux le malheureux Seif.

Que ne craignis-je point alors pour ses jours!

J'imaginai enfin que Mansor n'avoit pas voulu me rendre cette réponse si désirée, & je me flattois que Seif jouissoit sous un Ciel moins orageux de cette tranquillité que

rien ne pouvoit rétablir dans mon cœur.

Si notre ame trop foible pour demeurer longtems dans un état violent cherche par la jouissance à calmer l'agitation des passions & des désirs, elle cherche aussi à se débarasser du poids de la douleur en appellant l'espérance à son secours.

Je donnai tous mes soins au bonheur de mes fils, je persuadai Mahadi de dès-hériter Ibrahim, je ne craignois point de lui faire commettre une injustice, le sang d'Aly avoit seul de vrais droits au Kalifat.

L'amour que Mahadi avoit pour moi, ma naissance, la piété de mon pere, celle dont je faisois profession me donnoient une autorité & une considération dont je sçûs faire usage; l'une & l'autre augmentérent par un accident qui arriva au Calife.

Ce Prince étant à la chasse se blessa si dangereusement, qu'après nous avoir fait craindre pour ses jours, sa santé demeura alterée le reste de sa vie.

Devenu absolument incapable de jouir des plaisirs de l'amour, son cœur ne fut plus partagé, je le possédai en-

tiérement, & je me crûs heureuſe d'y trouver au lieu d'un ſentiment peu durable & cruel pour moi, une amitié ſolide, une confiance flateuſe, un crédit abſolu.

Depuis douze ans mon malheureux ſort étoit uni avec celui de Mahadi, lorſque le fameux Hakem parut dans la Ville de Merou ; bientôt enhardi par la crédulité des Peuples, il quitta le Koraſſan & vint auprès de Bagdad.

Cet impoſteur faiſoit ſa demeure dans une tour ruinée, mais elle étoit préférée par ſes ſectateurs aux plus magnifiques Palais ; le fana-

tiſme n'a pas moins eu des Héros de pénitence que la religion; la vanité, l'entêtement produiſent les mêmes effets que la foy & la piété; heureux celui qui peut en diſtinguer la nuance preſque imperceptible.

Mahadi y fut trompé, il alla voir Hakem, & ſes diſcours ſéduiſans & captieux le perſuadérent de la vérité de ſa miſſion; Hakem ſe diſoit l'envoyé de Dieu, il faiſoit des prodiges qui n'étoient que des opérations ſurprenantes de Phyſique & de Chimie, il étonnoit les eſprits ignorans dans les principes

des choſes, ou pareſſeux dans leurs recherches.

Je crûs les merveilles que Mahadi me racontoit, un miracle m'étoit trop nécesſaire pour ne pas l'eſpérer ; nos déſirs dans toutes les ſituations de la vie nous font illuſion. Hélas je ne déſirois que la tranquilité du cœur qui devoit m'aſſurer l'innocence, le Ciel ne devoit-il pas protéger un ſouhait ſi digne de la vertu.

Deux autres femmes de Mahadi obtinrent ainſi que moi la permiſſion d'aller voir Hakem ; le prétendu Prophete ordonna à nos Eſclaves

de demeurer à la porte de la Tour ; nous arrivâmes en tremblant dans un lieu qu'il appelloit son Sanctuaire, il nous fit entendre les discours les plus éclairés ; la morale la plus pure, nous l'écoutâmes avec respect ; il nous conduisit ensuite chacune séparement dans des cabinets où il nous laissa après nous avoir exhorté à méditer sur tout ce qu'il nous avoit dit, & à lui écrire ce que nous demandions à Dieu ; il nous assura que lorsque nous reviendrions le voir, nos demandes seroient accordées.

L'air mistérieux d'Hakem

m'avoit d'abord inſpiré de la crainte & de la défiance, je fus raſſurée quand je me vis ſeule, j'invoquai le Dieu Tout-Puiſſant, & j'allois écrire à Hakem quand par un mouvement involontaire & ordinaire aux véritables Amans, je m'écriai: Je vais donc ceſſer d'aimer Seif! je peux me réſoudre à demander la privation d'un ſentiment qui fait depuis ſi longtems mon éxiſtence! mes troubles, mes peines, ne vallent-elles pas mieux que l'ingrate & ennuyeuſe tranquilité que le Ciel ne m'accordera que trop?

O Seif, tu ne vis peut-être plus que dans mon cœur, & je vais te donner une seconde mort; mais un devoir rigoureux me l'ordonne, j'ai trop donné à ma foiblesse, écoutons la vertu.

J'avois à peine prononcé ces mots, que je me vois dans les bras d'un homme, je veux m'en arracher, il me retient, il m'embrasse avec transport; que deviens-je? je reconnois Seif.

Il est impossible de peindre le trouble, l'émotion d'une ame sensible dans un pareil moment; que ne devoit pas me faire ressentir un amour

violent inutilement combattu, malheureux, défefpére, & qui craignoit malgré tout cela fon anéantiffement.

Agitée par la joye, interdite par la furprife, accablée par l'excès du fentiment, je ne pus fupporter des mouvemens fi violens; je m'évanouis.

Je ne revins à moi que pour confommer ma perte, j'étois en proie aux défirs de Seif, & fes tranfports en me rendant la jouiffance de mes fens affoibliffoient entiérement ma raifon; l'amour donne trop de force à la volupté, & la volupté à l'amour pour réfif-

ter à leur pouvoir réuni ; je cédai : Seif acheva ſon attentat & mon crime.

Notre ivreſſe n'étoit pas momentanée, elle prenoit ſa ſource dans notre cœur, elle ne fut point diſſipée après ſa premiere ardeur des déſirs ; mais cette ardeur n'eſt-elle pas immortelle dans une ame qui non-ſeulement partage les plaiſirs des ſens, mais qui ſçait jouir par elle-même ?

Je faiſois mille queſtions à la fois à Seif, il ne me répondoit que par de nouvelles careſſes & de nouveaux tranſports, quand un cri qui me 'ace encore d'effroy ſe fit

entendre auprès de nous. Je crûs recounoître dans ce crî fatal la voix de mon pere ; je forçai Seif à me quitter, je fis une vaine recherche pour m'éclaircir de mon malheur, je rejoignis enfin en tremblant, & presque mourante Hakem & mes compagnes ; je retournai à Bagdad, je ne sçavois quelles idées me former de ce qui venoit de m'arriver, je sentois que le bonheur dont je venois de jouir n'étoit point une illusion ; mais ce qui l'avoit troublé étoit-ce un prestiged'Hakem ou de mon imagination ? étoit-ce enfin une affreuse réalité ?

J'étois profondément occupée de ces reflexions quand je vis entrer Mahadi dans mon appartement, son air étoit triste & sombre; tout allarme lorsqu'on est coupable, la voix des remords étouffée par l'impression des plaisirs se ranime par la crainte, & devient terrible.

Le Calife me voyant ainsi consternée, me dit : vous sçavez donc que Mansor votre pere & le mien touche peut-être à son dernier instant? On l'a trouvé évanoui sur le chemin de Bagdad, on l'a transporté dans son Palais, & l'état ou il est nous

fait tout craindre pour lui, il ne veut accepter aucuns secours. Venez, Zulima, la tendresse paternelle lui fera peut-être chérir des jours qu'il semble détester.

Pendant que Mahadi me parloit ainsi, un jour affreux venoit m'éclairer, je voyois toute l'horreur de mon sort; je suivis en tremblant le Calife, j'arrivai avec peine auprès du lit de mon pere, ma honte, mon crime, étoient écrits dans ses yeux; je ne pûs soutenir ses regards accablans, je tombai à ses genoux, je cachois la rougeur dont mon visage étoit cou-

vert, j'étois abimée dans la douleur.

Manſor demeuroit dans un morne ſilence, il dit enfin à Mahadi : Seigneur, on abuſe de votre piété, Hakem eſt un impoſteur, vous ſçavez mes ſoupçons, je les ai éclaircis, & je meurs pour avoir trop vû. O Ciel! pourquoi ne fais-tu pas tomber le maſque de l'hipocriſie avant qu'elle immole la vertu? faites inveſtir la Tour, faites ſaiſir les miſérables Sectateurs d'Hakem; vous découvrirez des crimes que vous ne pouvez trop punir, je ne puis ſurvivre au malheur de les avoir vûs,

à l'horreur de vous les annoncer.

Mahadi surpris, donna dans l'instant les ordres que lui dictoit Mansor; la douleur mortelle qu'ils me causoient augmenta l'air sombre & irrité de mon pere, il ne me regardoit point, il n'écoutoit pas mes prieres, il rejettoit mes soins, Mahadi étoit désespéré de l'état ou il le voyoit; la nuit étoit déja bien avancée lorsqu'on amena à Mahadi une Esclave d'Hakem, elle se jetta aux pieds du Calife. On m'a promis la vie lorsque j'ai ouvert les portes de la Tour, lui dit-

elle, & vous êtes trop juste pour me punir des crimes d'autrui ; je viens vous instruire d'un secret dont j'ai seule connoissance : vos soldats n'ont trouvé que moi dans la Tour d'Hakem, ils croyent qu'il a disparu par miracle, mais ce n'est que par un forfait que je vais vous apprendre.

La fureur qui éclatoit dans les yeux d'Hakem lorsqu'il s'est vû découvert m'a effrayée, je me suis cachée avec soin, bientôt j'ay vû Hakem ordonner à ses Esclaves & à ses disciples de ne pas sortir des postes qu'il leur a assignés,

il leur a fait jurer une obéiſſance exacte, & leur en a exalté la récompenſe.

Il a enſuite rempli une cuve d'une compoſition d'eau forte, & ayant poignardés les uns après les autres les malheureux qu'il avoit ſéduits, il a jetté leurs corps dans la cuve, & ils ont diſparu: enfin il s'y eſt jetté lui-même. Il avoit auparavant écrit tout ce qu'il falloit pour perſuader que Dieu dont il avoit vengé la cauſe en voulant exterminer les Derviches & la religion qui les protege, l'avoit enlevé avec ceux qui étoient

avec lui à la fureur de leurs ennemis.

Lorſque l'horreur & la frayeur dont j'étois ſaiſie ont été un peu calmées, je ſuis montée ſur le haut de la Tour; j'ai dit à vos ſoldats que je leur en ouvrirois les portes s'ils me promettoient de me conduire à vous. Si vous voulez punir ce qui reſte en ces lieux des Sectateurs d'Halkem, vous les trouverez raſſemblez dans la forêt qui eſt à l'Orient de Bagdad.

Le Calife ſortit auſſi-tôt pour pourſuivre les coupables dont il vouloit tirer les funeſtes lumieres que je redoutois.

Je restai seule avec Mensor, la crainte dont j'avois été pénétrée lorsqu'il parloit au Calife m'avoit anéantie, le désespoir que me causoit la cruelle image que l'on venoit de présenter à mes yeux me rendit mon éxistence malheureuse; l'amour l'emporte sur toutes les autres passions, parce qu'il fait une partie de notre être, & qu'elles sont étrangeres à notre ame.

Mansor lut dans mon cœur, il me dit d'un ton furieux: retirez-vous, fille coupable, vous osez pleurer la perte de votre Amant après avoir mis le poignard dans le sein d-

votre pere, après vous être dèshonorée! après avoir perdu votre ame! Non, vous n'êtes pas du sang d'Ali, l'infidélité coule dans vos veines. Délivrez-moi d'un monstre odieux, qu'on l'emporte; s'écria-t-il en appellant ses Esclaves, je veux mourir en paix.

Ces terribles paroles me saisirent au point que je perdis tout sentiment; heureuse si j'avois perdu la vie! une fiévre violente, un délire continuel m'ôterent pendant huit jours la connoissance de mes nouveaux malheurs; je les appris enfin.

Mahadi emporté par la fureur, avoit pourſuivi ſans relâche pendant deux jours des malheureux qui fuyoient; cet excès imprudent lui couta la vie, rien ne put le ſauver.

Mahadi ordonna en mourant que mon fils Hadi lui ſuccéderoit, & après Hadi, Haroun: mais il déclara auſſi qu'aucune de ſes femmes ne pouvoit s'autoriſer d'un commerce avec lui, qui lui étoit depuis longtems devenu impoſſible.

J'appris encore que Manſor s'étoit traîné auprès du lit de ſon maître, & ne lui avo

ſurvécu que deux jours.

Ces funeſtes événemens n'augmenterent pas mon déſeſpoir, il ne pouvoit augmenter; on eſt ſouvent inſenſible pour trop ſentir vivement : non-ſeulement je déſirois la mort, mais j'étois réſolue de me la donner, mes fils ne me quittoient pas, je voyois en vain couler leurs pleurs quand Jahia, que Mahadi en mourant avoit nommé premier Viſir, ſçut calmer mon déſeſpoir.

Madame, me dit-il un jour, je vous reſpectois trop pour vous préſenter des réfléxions offenſantes; mais la vérité,

qui

qui souvent est un breuvage amer, est toujours salutaire; l'équité l'apprête, la franchise le présente, permettez donc que je vous instruise des noires couleurs qu'on a donné à votre déſeſpoir.

On trouve qu'il est naturel de regretter un pere & un époux, mais on pense qu'il faut vivre pour des fils les délices, l'espoir de la patrie & des peuples; on croit que la tendresse maternelle doit vaincre la douleur, & ne peut être vaincue que par les remords, poids insuportable à une ame née vertueuse.

La déclaration singuliere &

inutile que Mahadi a faite en mourant a déja fait naître des soupçons sur celles de ses femmes qui ont été voir l'imposteur Hakem, voulez-vous qu'ils retombent entierement sur vous? notre honte nous survit, elle accable nos enfans, & nous tourmente après notre mort.

Le Discours de Jahia fit sur moi l'impression qu'il en attendoit; pouvoir étonnant de l'amour propre! je consentis à vivre, à supporter mes malheurs, à les cacher même; les excuses que me fit Jahia, l'estime qu'il me témoignoit me confirmerent

dans cette résolution.

Je repris mes exercices de piété, je me renfermai dans le vieux Sérail, le respect que l'on avoit pour moi augmenta par la fermeté que je témoignai.

Mais qu'il me fut difficile de la soutenir quand je m'apperçus des suites honteuses de mon crime, ce même amour propre qui m'avoit fait vivre m'ordonnoit alors de mourir, je résolus de prendre un poison lent pour cacher mon désespoir.

Peu de jours avant l'exécution de cette sentence que l'honneur avoit prononcée, une femme Juive qui vendoit

des pierreries me rendit une lettre de Seif ; un aveugle qui recouvre la lumiére du jour, n'a pas un moment de joye aussi vif que le fut celui que j'éprouvai.

J'apprenois que Seif vivoit, qu'il m'aimoit ; j'oubliai dans cet instant toutes mes peines pour me livrer à la jouissance d'un bonheur si inespéré.

Mais un retour sur mon funeste état me rendit à mes résolutious, & j'écrivis à Seif.

» Reçois cher & cruel » Amant, reçois les adieux » de l'infortunée qui t'adore ;

» je ne puis te reprocher ton
» crime, je l'aime malgré le
» malheur dans lequel il me
» précipite, le poison qui va
» couler dans mes veines n'é-
» teindra pas l'ardeur que tes
» feux y ont allumée; non, la
» mort n'effacera pas une ima-
» ge que mes remords n'ont
» pû effacer, je l'emporterai
» avec moi, elle suspendra les
» tourmens qu'un Dieu ven-
» geur destine aux criminels.

» Mais, mon cher Seif,
» quel sacrifice! j'immole avec
» moi le fruit de notre ten-
» dresse, & que ne ferois-je
» point pour le sauver, je
» m'exposerois à tout, excep-

» té à la honte ; hélas j'aurois
» des ressources pour me ca-
» cher si j'avois le secours d'un
» ami fidéle; mais l'envie & la
» jalousie me regardent avec
» des yeux attentifs, je suis
» entourée d'ames viles qui
» flatent dans la prospérité,
» qui trahissent, qui acca-
» blent dans l'infortune.

» Sois plus heureux que
» moi, mon cher Seif, que
» tes jours coulent dans la
» paix & dans l'innocence, le
» Ciel doit te pardonner, je
» vais expier notre crime ;
» vis, je te l'ordonne, ré-
» ponds moi de ton obéissan-
» ce ; rends par cette assuran-

» ce moins affreux cet inſtant
» toujours redoutable, mais
» trop néceſſaire aux mal-
» heureux.

Je donnai cette lettre à la femme Juive, & deux jours après elle m'apporta la répon-ſe que voici.

» Qu'oſez-vous m'ordon-
» ner, & que m'apprenez-
» vous? votre funeſte réſolu-
» tion, vos adieux cruels ont
» preſque éteints la vie dans
» mon cœur, & vous voulez
» que je vous voye immoler,
» & que je vive après vous.

» Non, trop chere & trop
» malheureuſe Zulima, mon
» ame eſt unie à la tienne,

» rien ne peut l'en séparer ; je
» te suivrai ou dans l'anéan-
» tissement, ou dans une vie
» plus heureuse ; & quoi,
» Dieu nous puniroit-il d'un
» sentiment qu'il a uni à no-
» tre être ? mais ne comptons
» point sur un avenir obscur
» & incertain, laisse-moi le
» soin de tes jours. Ce même
» amour qui les a exposés doit
» les sauver, j'ai tout osé pour
» satisfaire des désirs que je
» devois sacrifier à ta gloire
» & à ton bonheur ; je dois
» tout entreprendre pour te
» rendre l'honneur & le re-
» pos, Seif seroit le plus in-
» digne des hommes s'il ne
» sçavoit vaincre des difficul-

» tés presque insurmontables
» que pour te rendre malheu-
» reuse ; oui, Zulima, attens
» tout de mon devoir, il est
» trop uni à ce cœur qui ne
» respire que pour toi pour
» ne pas rendre mon esprit
» fécond en ressources, don-
» ne une lune à mes espéran-
» ces, accorde ce délai au
» coupable Amant à qui tu as
» tout accordé ; une voix se-
» crette m'assure que cette
» derniere faveur que je te
» demande ne te sera pas aussi
» funeste que la premiere que
» j'osai t'arracher.

Quoique je n'imaginasse pas ce que Seif pouvoit faire

pour moi, je consentis à tout ce qu'il vouloit ; je cessai cependant de recevoir des nouvelles de Seif, la Juive ne parût plus dans le Sérail, & le tems que j'avois promis s'écouloit.

Mes fils qui voyoient malgré ma tranquilité apparente que la tristesse me consumoit n'oublioient rien pour la dissiper ; Hadi avoit ordonne que l'on cherchat tout ce qui pouvoit me distraire & m'amuser ; Mesrour, Chef des Eunuques du vieux Sérail, vint un jour de sa part, & me dit, votre fils, Madame, vous envoye un Eunuque qui

joue admirablement bien de toutes ſortes d'inſtrumens, & qui ſe vante d'avoir des ſons merveilleux qui rendent la joie aux cœurs les plus affligés, il vous conjure de l'entendre; je ne voulus pas refuſer mon fils, j'ordonnai qu'on fît entrer l'Eunuque, il ſe proſterna à mes pieds, & m'ayant donné adroitement un billet, j'y lus ces mots écrits de la main de Seif: *faites retirer tous ceux qui vous entourent, l'Eunuque Aſſoud vous eſt envoyé par Seif.*

J'ordonnai à l'inſtant qu'on nous laiſſât ſeuls.

Aſſoud cependant demeuroit

toujours prosterné, l'envoyé de Seif m'étoit cher, je lui tendis la main : leve-toi, lui dis-je, apprens moi ce que Seif t'a ordonné de me dire.

Assoud sans me repondre se saisit avec avidité de ma main, il y porte des levres brulantes, sa hardiesse m'étonne, elle m'irritoit quand des soupirs qui sçavoient trop bien le chemin de mon cœur y parvinrent & fixerent mon attention sur Assoud, mes regards rencontrent les siens, & je reconnois dans un difforme & misérable Eunuque mon cher & adorable Seif.

Que ce premier coupd'œil

fut éloquent, qu'il me dit de choses, mon ame ne me suffisoit pas pour tout ce qu'il me faisoit sentir ; je me précipitai dans les bras de Seif, des gémissemens causés par la douleur, par la joye, par la reconnoissance, furent pendant longtems mes seuls interprêtes, je m'écriai enfin, ô mon cher Seif qu'as-tu fait ? dans quel état mon funeste amour t'a-t'il réduit ? je n'y survivrai point.

Que dites-vous Zulima, interrompit Seif, vous parlez de mourir lorsque nous sommes rejoints pour ne plus être separés, vous suis-je

déchirer mon ame, les discours de Seif me calmerent insensiblement, j'en éprouvai la vérité ; les caresses les plus délicieuses me donnerent cette consolante conviction, elles furent aussi vives qu'avant notre malheur, & elles n'étoient plus troublées par la crainte, l'innocence les accompagnoit. Oui, dis-je enfin à Seif, mon cœur va s'ouvrir à la joye, nous allons être heureux, le Ciel est vengé, il ne nous poursuivra plus dans sa colere ; hélas ! j'aurois voulu qu'elle ne fut tombée que sur moi ; mais quand je vois que tu t'es offert volontairement pour expier

pier un crime qui nous fût commun, ne puis-je donner des pleurs à une telle victime !

Tu veux que j'imite ton courage, tu veux que j'oublie des plaisirs que je ne connoissois que par toi, que je ne regrettois que pour toi; eh bien tu vas régler mes volontés, mes désirs, les moindres mouvemens de mon ame; tu seras mon frere, mon ami, mon Amant, tu feras tout le bonheur de ma vie, je ne respirerai que pour faire le tien, le gage prétieux de notre amour augmentera notre félicité, nous lui conserve-

rons des jours qui feront la douceur des nôtres ; voici qu'elles sont les esperances fatales que je t'annonçois, & ausquelles tu t'es sacrifié.

Le Calife, pere de Mahadi, avoit renfermé dans un souterrein des trésors immenses, Mahadi fut assez heureux pour les découvrir dans un tems ou pour soutenir la guerre qu'il faisoit aux Grecs, il avoit accablé le peuple d'impôts, il ne confia qu'à moi un bonheur si inespéré, il vouloit que la libéralité qui alloit succéder à une avarice nécessaire fut estimée, & lui regagna les cœurs ; on l'auroit

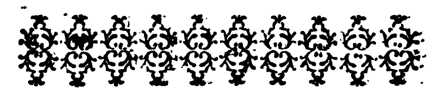
vû avec un œil moins favorable, si on avoit sçu le peu qu'elle lui coutoit ; les ames communes aiment toujours à diminuer le prix d'une action louable, à rabaisser la vertu ; elles croyent par là sortir de leur propre néant. Mahadi n'a pas en mourant revelé un secret devenu inutile à ses fils, il avoit dissipé toutes les richesses qu'il avoit trouvées.

Ce souterrein est dans les jardins de ce Sérail, il nous servira de retraite & d'azile au moment fatal, il nous conservera un trésor plus prétieux que tous ceux qu'il a renfer-

nées. Bien-tôt tu auras en ces
ieux un pouvoir abſolu, ma
aveur ne peut manquer de te
obtenir, ainſi nous pourrons
rendre des meſures néceſ-
aires à la ſureté de mon hon-
ieur, & nous les ſuivrons
vec facilité; voila, conti-
uai-je, mes pro ets, mes
eſſources, c'eſt à préſent à
oi, mon cher Seif., à m'ap-
rendre par quel enchante-
ient tu te trouvas dans la tour
e Hakem, par quel miracle
ı échapas à ſon barbare cou-
ıge & aux pourſuites de Ma-
adi, rends moi compte de
s actions, de tes ſentimens,
epuis le jour funeſte de no-
e ſéparation, tu ne peux

augmenter ma reconnoiſſance & mon amour, mais en renouvellant leurs tranſports, tu multiplieras mes plaiſirs; nous pouvons demeurer longtems ſeuls ſans crainte, le cruel état où tu es réduit nous garantit des odieux ſoupçons.

Après quelques baiſers donnés & reçus avec des tranſports qui ne ſe reſſentoient point de nos pertes, Seif commenca ainſi l'hiſtoire de ſes malheurs, ou plûtôt le récit des généreux témoignages de ſon amour.



HISTOIRE DE SEIF.

VOus sçavez, Zulima, avec quelle douleur je vous quittai à Zabith; le tems de mon éloignement devoit peu durer, & mon amour en augmentoit la mesure. Avec quelle ardeur ne volai-je pas dans la forêt qui favorisoit cet amour! mais quel trouble me saisit lorsque je n'apperçus plus ces tentes admira-

bles dons vous aviez embelli votre solitude, cette observation étoit légere, & pouvoit me tromper, mais en faut-il tant pour allarmer un cœur vivement épris?

Je m'approchai en tremblant de l'arbre qui prétoit son ombre à nos entretiens délicieux; je ne regardai pas d'abord les caractéres que vous y aviez gravés, je n'étois occupé que du désir de vous voir, de la crainte que quelque malheur n'eut renversé mes espérances. Ce dernier sentiment s'empara bientôt entierement de mon ame; je lûs les mots funestes que

l'horreur de la séparation vous avoit dicté.

O Dieu, m'écriai-je, on m'a donc enlevé Zulima, & peut-être pour jamais! oui, c'est pour jamais, arbre fatal & chéri tu m'annonce l'excès de mon infortune. Zulima en connoissoit toute l'étendue, lorsqu'elle t'a confié ses plaintes; la douleur est injuste, je connois toute celle qui remplissoit le cœur de Zulima à la crainte qu'elle a conçue sur ma fidélité.

Mais ne suis-je pas trop ingénieux à m'allarmer, Zulima est peut-être retournée à Zabith; elle croit que je ne pourrai

pourrai la revoir, elle ign
que rien n'eſt impoſſible à
mour, allons éclaircir m
ſort.

Je me rends dans l'inſt
à Zabith, japprends que v
en étiez partie pour Bagda
je vole ſur vos pas, je co
rois au-devant du coup mo
tel, je le reçus en arriva
ici.

Je vois une multitude i
ſenſée ſe livrer à une joie e
ceſſive, je vois les ruës
mées de fleurs, j'entends
concerts auſquels ſe mêl
des cris d'acclamations
rencontre partout une f
importune; je demande a

diſtraction le ſujet d'une ſi bruyante Fête, je prie avec empreſſement que l'on m'enſeigne la maiſon de Manſor, à peine m'écoute-t'on ; un vieillard s'arrête enfin, & me dit : jeune homme, vous demandez la demeure de l'ami de Dieu, ſachez qu'il n'en a point d'autre que celle du Calife, que Mahadi & Manſor ſont unis par la grace & par la nature, ils ſortent de la Moſquée & vont paſſer en ces lieux, vous verrez au milieu d'eux l'incomparable Zulima, la pudeur & la joye l'embelliſſent encore ; elle ſeule étoit digne d'épouſer ſon Souverain ; j'ai vû briller dans ſes

beaux yeux pendant la cérémonie auguste un rayon de la divinité ; que nous sommes heureux ! le sang d'Ali regnera sur nous ; le vieillard parloit encore & ne s'appercevoit pas que son discours me donnoit la mort, je tombai sans sentiment à ses pieds ; il fut effrayé, il étoit charitable, il me fit emporter chez lui.

La lumiere du jour ne me fut rendue que pour éclairer mon désespoir ; l'emportement & la fureur, la douleur & l'abbattement se succédoient tour à tour dans mon ame.

Ingrate & parjure Zulima, disois-je, c'étoit donc pour insulter à mon malheur que tu m'annonçois des maux plus cruels que l'absence ; tu craignois que mon cœur ne ressentît pas assez ton infidelité, tu voulois le pénétrer de toute son horreur ; insensé que j'étois, je prenois pour une crainte flateuse ce qui n'étoit qu'un outrage sanglant. Ah que ne puis-je me venger! oui, cruelle, l'amour irrité se répaît de sang & de carnage, il immole dans les bras de l'ingratitude un cœur qu'il adoroit au sein de la fidélité.

Ces noirs accès me repre-

noient à chaque inſtant; mon Hôte perſuadé par un de mes Eſclaves, croyoit que j'avois depuis longtems l'eſprit troublé, ſes attentions pour moi en redoubloient; les vrais Muſulmans ont de la vénération pour les inſenſés: je ne l'étois que trop, je demandois à vous voir, je voulois m'aller préſenter à Manſor, à Mahadi même, je voulois me poignarder ſous les murs du Sérail; enfin je ne repris ma raiſon que pour aſſurer ma vengeance.

Je partis pour l'Iémen, j'excitai bien-tôt les Peuples à la révolte, ils adoroient le ſang

de leurs Rois, ils croyoient ſervir mon ambition, ils ſervoient ma rage; ſi je n'avois combattu que pour une Couronne, j'aurois vaincu Mahadi : le zéle de mes ſoldats, &, j'oſe le dire, mon courage m'aſſuroient la victoire; mais je ne combattois que pour me venger, & ſi la fureur donne d'abord des forces, elle aveugle trop pour ne pas entraîner à de fauſſes démarches; j'eus le tems de réflechir ſur celles qu'elle m'avoit fait faire dans la priſon où Mahadi me condamna.

Je ne regardois pas comme une grace la vie qu'il m'avoit

laissée, c'étoit pour moi un présent odieux, je croyois qu'il ne conservoit mes jours que pour éterniser mes douleurs.

Je résolus de m'en servir contre lui, je gagnai ceux qui me gardoient; vous sçavez, Zulima, que je fus plus heureux dans cette seconde guerre que je fis au Calife, mais ce ne fut point par le nombre de mes victoires, ce ne fut que par la lettre que je reçûs de vous, par le plaisir de pouvoir vous prouver l'excès de mon amour.

Je puis, disois-je, remonter sur le Trône de mes an-

cêtres, mais j'aurai offensé Zulima, y serois-je heureux? non, & la plus affreuse solitude me deviendra chere lorsque je jouirai du bonheur d'avoir satisfait à celle que j'adore; mon cœur fermé à toute autre passion qu'à celle que Zulima m'a inspirée, ne respiroit la vengeance que par excès d'amour; Zulima a daigné se justifier, je dois par mon obéissance, par mon repentir expier mes soupçons, & le crime d'avoir fait couler de si précieuses larmes.

Je vous écrivis alors tout ce que des sentimens si paf-

ſionnés me dictoient, j'envoyai ma lettre à Manſor, je diſperſai mon armée, je quittai l'Iémen, errant & fugitif j'emportai par tout avec moi le trait cruel qui me déchiroit.

Les lieux habités m'étoient odieux, la vue des hommes étoit un accroiſſement à mes peines; votre idée étoit la ſeule compagnie que je puſſe ſouffrir, elle m'étoit quelquefois inſuportable, mais toujours chere.

J'étois un jour ſur les frontieres du Koraſſan; un abbattement que les diſtractions de ma douleur m'avoient fait ſu-

monter m'accabla enfin, & m'obligea de m'arrêter; je me couchai par terre, je ne m'éveillai que bien avant dans la nuit, le ſommeil avoit réparé mes forces; je regarde autour de moi, j'apperçois une lueur ſombre ſur une montagne peu éloignée, le beſoin que j'avois de ſecours augmente mon courage, je parviens avec peine au lieu d'où partoit la lumiere: quel ſpectacle ſe préſente à ma vue! je vois à la foible clarté d'une lampe une femme nue, & d'une beauté raviſſante, attachée à un arbre, je vois à ſes pieds un cadavre ſanglant & défiguré; lorſ-

qu'elle m'apperçoit, elle redouble ses pleurs & ses gémissemens. Je m'approche d'elle, je brise ses liens; mais quelle est ma surprise! celle dont je venois de sauver la vie attente à la mienne, elle se saisit de mon épée, elle veut l'enfoncer dans mon sein; je la lui arrache avec peine, elle s'apperçoit enfin de son erreur. O Ciel, s'écrie-t'elle, qu'allois-je faire! je croiois me venger de mon cruel ennemi, & peut-être j'allois immoler mon libérateur; qui est-tu? continua-t'elle (avec un air farouche qui n'effaçoit pas ses charmes) est-ce pour me rendre au

traître Hakem que tu ſauve mes jours, ou m'as-tu délivré par un ſentiment d'humanité ? mais quel que ſoit ton motif, je me donne à toi, ſi tu veux me venger d'Hakem, vois mon malheureux frere que ce monſtre vient d'aſſaſſiner, il me deſtinoit ſans doute à la mort la plus cruelle, & cependant je la préfererois à l'horreur de le revoir.

Je crus aux diſcours de Rahimou, (c'étoit ainſi que cette femme m'apprit qu'elle ſe mommoit,) je lui promis de la défendre d'Hakem.

Suis moi, me dit-elle alors,

nous sommes trop exposés ici.

Le jour commençoit à paroître, je soutenois Rahimou, je ne pouvois m'empêcher de la regarder, la nature s'étoit surpassée elle-même dans la perfection de beauté dont elle l'avoit douée.

Rahimou avoit de grands yeux noirs remplis d'une volupté séduisante, des cheveux de la même couleur couvroient à-demi un corps d'albâtre, un corps fait pour inspirer des desirs insurmontables à tout autre qu'à l'Amant de Zulima.

Je portois cependant des yeux mal assurés sur tant de

charmes, mais la séduction ne passoit pas jusqu'à mon ame, mon cœur ne consentoit point à l'impression qu'ils faisoient sur mes sens.

Rahimou s'apperçut de mon trouble, & malgré la cruelle situation où elle étoit, elle chercha à augmenter mon émotion, ses regards, ses soupirs me firent connoître son dessein, & me rendirent en même tems à moi-même; je comparai l'audace de Rahimou à cet amour timide & vertueux dont vous me faisiez sentir les charmes dans l'Iémen. Ah Seif, interrompis-je, pourquoi rap-

peller un ſouvenir qui me condamne, pourquoi me vanter un pareil triomphe, l'expérience m'en a fait connoître la juſte valeur, c'étoit à votre reſpect pour moi que je devois ma vertu ; ſe ſeroit-elle laſſée cette vertu quand elle m'étoit bien plus néceſſaire, ſi le germe en avoit été dans mon cœur ?

Zulima, reprit Seif, ne vous accuſez pas d'une foibleſſe inévitable, tout eſt fini dans les hommes, la patience, le courage, la fermeté s'épuiſent en nous, & on ne peut plus ſouffrir, on ne peut plus réſiſter, parce qu'on a

trop souffert & trop résisté.

Que l'amour est éloquent, dis-je à Seif, qu'il sçait bien défendre une mauvaise cause; mais poursuis, voyons si je n'aurai rien à te pardonner.

Non, continua Seif, & jamais la fidélité ne fut plus nécessaire & mieux récompensée.

J'arrivai avec Rahimou dans une maison rustique dont une moitié étoit creusée dans la montagne, & l'autre couverte d'arbres qui en cachoient l'entrée.

Nous sommes en sûreté, me dit Rahimou, cet azile est ignoré



ignoré d'Hakem ; répare tes forces qui me paroiſſent épuiſées, continua-t'elle, en me préſentant des fruits & du cherbet, quel ſoin ne dois-je pas avoir de l'objet qui réunit mon eſpoir & ma reconnoiſſance.

Je m'aſſis ſur un lit de gazon auprès de Rahimou, & après avoir pris quelque nourriture, je la priai de m'apprendre quel malheur & quel attentat l'avoit réduite à l'extrêmité cruelle où je l'avois trouvée, & quel étoit ce Hakem qu'elle haiſſoit & redoutoit avec tant de raiſons.

Tes queſtions ſont bien

déplacées, me dit-elle avec un ſourire amer, mais je vais te ſatisfaire.

Hakem eſt Perſan, banni de ſon pays, (ſans doute pour quelque grand crime,) mon malheureux ſort le conduiſit à Merou, ſes richeſſes, ſes libéralités lui acquirent bientôt une extrême conſidération; l'eſtime des hommes eſt une vile & mercenaire eſclave. Mon frere étoit Chef d'un grand nombre de Derviches; Hakem rechercha ſon amitié, & l'obtint, il me vit, j'eus le malheur de lui plaire, & mon frere m'obligea de l'épouſer.

Une union pour laquelle j'avois la plus forte répugnance, ne pouvoit être heureuse ; plus Hakem m'aimoit, plus je le haïssois, l'importunité de l'amour est de toutes les persécutions la plus insupportable.

Mon frere étoit toute ma consolation, je le voyois souvent; Hakem troublé par une jalousie insensée, osa concevoir des soupçons odieux sur une amitié consacrée par la nature.

On craint toujours la perte d'un bien qu'on ne mérite pas, l'amour propre se rend sourdement une justice exacte

tandis qu'il éxalte hautement ſon mérite.

Hakem aveuglé par ſa fureur, m'ayant trouvé aujourd'hui avec mon frere, l'a immolé à ſa barbarie; il différoit ma mort pour en redoubler les horreurs, il vous a entendu, ſa main barbare s'eſt arrêtée, il a fui, & vous m'avez ſauvée.

Que ne vous dois-je pas, & que ne ferois-je point pour vous témoigner ma reconnoiſſance? Des tréſors que mon frere conſervoit en ces lieux ne ſont pas un prix aſſez digne de vous; mon cœur, le don de ma perſonne, peu-

vent ſeuls m'acquiter ; jouiſſez des droits que vous avez à ſi juſte titre.

Rahimou accompagna ce diſcours des plus tendres careſſes, ſes beautés que rien ne me cachoit, augmentoient par les déſirs qui les animoient.

Le ſouvenir chéri d'une amante adorée, & digne de l'être, pouvoit ſeul me garantir de la ſéduction.

Je ne veux pas, dis-je à Rahimou, abuſer d'une reconnoiſſance trop vive ; je ne l'ai pas méritée, je n'ai fait que ce que tout autre auroit fait comme moi, en diſant

ces mots, je voulus m'arracher des bras de Rahimou.

Non, me répondit-elle en me retenant, non, tu ne refuſeras pas des biens qui peuvent ſeuls m'aſſurer de toi, l'humanité dont tu pare les hommes eſt une chaîne qu'ils briſent facilement, le plaiſir ſeul les lie les uns aux autres, j'ai beſoin de ton ſecours, viens recevoir en échange le bonheur & la félicité, mon cœur va ſuivre avec joie les ſages conſeils de ma raiſon.

Rahimou en me parlant ainſi redoubloit ſes tranſports, & par une réunion bizarre j'étois en même tems

indigné & ſéduit ; j'admirois l'eſprit de Rahimou, j'étois touché de ſa beauté, de ſes graces, j'étois irrité de ſa hardieſſe, de ſon indécence, & ſurpris de ſon oubli d'elle-même & de ſes malheurs, enfin je la mépriſois & la déſirois.

Ce monſtreux aſſemblage de ſentimens m'animoit, lorſqu'un homme furieux entra dans la Caverne ; ô Ciel ! c'eſt Hakem, s'écria Rahimou, en le voyant, c'eſt..... elle ne put achever ; l'épée de ſon époux avoit déja éteint la vie dans ſon cœur, je ne pûs prévenir le coup fatal, Ha-

kem s'étoit ſaiſi de mon épée que Rahimou m'avoit obligé de quitter ; il n'étoit plus tems de défendre cette infortunée, il n'étoit plus tems de la ſecourir, je ne ſongeai qu'à la venger.

Je cours à Hakem, je veux lui arracher mon épée, mais Hakem s'écrie en reculant : Ah Seigneur, ne me forcez pas de mêler un ſang ſi vertueux avec le ſang le plus criminel ; le Prince Seif peut-il être le défenſeur du crime & de la perfidie, lorſqu'il a ſi généreuſement réſiſté à leurs ſéductions & aux amorces de la volupté. Vous ne me croyez

pas, pourſuivit-il, Rahimou vous a donnné de l'horreur pour moi, daignez m'entendre, je vous en conjure au nom de Zulima.

Qui vous a dit que j'aimois Zulima, Hakem, interrompis-je avec précipitation, & comment me connoiſſez-vous? Je vais vous en inſtruire, répondit Hakem, mais, Seigneur, fuyons cet objet d'horreur, laiſſons enſevelis ici le corps & la honte de la miſérable Rahimou, voila vos armes, mon innocence, ma ſincérité, m'aſſurent qu'elles ne me feront pas funeſtes.

Le procédé d'Hakem me toucha, & me diſpoſa à revenir des impreſſions que m'avoit données de lui Rahimou, je le ſuivis, nous nous éloignâmes, & nous étant aſſis dans un lieu écarté, Hakem me parla ainſi.



HISTOIRE D'HAKEM.

JE naquis dans la ville de Gireft, ma mere étoit Musulmane, mon pere étoit Adorateur du Feu, & très zélé pour cette Religion, la premiere que les hommes ayent inventées; il s'apperçut que ma mere m'entretenoit en secret de la Loi de Mahomet, il m'arracha de ses bras & me confia à un Mage célébre.

La Religion dont on m'instruisoit me parût la seule véritable ; la prévention des préjugés me fit donner l'exclusion à toutes les autres, mais la raison me ramena à des idées plus naturelles & plus vraies.

Je crus que les principes qui rendoient l'homme plus parfaitement vertueux & sociable étoient les meilleurs, mon embarras ne fut plus que dans sa recherche ; j'avois un esprit de raisonnement qui n'étoit jamais satisfait, je crus que l'experience me fixeroit, je résolus d'être longtems Spectateur avant de me

déterminer, & de ſuivre en attendant les notions de la nature.

Je quittai la Tartarie, j'ai paſſé la moitié de ma vie dans des voyages curieux; mais toujours irréſolu, je trouvois dans toutes les illuſions & les preſtiges des hommes du bon & du mauvais, mêlés confuſément.

Chaque Religion me paroiſſoit ridicule dans la ſpéculation, & ſouvent utile dans la pratique, je n'avois point encore pénétré dans les abîmes profonds de l'hypocriſie.

S'il n'eſt d'actions généreu-

ſes que celles qui nous coûtent & qui nous expoſent, tout ce que fait l'hypocrite eſt bas & infâme : il ne court aucun riſque, parce qu'il établit ſa fauſſeté ſur la foibleſſe ou ſur la bonne foi des autres, qu'il abuſe des ſentimens qui ont le plus de crédit ſur le cœur & ſur l'eſprit des hommes ; c'étoit ſans préjugé de Religion & en Philoſophe que je jugeois, & je voyois qu'un hypocrite eſt capable de tout, il n'a plus de réſerve dans le caractére, plus de retenue dans le vice.

Les Derviches ne m'ont que trop convaincû de la ſo-

lidité de ce jugement.

Leur séparation du monde presque toujours forcée ou peu réflechie, les empêche de se regarder comme membres de la société générale, ils la haissent, ils cherchent sans cesse à la détruire, à la sacrifier au plus leger intérêt. Ils ne sont occupés dans leur retraite qu'à trouver des moyens pour troubler le bonheur ou les plaisirs des hommes, & attendent dans le sein de l'envie & de l'oisiveté les occasions d'exécuter leurs noirs projets, l'hypocrisie est le voile fatal dont ils les couvrent.

J'ai d'abord voulu douter de toutes ces horreurs, la conviction que j'ai eû de leur éxistence me les a ensuite fait détester ; enfin j'ai résolu de les employer contre les perfides Derviches qui les ont fait naître, je satisferai en même tems une juste vengeance, & délivrerai le genre humain de l'erreur, il en connoîtra mieux la vérité, si quelque jour elle daigne paroître.

Mais il faut tromper les hommes accoutumés à être trompés pour pouvoir les éclairer, il faut leur cacher adroitement une lumiere qui

les ébloüiroit d'abord. Les secrets merveilleux de tous les arts, de toutes les sciences que j'ai appris pendant mes voyages, l'examen attentif des prodiges de la nature me feront passer pour un homme inspiré, pour un Dieu, s'il le faut; il est si facile de séduire des esprits qui courent au-devant de la séduction; je détruirai donc les infâmes Derviches, & peut-être la Religion qui les favorise, vous allez voir par quel dégré je suis parvenu à former ce dessein, & la fureur qui m'anime.

Inconnu à tous les hu-

mains, je ne m'appliquai qu'à les connoître; j'étois à Bagdad lorsque le Calife Mahadi épousa Zulima, le vieillard chez qui vous fûtes malade m'avoit logé chez lui; j'aimois à faire des questions; votre Esclave, ainsi que tous ses pareils, aimoit à parler, je sçûs bien-tôt votre amour & vos malheurs, je m'interressai vivement à votre sort, j'employai tous les secrets de la médecine pour sauver vos jours, je veillois à votre sûreté, je craignois pour vous l'indiscretion de votre esclave, je l'obligeois cependant à vous cacher mes soins, je cherchois à vous

rendre à la raiſon; la diverſion eſt un puiſſant moyen pour calmer l'ame agitée par une paſſion violente, je vous fis inſpirer des deſſeins de vengeance pour vous arracher à la douleur, je vous vis enfin partir pour l'Iémen, je formai pour vous des vœux qui malheureuſement n'ont pas été exaucés. Je quittai cependant Bagdad, je parcourus pluſieurs Provinces & arrivai à Mérou.

Les Habitans de cette Ville ſont doux, accüeillans, mes attentions, mes bienfaits, me firent beaucoup d'amis; il n'eſt pas difficile de gagner

des cœurs bien faits & ſenſibles, je poſſédois de grandes richeſſes, & j'aimois d'en acheter une bienveillance flatteuſe.

Le Chef d'un Couvent de Derviches voulut avoir part à mes libéralités, bien-tôt j'oubliai le motif qui l'avoit conduit à mòi, & me liai avec lui d'une étroite amitié. Schaibek, c'étoit ſon nom, outre cet eſprit d'intrigue ordinaire aux Derviches, avoit encore du ſçavoir & de l'éloquence, les replis de ſon cœur étoient un labirinthe impénétrable.

Schaibek, pour s'aſſurer

de moi, me fit voir ſa perfide ſœur, il ne ſavoit que trop l'effet vif & ſubit des charmes de Rahimou.

Je n'avois jamais aimé, j'éprouvai toute la violence de ce ſentiment, lorſqu'il entre la premiere fois dans un cœur. Schaibek ne me laiſſa pas ſoupirer longtems, il m'accorda la main de Rahimou, mais il en garda le cœur; je m'apperçûs trop tard de mon funeſte partage, je voulois m'aveugler, la lumiere que toutes les actions de Rahimou portoit dans mon eſprit m'étoit odieuſe; je conjurois Rahimou de me

bek ne partageoit point des sentimens affreux dont la nature rougit.

Je cherchai enfin une certitude fatale, je parus reprendre ma tranquillité, je feignis un voyage long & indispensable, je me déguisai, je me noircis le visage & les mains, je m'introduisis dans le Couvent des Derviches, je me mêlai parmi les Esclaves.

Je fus bien-tôt le malheureux témoin de ma honte & de leurs crimes ; O Ciel ! pouvois-je en concevoir l'énormité ? l'infâme Rahimou, non-seulement se livroit aux abominables désirs de son

frere, mais elle devenoit tour à tour la proye de ceux des autres Derviches. Je ne puis vous exprimer mes transports furieux à la vue de cet odieux spectacle, j'aurois voulu faire souffrir la mort la plus cruelle à Rahimou & à ses complices; mais mes forces & mon pouvoir ne répondoient pas à ma fureur, l'intérêt de ma vengeance la modera.

Je sortis du Couvent funeste l'ame remplie de mille desseins inspirés par la rage, ils purent seuls calmer mon désespoir; je composai un poison lent, dont les opérations ne laissent aucune trace, je

l'ai fait refpirer aux coupables, il coule dans leurs veines, dans deux jours ils périront tous; j'allois à Merou pour affurer mes projets, & me venger avec éclat; la vuë de Rahimou dans les bras de fon frere a reveillé toute ma fureur, je n'ai pû la furmonter, j'ai avancé les derniers momens de l'infâme Schaibek, j'ai pourfuivi Rahimou qui fuyoit, j'allois lui percer le fein lorfqu'un refte d'amour a retenu mon bras, honteux de ma foibleffe, & en redoutant les fuites, j'ai attaché Rahimou à un arbre, je m'en éloignois lorfque vous êtes arrivé, je vous ai fuivi; j'ai

vû votre vertu, votre conſtance, j'ai entendu les diſcours de Rahimou, j'ai rougi d'avoir pû laiſſer vivre ce monſtre de débauches & d'horreur, j'en ai délivré la terre ſouillée par ſes crimes, la mort de Rahimou ne me coute pas un ſoupir, enfin l'amour eſt éteint, & comment avoit-il pû ſubſiſter dans le ſein de la honte & de l'infamie? Si vous daignez, Seigneur, continua Hakem, prendre quelque confiance en moi, lorſque j'aurai exécuté mes projets contre les Derviches, je ferai tout pour votre amour, rien ne me paroît impoſſible, & rien ne l^

ſera à mon zéle, à l'attachement que vous m'avez inſpiré & que je vous ai voué.

L'eſpérance que me donnoït Hakem, continua Seif, adoucit ce que j'avois trouvé de révoltant dans ſon récit, ceux qui doivent nous être utiles nous paroiſſent facilement innocens.

La franchiſe d'Hakem avoit éclaté dant tout ce qu'il avoit dit, je ſçavois que les caractéres violens ſont ordinairement les plus ſincéres, & d'ailleurs je devois de la reconnoiſſance à Hakem : j'acceptai ſes offres, nous fûmes à Merou, Hakem aſſembla le

Peuple, il en avoit déja acquis l'estime & la confiance, il dévoila l'hypocrisie des Derviches, il révéla leurs crimes, & annonça la mort soudaine qui devoit être le juste châtiment de ces imposteurs. Sa Prophétie fût justifiée par l'événement, & il acquit bien-tôt cette réputation de sainteté qui lui attira la vénération d'une partie des Peuples de l'Asie.

J'avoue que je souffrois d'être lié avec un homme d'un caractére aussi dangereux, mais une passion violente engage souvent à des altérations de probité que le

cœur dément d'abord, mais ſur leſquelles il cherche bientôt à s'aveugler; de toutes les paſſions l'amour eſt celle qui nous affranchit le plus promptement des remords, parce qu'elle eſt dépendante des ſens qui ont ſeuls un vrai pouvoir ſur l'ame.

Me voici arrivé au tems où je devois recüeillir le fruit de mes criminelles complaiſances pour Hakem.

Je vous vis, & quoique j'euſſe regardé comme le plus haut dégré de bonheur le plaiſir d'être à vos pieds & de vous adorer, mes tranſports me firent joüir d'une

félicité que je n'avois point osé désirer ; je ne vous les peindrai point ces transports, je veux me flater que l'amour les a gravés dans votre cœur, & que l'image de l'amoureux Seif dans la Tour d'Hakem vous parlera toujours en faveur d'Assoud. Nous étions, vous le sçavez, dans l'yvresse de l'amour & des plaisirs, lors qu'un cri effrayant nous obligea de nous séparer.

Je fus rejoindre Hakem, je lui fis partager mes alarmes, elles augmenterent bien-tôt ; un de mes Esclaves vint nous avertir qu'il avoit vû Mansor sortir déguisé de la Tour.

Hakem en fit auſſi-tôt fermer les portes ; il ordonna à ſes Eſclaves & à ſes Diſciples de paroître vouloir la défendre, il leur promit un ſecours inviſible & une victoire certaine ; enfin après les avoir encouragés avec tout l'art qu'inſpire la néceſſité, il vint à moi & me dit ;

Prince, c'en eſt fait, je n'aurai pas la gloire de faire revenir les hommes de leurs erreurs, mais j'ai celle de l'avoir entrepris, le plaiſir de m'être vengé, & la ſatisfaction de vous avoir rendu heureux au moins un moment, il ne me reſte plus qu'à mourir

glorieusement ; Hakem ne doit pas s'exposer à l'ignominie de tomber au pouvoir de ses ennemis, je veux même que ma mort leur soit funeste, elle confirmera mes Sectateurs, répandus dans toute l'Asie, dans l'horreur que je leur ai inspiré pour les Religions superstitieuses, & pour ceux qui nous oppriment par elles.

Mais le Prince Seif ne sera point enveloppé dans ma ruine, sortez avant que la Tour soit investie, la fuite d'un seul homme ne sera point apperçue par des gens encore éloignés ; déguisé, inconnu, vous

échaperés aisément à la fureur de Mahadi.

Je rejettai la proposition d'Hakem, je lui devois trop pour l'abandonner.

Non, me dit-il, cher Prince, vous ne me donnez pas une preuve de votre amitié lorsque vous voulez périr avec moi ; j'envisage sans trembler un moment nécessaire à tous les hommes, mais la mort que je brave, je la crains lorsqu'elle vous menace, n'affoiblissez pas mon courage, & si vous m'aimez, vivez pour étendre ma réputation au de-là de moi, & pour feindre d'admirer ce

qu'il y aura de merveilleux dans ma fin.

Je ne me rendois point encore à ce diſcours, quand Hakem ajouta: Eh bien, Seigneur, votre généroſité redouble mon attachement pour vous, je conſens de ne point abréger une vie que la perte de ma gloire & de mes eſperances va me rendre odieuſe; mais vous ſeul pouvez la ſauver, notre réſiſtance ici ſeroit vaine, allez dans la forêt voiſine; par des ordres ſecrets, mes Sectateurs y ſont aſſemblés, apprenez leur le danger ou je ſuis, & venez me délivrer; nous

vaincrons peut-être Mahadi, ses soldats seront glacés de frayeur par la crainte de combattre un Prophête, les miens seront animés par la gloire de sauver leur Législateur ; mais si nous périssons, nous périrons du moins dans le champ de l'honneur & de la défence.

Le dessein d'Hakem me parut raisonnable, il avoit rebâti sa Tour, & il pouvoit s'y défendre jusqu'à l'arrivée du secours qu'il me demandoit ; je le quittai, je parcourûs toute la Forêt, je n'y trouvai point ceux qu'Hakem me faisoit chercher ; j'appris

enfin les derniers effets de son barbare courage, & je considérai en tremblant la justice du Ciel dans la révélation de l'imposture la mieux concertée.

La perte d'Hakem m'affligea, j'aimois Hakem, je l'excusois même; né vertueux, il n'étoit devenu coupable que pour punir le crime, il ne s'étoit servi du voile de l'hypocrisie que par amour propre pour la vertu.

Quelques Legislateurs & Reformateurs ont été nécessité à être criminels, ainsi ils ont préféré le bien au plus grand bien. Se sont-ils trom

pés dans la maxime ou sur le choix.

Là mort de Mahadi, celle de Mansor, l'extrêmité où votre vie fut réduite me replongerent dans les agitations & dans la douleur.

J'étois chez une femme Juive qui avoit été mon Esclave dans l'Iémen, je l'avois affranchie, & je pouvois compter sur sa reconnoissance, elle vous rendit ma lettre ; votre réponse m'accabla d'abord : la honte, le désespoir de vous avoir précipitée dans l'excès du malheur me reveillerent d'une léthargie mortelle, &

m'inſpirerent l'unique moyen de vous ſauver ; ce moyen étoit affreux, la violence de mon amour m'en adoucit l'horreur pour ne m'en faire voir que la néceſſité. Mais Zulima étoit peut-être la ſeule femme qui pût me donner le prix de ce cruel ſacrifice, auprès de toute autre une froide reconnoiſſance qui n'auroit pas étouffé les regrets auroit été ma ſeule recompenſe.

Lorſque Seif eut achevé ſon récit, continua Zulima, je lui confirmai toutes ſes eſpérances, mais mon ame dans mes yeux & dans mes tranſports l'en aſſuroit plus que mes diſcours.

La joye que Seif m'avoit rendue fit l'élévation d'Assoud, Mesrour lui céda sa place, & Haroun qui venoit par mes soins de succéder à son frere Hadi, destina Mesrour à son nouveau Sérail.

Je donnai la vie à Zesbet, Seif la confia à Amine, c'étoit la femme Juive qu'il m'avoit envoyé, il lui défendit de donner aucune connoissance à Zesbet de l'Etre suprême & d'elle-même, il craignoit le zele aveugle d'un esprit soumis à une fausse Religion, j'avois rendu Seif à des sentimens de piété que le commerce d'Hakem m'avoit altérés.

„ Nous passions les jours dans la priere, & nous croyons que le Ciel, pour nous récompenser, rendoit à nos plaisirs la vivacité que nos malheurs sembloient nous interdire.

„ Je ne pouvois cependant voir ma chere Zesbet comme je m'en étois flattée, j'étois trop entourée pour disparoître souvent, & je craignois l'indiscrétion d'Amine, de Fatime, & de Zesbet même.

Nous songeames enfin au bonheur de Zesbet; je devois obtenir à Assoud la permission d'aller dans sa patrie, il devoit y emmener Zesbet & Fatime; le pere de Seif d

voit aller trouver Giafar & lui offrir Zesbet pour épouse, je ne pouvois lui choisir un époux plus aimable, plus digne d'elle, & nous aurions fini nos jours avec l'objet de notre tendresse. Mais un Dieu vengeur & encore irrité a renversé nos desseins.

Seif n'a écouté que son désespoir, incapable de me trahir, il a prévû les tourmens que la curiosité & un pouvoir sans bornes lui préparoient, il a préféré la mort à l'ignominie, je l'aurois suivi si la tendresse maternelle, le désir de faire le bonheur de Zesbet ne m'avoient attachés à la vie.

Votre passion aveugle & criminelle, (continua Zulima en parlant à son fils) m'a bien-tôt rendu odieux des jours que j'avois conservés, mes efforts pour m'y opposer ont été inutiles, le retour de Giafar étoit mon seul espoir, je lui aurois confié mon secret, j'avois demandé un délai à Zesbet, il a été trop court, & vous m'avez forcé à vous apprendre mes crimes & mes malheurs, vous m'avez forcé par des doutes dont je me suis apperçû de n'en pas obmettre la moindre circonstance, les détails portent la conviction.

C'est peut-être ici la der-

niere instruction que je donnerai à Zesbet; mais je me flatte que je ne pouvois lui en donner une plus salutaire par mon exemple : par celui de Seif & d'Hakem, elle aura appris à connoître & à détester le crime, à craindre la punition, à prévoir & à redouter les écueils & la séduction de la volupté, & les dangers funestes des passions ; & vous, mon fils, pardonnez-moi les maux que je vous cause, je vous ai vû attendri, mon récit a fait couler vos larmes ; puissiez vous ne pas augmenter mes infortunes, puissiez vous ne pas me précipiter dans le désespoir

auquel vous m'avez arraché, consultez votre cœur, si la vertu en a triomphé, voyez Zesbet, aimez la en frere; si un amour incestueux éxistee ncore dans votre ame, fuyez l'objet dangereux qui l'alume, éloignez-vous de Zesbet, souffrez qu'elle se cache à vos yeux.

Non, s'écria le Calife avec transport, je veux voir Zesbet, je mourrois si on me la ravissoit, l'amour ne possede plus mon ame; mais je sens que la perte de Zesbet me rendroit à ses fureurs: la vertu, la raison, ne peuvent se faire entendre à un cœur agité

violemment, & l'abſence envenime le mal en déchirant la bleſſure.

Zulima écoutoit avec douleur des aſſurances de tranquillité qui avoient tous les caracteres de l'amour le plus violent, mais elle feignit de les croire ; la défiance décourage celui à qui on le témoigne ; il faut rarement paroître douter de ce qui doit être, ſi l'on veut affermir les hommes dans l'amour de leurs devoirs, le ſoupçon enſeigne toujours la poſſibilité.

Fin de la premiere Partie.

ABBASAÏ.

ABBASSAÏ,
HISTOIRE
ORIENTALE.

SECONDE PARTIE.

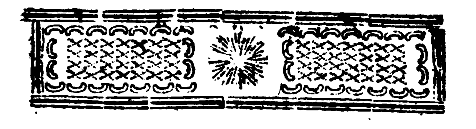


De l'Imprimerie de BAGDAD.

Et se trouve à Paris,

Chez BAUCHE, Fils, Libraire, Quay des Augustins, à l'Image Ste. Géneviéve.

M. DCC. LIII.



ABBASSAÏ, HISTOIRE ORIENTALE.

L'Histoire de Zulima avoit porté un nouveau jour dans l'esprit de Zesſbet ; elle s'étonnoit elle-même des progrès de ſon intelligence ; je croyois, diſoit-elle à Fatime, que vos leçons avoient perfectionné mes idées, je croyois que les

choſes qui n'appartiennent point aux ſens une fois conçues par l'eſprit, ne pouvoient augmenter d'étendue, le récit de ma mere m'a détrompée ; il eſt à mes idées ce que la lumiere du jour a été à mes ſens ; l'expreſſion, les effets des paſſions, les analiſent mieux que les raiſonnemens les plus recherchés ; mais ma ſcience eſt-elle bornée ? Par quel moyen pourrois-je mieux connoître le cœur humain ?

Par votre propre cœur, répondit Fatime, les aventures de Zulima ont porté la clarté dans votre ame parce

qu'elles l'ont émue, c'est le propre du récit & non des réfléxions vagues de produire cet effet. Voilà ce qui rend l'Histoire si nécessaire & si estimée. Le Philosophe ne sçauroit instruire s'il n'en emprunte les graces ; la fiction même, quand ses charmes sont unis à une morale avantageuse à l'homme, est préférable à la vérité aride.

L'esprit le plus éclairé est celui qui connoît le mieux les hommes, qui pour s'en faire entendre parle leur langage ; qui sçait employer adroitement les ressorts qui les touchent. Le sentiment peut seul

éclairer l'esprit ; c'est la maxime des plus grands Génies de tous les Siécles, ils ont travaillé en conséquence ; & leur gloire proportionnée à notre utilité est bien supérieure à celle des Sçavans, dont les systêmes sont au moins inutiles à l'homme.

Il est donc encore des dégrés de lumiere que vous pouvez acquerir. L'Histoire est une expérience qui conduit à celle qu'on acquiert par soi-même, mais qui ne l'égale point.

Si vous ressentez un jour les passions que Zulima vous

a si bien exprimées, vous comparerez la différence que vous éprouverez dans vos idées à celle qui est entre la peinture & l'objet animé. Fasse le Ciel que vous n'ayez jamais cette funeste augmentation de lumiere.

Ah ne le craignez point Fatime, interrompit Zesbet, tout vous répond ici de la tranquilité de mon cœur : la passion de mon frere peut seule la troubler, mais ce ne sera pas de ce trouble agréable & dangereux que nous a peint Zulima ; vous l'avouerai-je ? Pendant son récit un attendrissement de pitié n'a

pas toujours été le ſeul mouvement de mon ame, un ſentiment qui ne tenoit point à la douleur m'a pénétrée ; j'ai même envié les malheurs de Zulima, ils étoient unis à des plaiſirs qui certainement les ſurpaſſoient ; ce qu'elle appelle crime retenoit ſeul ce deſir ; mais ne peut-on être heureux ſans être criminel ? Si Zulima avoit éprouvé pour Mahadi les tranſports que lui faiſoit éprouver Seif, elle auroit joui du plus parfait bonheur ſans bleſſer la vertu, & ſi les projets de ma mere avoient réuſſi, ſi j'avois épouſé Giafar, ſi je l'avois aimé, quel ſort délicieux! . . . . Ap-

prenez-moi du moins, ma chere Fatime, si la perte que je fais est digne de mes regrets, connoissez-vous assez Giafar pour contenter ma curiosité ?

Giafar fils de Jahia est de la Maison des Barmuides, répondit Fatime, la noblesse & la vertu sont l'appanage de ce sang illustre. Giafar joint aux charmes & à la majesté de la figure les qualités les plus estimées & les plus rares de l'esprit & de l'ame. Uni dès l'enfance par l'amitié la plus tendre avec votre frere, il posséde toute sa confiance ; sa puissance est

presque sans bornes, & l'usage qu'il en fait anéantit l'envie. On vient ici de toutes parts implorer son secours; les malheurs, une oppression injuste, titres souvent funestes, servent de recommandation auprès de Giafar. L'esprit & les talens trouvent l'accès le plus favorable auprès de lui. Par ses éloges, par ses bienfaits il fait naître une noble émulation. Ainsi tantôt on le voit occupé à faire rendre à un Prince vertueux son Trône usurpé, tantôt parmi des Philosophes les éclairer en paroissant les consulter.

Giafar par sa valeur a souvent humilié, & soumis les ennemis de son Maître, par le bonheur qu'il leur a assuré il les a rendu les Sujets les plus fideles.

Je vous vois soupirer Zesbet, continua Fatime, vous pensez qu'un époux tel que je vous peint Giafar auroit fait la félicité de votre vie, il en auroit peut-être fait le malheur.

Giafar n'a jamais connu l'Amour; insensible & faisant gloire de son insensibilité, la beauté & les charmes n'ont pû soumettre son cœur. La bonté de son ame n'est

point une diſpoſition à la tendreſſe qui préſage la paſſion, elle n'eſt produite que par la vertu.

Et la reconnoiſſance n'eſt-elle pas une vertu, s'écria Zeſbet, elle auroit engagé Giafar à répondre aux ſentimens qu'il m'auroit ſans doute inſpirés.

Rien ne peut être regardé comme le retour de l'Amour que l'Amour même, interrompit Fatime, & voilà encore une idée que le ſentiment ſeul peut développer en vous.

Je le conçois Fatime, re-

prit Zesbet, mais il est inutile de pousser plus loin de vaines recherches. Je dois borner mes vœux à jouir de votre amitié, à rendre mon frere à la raison, & à témoigner ma tendresse à une mere que ses malheurs & ses foiblesses mêmes me rendent encore plus chere.

Tandis que Zesbet & Fatime s'entretenoient ainsi, le Calife livré à lui-même étoit la victime des combats cruels de l'Amour & de la vertu.

Zulima étoit plus malheureuse encore, la perte de Seif lui faisoit éprouver l'excès de la douleur, & l'amour

de ſon fils les plus vives allarmes ; elle avoit ſouhaité que la naiſſance de Zeſbet demeurât cachée, mais elle voulut bien-tôt ſe ſacrifier elle-même pour affermir ſon fils dans ſon devoir : elle penſoit qu'il pourroit moins s'en affranchir quand il feroit plus connu, la crainte du blâme eſt la défenſe la plus forte de la vertu.

Zulima conjura Haroun de reconnoître Zeſbet pour ſa ſœur, & Haroun qui ne vit d'abord dans cette propoſition que l'avantage de Zeſbet y conſentit.

Il ménagea cependant la

gloire de sa mere, & déclara que Zesbet étoit fille de Mahadi & de Zulima.

Cette déclaration étonna; on se rappella les derniers discours de Mahadi, on eut des soupçons, mais on se garda bien de les faire éclater, on crut bientôt ce qu'on étoit obligé de feindre de croire. L'habitude & la crainte en maîtrisant le cœur assujettissent l'esprit. Zesbet reçût le titre de sœur du Calife, & le nom d'Abbassaï qui en dépendoit, elle s'habilla de noir, cette couleur qui étoit celle que les Abbassides portoient toujours, faisoit écla-

ter la blancheur de ſon teint, rendoit mieux l'expreſſion de ſa taille, & paroit ſa beauté.

Si ce nouvel ajuſtement augmentoit les graces de Zeſbet & l'amour du Calife, il impoſoit à cet infortuné Prince un ſilence plus rigoureux. Haroun s'oublioit quelquefois, mais Abbaſſaï le rendoit à lui-même & l'obligeoit à ſe contraindre; l'Amour ſuit rarement les Loix qu'on le force de recevoir; les ſoins, les aſſiduités, les regards d'Haroun inſtruiſirent bien-tôt tout le Sérail des feux qu'il vouloit cacher.

Une des femmes du Calife en conçut la plus cruelle jalousie, elle se nommoit Zobeïde, elle étoit fausse & perfide, l'artifice & la méchanceté lui tenoient lieu d'esprit, elle les donnoit pour tel, & on l'en croyoit sur sa parole. Nous ne faisons une attention exacte aux vices d'autrui que lorsque nous avons été, ou que nous craignons d'en être les victimes; dans les Pays où l'on connoît peu les douceurs de la Société, on est scélérat plus fréquemment, parce qu'on l'est avec plus de sécurité.

Zobeïde feignit un desir

extrême de voir Abbassaï, le Calife en fût flatté, il demanda le consentement de Zulima pour conduire Zobeïde dans le vieux Sérail, & Zulima le donna avec plaisir, elle pensoit que la présence de Zobeïde contiendroit Haroun.

Zobeïde affecta bien-tôt autant d'amitié pour Abbassaï qu'elle avoit de haine, elle ne contraignoit cependant point le Calife, & se retiroit avec soin quand il venoit voir sa sœur.

Cette conduite paroissoit bien éloignée de la jalousie, elle l'étoit bien en effet de celle

le que cause l'amour, mais Zobeïde avoit une de ces jalousies d'amour propre ordinairement fertiles en projets & patientes pour leur exécution; par une connoissance parfaite du cœur d'Haroun, Zobeïde sçavoit que la résistance & les obstacles devoient enflammer ses désirs & porter son ame à des excès qu'il n'imaginoit pas, parce que rien ne lui avoit résisté. Elle sçavoit aussi qu'Haroun né vertueux ne secouroit pas le joug du devoir impunément, que les cris de la vertu trahie balanceroient les transports de l'amour & pourroient l'en-

porter ſur eux ; elle penſoit que lorſqu'on n'a pas ſuccombé, on ne ſe croit pas criminel, ainſi comptant ou ſur le dégoût ou ſur les remords, elle réſolut d'entraîner Haroun dans un crime qui puniroit Abbaſſaï de ſon triomphe.

Ce deſſein horrible & digne du cœur le plus corrompu fut exécuté avec art ; Zobeïde attira Abbaſſaï dans ſon appartement, elle l'invita à ſe baigner, & l'ayant faite ſortir du bain un moment avant l'arrivée du Calife qu'elle avoit fait prier de venir, elle mêla dans du

Cherbet qu'elle présenta à Abbassaï un Sommifère dont elle connoissoit la vertu..

Abbassaï dormoit profondement lorsque le Calife arriva, Zobeïde court au devant de lui, Seigneur, lui dit-elle, la Princesse m'avoit fait l'honneur de venir chez moi, & j'avois résolu de vous faire partager le plaisir que j'ai d'être avec elle, mais fatiguée par la chaleur, elle s'est endormie, ne troublons pas de grace son repos précieux.

En disant ces mots, Zobeïde relevoit les rideaux du lit sur lequel étoit Abbassaï

une robe de gaze couleur de rose étoit tout le vêtement de la Princesse ; le Calife emporté hors de lui-même à la vûe des beautés que rien ne lui cachoit ne s'apperçut point que Zobeïde avoit disparu.

Qu'elle est belle, disoit-il en parcourant avidement tous les charmes d'Abbassaï; mais ô Ciel ! elle est ma sœur, cette cruelle fatalité me rend à jamais malheureux, ah Zulima que n'étiez-vous moins foible, ou plus courageusement coupable ? Vos crimes & votre vertu font également mon supplice. Pour-

quoi donniez-vous le jour à Zesbet, ou pourquoi m'avez-vous appris votre funeste secret?

Ces réflexions furent interrompues par un mouvement que fit Abbassaï, le Calife s'éloignoit avec l'effroi qu'inspire l'amour timide, & que redouble l'amour criminel. Il se rapprocha lorsqu'il s'apperçut qu'Abbassaï ne se reveilloit point, il la trouva dans une situation encore plus séduisante; il n'est plus le maître de ses transports, l'amour triomphoit, la vertu, la raison reconnoissoient un maître accoutumé

à les subjuguer. Déja Haroun portoit une main tremblante sur le sein de sa sœur, déja par des baisers enflammés il unissoit son ame à la sienne, le crime disparoissoit à ses yeux éblouis, à son cœur enyvré, quand Zulima vint l'empêcher de le consommer.

Cette Princesse que Zobeïde avoit en vain voulu arrêter, entra avec précipitation. Quel spectacle pour elle; elle se jette sur sa fille, & bien-tôt plus insensible qu'elle elle fait tout craindre pour ses jours; le Calife désesperé voudroit cacher sa

honte, le retour de Giafar que Zulima venoit lui annoncer l'augmente; la vûe d'un ami vertueux est terrible lorsqu'on est criminel.

Haroun veut fuir, sa passion pour Zesbet, sa tendresse pour Zulima le retiennent. Il ne peut s'arracher du lieu fatal qu'il vient de rendre le séjour de la douleur, il ne peut s'éloigner de tout ce qu'il a de plus cher, les maux qu'il cause augmentent la force des sentimens qui l'arrêtent; crainte, pitié, tout sert d'accroissement à l'amour.

Tandis qu'on s'empresse à

secourir Zulima ; Abbassaï ouvre languissamment des yeux appésantis par une épaisse vapeur, elle voit sa mere mourante, le Calife abîmé dans la douleur & dans la confusion, Fatime en pleurs ; elle les regarde tous d'un œil inquiet, les allarmes qui pénétrent son ame dissipent peu à peu la léthargie de ses sens, ah ! ma mere, s'écrie-t'elle enfin, dans quel état vous vois-je ? Quoi toujours livrée à la douleur, me ferez-vous sans sans cesse trembler pour vos jours ? Vous voulez abandonner Zesbet, vous lui aviez promis de vivre pour elle ; mais ô Ciel ! que m'annon-
cent

cent ſes regards ſombres, vous rejettez mes careſſes, vous ſerois-je devenue odieuſe ? Apprenez-moi la cauſe & l'excès de mon malheur.

O ma ſœur, s'écria le Calife, que demandez-vous..... ta ſœur, interrompit Zulima, oſe-tu bien prononcer ce nom ſacré que tu viens de ſouiller par un crime dont Zeſbet eſt la victime malheureuſe.

Arrêtez, reprit le Calife, je ſuis coupable il eſt vrai, mais je n'ai point été auſſi heureux que vous le penſez. Quel langage, dit en frémiſ-

ſant Zulima, quoi ce fils dont le cœur étoit formé par la vertu, peut-il regarder comme un bonheur l'excès le plus affreux, la ſéduction du plaiſir ne l'entraîne plus, ſon yvreſſe ne l'excuſe point, le vice a donc pénétré dans ſon ame, l'amour l'a entierement corrompue; c'en eſt fait, déſormais livré à ſes fureurs Haroun ne marquera ſes jours que par ſes crimes, ah! c'eſt moi qui les cauſe, je dois en porter toute l'iniquité, que le juſte Ciel n'en differe plus le châtiment.

En diſant ces mots Zulima retomba dans une foi-

blesse qui fut suivie d'une fiévre violente.

Rien n'égaloit l'horreur qui remplissoit l'ame d'Abbassaï, elle étoit peinte par un silence funeste, par des yeux égarés, elle lançoit des regards furieux au Calife, & ce Prince dans un état encore plus cruel n'osoit les soutenir.

Depuis deux jours l'un & l'autre n'avoient point quitté Zulima, & dans un délire violent Zulima ignoroit jusqu'à sa propre existence.

La foiblesse qui précéde la destruction ayant calmé la

fermentation du sang, Zulima revint à elle, elle connut qu'elle touchoit à son dernier instant, sa joie fut égale à ses malheurs.

Je meurs, dit-elle, d'une voix presque éteinte, je meurs mes chers enfans, & puisse ma mort appaiser le Ciel irrité, conserver l'innocence de Zesbet, rendre Haroun à la vertu. O mon fils, continua-t'elle, en s'adressant au Calife, cessez de pleurer sur mon sort, vous pouvez le rendre heureux, éloignez de vous un objet dangereux & fatal, donnez à Abbassaï un époux digne d'elle, assurez

son bonheur & votre vertu, si j'emporte cette espérance, je meurs contente.

Ayez-en la certitude, s'écria le Calife, & vivez; je jure par le Dieu Tout-puissant de vous obéir; je vous ordonne Zesbet, reprit Zulima, de presser l'exécution de ce serment & de conserver toujours le souvenir triste, mais utile de mes malheurs. O mon cher Seif, continua-t'elle, je vais enfin te rejoindre, & soit que le courage & la douleur qui ont hâté nos derniers instans méritent une récompense ou une punition, nous ne serons plus séparés.

En disant ces mots Zulima expira dans les bras de sa fille, Fatime arracha Zesbet à l'objet cher & funeste dont elle ne vouloit pas se séparer, elle fit transporter le Calife dans son Palais, elle ne quittoit point son amie. L'amitié adoucit les maux qu'elle partage ; Fatime calmoit la douleur d'Abbassaï, tandis que Giafar arrêtoit les effets du désespoir d'Haroun.

La tendresse d'un fils, la fureur d'un amant, les remords d'un cœur vertueux, la honte d'un amour criminel, que de sentimens rassemblés pour déchirer un

cœur! Le Calife insensible ne donnoit des marques de son existence que par des transports violens, tantôt il demandoit la mort à Giafar & à Mesrour qui ne le quittoient point, tantôt il s'emportoit contr'eux de n'être point obéi. Ses paroles sans suite & sans raison ne pouvoient apprendre à Giafar la cause de son désespoir, Mesrour sçavoit le secret de son Maître, mais il n'osoit le découvrir.

Les passions sont sujettes aux mêmes vicissitudes que la matiere, leur accroissement, leur dépérissement est

semblable, dans le tems de leur forces, leurs excès que l'on peut comparer aux maladies du corps les affoiblissent, & l'on prend des momens d'accablement pour des momens de tranquilité. Giafar saisit un de ces instans favorables, & se jettant aux pieds du Calife : Quoi Seigneur, lui dit-il, vous êtes en proie à une douleur, à un désespoir que j'ignore ; j'ai donc perdu votre estime & votre confiance ? Ah rendez ces biens précieux à un sujet fidéle qui n'a jamais fait un orgueilleux abus de l'amitié dont vous l'honoriez, à un Ministre zélé & sincere qui

n'a jamais couvert la vérité d'un voile criminel ; rompez ce silence funeste, ou ordonnez ma mort ; la vie est un fardeau pour moi si je vous suis inutile, elle m'est odieuse si vous doutez de mon cœur.

Non, Giafar, je n'en doute pas, s'écria le Calife, & c'est la connoissance parfaite de ton ame qui me fait emporter dans la nuit du tombeau mon horrible secret. Hélas de tout ce que j'aimois, toi seul me vois encore sans horreur ; mais que dis-je, hâtons le moment du désespoir total, écoute & fuis un malheureux que le

crime environne, ton maître & ton ami inceſtueux, parricide, peut-il mériter ton reſpect, ta tendreſſe ? Fuis te dis-je, abandonne un coupable qui s'abhorre lui-même.

Moi Seigneur, vous fuir, répondit Giafar, en embraſſant les genoux d'Haroun (pour cacher la ſurpriſe & l'horreur dont il étoit ſaiſi); moi vous fuir! Ah! quand je ne ſerois pas votre Eſclave, mon cœur eſt-il fait pour vous condamner? L'ami le plus criminel peut-il devenir odieux? Non l'amitié ne fut jamais le miniſtre de la juſtice, elle excuſe les crimes qu'elle n'a

pû empêcher ; oui, Seigneur, ſi vous avez commis ceux dont vous vous accuſez, vous y avez ſans doute été forcé, & votre repentir les efface.

Mon repentir ô Ciel ! quel ſentiment incertain & chancelant reprit le Calife, l'abîme eſt toujours ouvert ſous mes pas, la paſſion la plus violente m'entraîne, puis-je n'y pas tomber ? Ecoute le déſordre & le trouble qu'elle a cauſé dans ce cœur que tu as vû vertueux.

Haroun raconta alors à Giafar ſon amour pour Abbaſſaï & ſes malheurs.

Giafar étoit attendri, étonné, mais il étoit moins affligé, moins abbatu; il avoit pris à la lettre les paroles du Calife, & par son récit il ne voyoit plus que comme des foiblesses dangereuses, mais excusables ce qu'il avoit regardé d'abord comme des crimes affreux.

Vous, Seigneur, dit-il enfin à Haroun, vous osez désesperer du retour de la vertu, lorsqu'elle remplit votre ame; entendriez vous sa voix si elle en étoit bannie? Non, les remords ne furent jamais le langage d'un cœur corrompu, ne doutez point de la

victoire que vous allez remporter, tout doit vous l'annoncer ; rendez-vous à vous-même en vous rendant à vos sujets ; je ne connois point l'amour, mais je suis assuré qu'on brave ses dangers quand on s'arrache à l'oisiveté qui suit la mollesse, à la foiblesse qui suit l'abbattement. Faites rentrer votre raison dans tous ses droits, ou plûtôt faites-la revivre ; être agissant le repos lui est fatal, l'inaction l'anéantit. Vous avez assez donné de pleurs à la mémoire de Zulima, séchez ceux que vous faites verser ; l'excès du sentiment le plus juste ne sçauroit être légitime-

Et Abbaſſaï, reprit triſtement le Calife ? Il faut la fuir, interrompit Giafar, il faut la laiſſer dans le vieux Sérail ; vous la reverrez lorſque rendu à la vertu elle ſera pour vous une ſœur aimable & chérie, & non une ennemie dangereuſe.

O Abbaſſaï, je ne te reverrai donc plus, s'écria Haroun, je ne te reverrai donc plus !

A ces mots qu'il prononce avec tranſport, Haroun ſe léve avec un trouble & une agitation qu'il n'exprime que par des regards, & par une démarche précipitée, il s'é-

loigne de Giafar qui ſuit malgré lui ſes pas, il s'arrête enfin, & après un ſilence farouche, il s'écrie.

O Zulima mere trop infortunée & trop cruelle, il faut donc enfin vous obéir!.... Oui, il eſt trop digne de mon eſtime & de ma confiance pour ne pas le rendre maître de mon ſort........ Mais qu'elle ſera ma barbarie, je ferai peut-être le malheur de ſes jours..... Non l'amitié bravera le danger...., O cher & fidéle ami, pourſuit Haroun en embraſſant Giafar, tu peux me rendre le repos, l'honneur, la vertu;

la vie, mais ô Ciel à quel prix ! je tremble en te l'apprenant, il t'en coûtera peut être tous ces biens que tu me rendras.

Prononcez, Seigneur, répondit Giafar, rien ne me paroît impossible, tout mon sang versé pour vous.....

Ce que j'exige de toi est plus encore, interrompit vivement Haroun : Il faut épouser ma sœur, il faut la voir tous les jours ; être non-seulement exposé aux charmes de ses regards, mais encore, ô Dieu, à la séduc-
le ses caresses ; & il faut
r, l'aimer en frere,
sans

ſans lui découvrir la cauſe d'une froideur ſi ſurprenante ; parle, pourſuit-il, mais auparavant conſulte ton amitié, ta fermeté, ta vertu, & ſi tu peux te flatter d'un triomphe ſi difficile, ne me répond que par le ſerment le plus redoutable.

Ah Seigneur, répondit Giafar, que ne puis-je vous faire un plus grand ſacrifice ! L'indifférence, l'inſenſibilité de mon cœur me font peu craindre les forces de l'amour, mais dûſſai-je les éprouver, je jure par le Dieu qui m'a donné l'être, je jure par vous même que je ne regar-

derai jamais Abbaſſaï que comme ma ſœur : puiſſai-je, ſi je deviens parjure, reſſentir le poids de votre vengeance, & ce qui me paroît plus affreux encore, perdre votre eſtime & votre amitié.

S'il n'avoit fallu, reprit Haroun, qu'aſſurer mon trône & ma vie, ta ſimple parole m'auroit ſuffi. Lis dans mon cœur la conſolation, la paix que tes promeſſes y répandent, elles ſont comme un baume ſalutaire.

Je pourrai donc appaiſer Abbaſſaï, revoir ſes beaux yeux ſans en être regardé avec horreur, je pourrai

donc ſuivre les dernieres volontés de Zulima, & je n'aurai point la douleur de voir dans les bras d'un rival des appas que je ne puis poſſéder. Sans ceſſe entre l'amour & l'amitié les charmes réunis de ces deux ſentimens feront mon bonheur.

Non, je ne bannirai point de mon ame une paſſion qui ſera ſoumiſe a l'innocence, à la vertu. L'amour ſous leurs loix ne fut jamais criminel.

Ainſi Haroun étoit ſéduit par la lumiere qui devoit le garantir de la ſéduction.

La raiſon s'oppoſe d'abord

par préjugé aux paſſions, & s'y ſoumet par foibleſſe; mais pour ne pas paroître vaincue, elle ſe ſert d'un pinceau infidéle, & cherchant à éblouir, elle eſt enfin éblouie elle-même; l'affoibliſſement des deſirs la ranime, elle reparoît avec fierté juſqu'à une nouvelle chute.

Tel eſt le ſort de cet être auſſi légerement condamné que loué, il ne nous fuit point, il nous égare, & nous ne revoyons la vérité qu'à la lueur odieuſe des remords que produiſent les malheurs ou les dégoûts.

Haroun fit ſçavoir à Zes-

bet qu'elle ſortiroit le lendemain du vieux Sérail pour paſſer dans celui de l'époux qui lui étoit deſtiné ; le nom de Giafar ne fut pas prononcé, Haroun étoit jaloux de la joie qu'auroit Abbaſſaï d'avoir un pareil époux, il ne vouloit pas en avancer le moment ; l'amour en paroiſſant tout ſacrifier a toujours quelques réſerves.

Abbaſſaï gémiſſoit ſur ſon ſort, ignorant encore celui qu'on lui préparoit, elle confioit ſes allarmes à Fatime, elle donnoit de tendres pleurs à la mémoire de Zulima, elle ne penſoit qu'avec horreur à

Haroun, ſon attentat avoit gravé dans ſon ame une impreſſion profonde de douleur & de crainte, Fatime n'oublioit rien pour ſécher des larmes qui lui perçoient le cœur, mais qu'elle ne trouvoit que trop juſtes. Le ſilence d'Haroun augmentoit leur inquiétude, lorſque Meſrour vint leur apprendre les volontés du Califе.

A l'étonnement ſuccéda la joie, & bien-tôt après les agitations du doute; elles interrogerent en vain Meſrour, il ne put leur apprendre le nom de l'époux qu'on deſtinoit à Zeſbet. Ce myſ-

teré les allarma, Abbassaï assura cependant Mesrour de son obéissance; mais lorsqu'il fut sorti: Eh bien, dit-elle à Fatime, que pensez-vous du destin qu'on me prépare, le secret qu'on observe ne me l'annonce que trop; c'est l'amour en courroux qui décide de mon sort.

Oui, dit Fatime, c'est la jalousie, cette cruelle passion est le tiran d'un amant malheureux; le Calife en surmontant son amour n'a pû la surmonter, c'est elle qui choisit votre époux, & par un mystere prudent on veut empêcher une résistance peut-être raisonnable.

Non Fatime, reprit Abbaſſaï, je n'aurois pas réſiſté, l'horreur du crime doit braver les dégoûts. L'image de la vertu que vous avez gravée dans mon ame ſera ma ſeule idole, elle me tiendra lieu des plaiſirs. Si je ne jouis pas de la félicité d'un amour heureux & permis, je ne ſerai du moins plus expoſée à devenir la proie d'un amour odieux & criminel.

C'étoit ainſi qu'Abbaſſaï tâchoit d'affermir ſon ame pour ſoutenir une infortune imaginaire, tandis qu'elle alloit être en butte à des [illegible]s bien plus cruels que

ceux

ceux qu'elle craignoit. Il eſt plus facile de s'accoutumer à un malheur ſans remede, que de ſe priver ſans ceſſe d'un bonheur dont on pourroit jouir.

Des preſſentimens funeſtes agiterent Abbaſſaï pendant la nuit qui précéda le jour fatal ; le ſommeil peut quelquefois s'allier avec la douleur, ou avec la joie exceſſive ; l'abbattement qui les ſuit y doit conduire, mais il fut toujours incompatible avec l'inquiétude.

Le premier éclat de l'Aurore frappoit à peine les yeux d'Abbaſſaï, qu'elle ſe leve

elle éveille Fatime ; bientôt le ſon des inſtrumens, la joie des Peuples leur annoncent l'approche du moment que la raiſon faiſoit craindre à Zeſbet, que la vertu lui faiſoit deſirer.

On voyoit déja dans la Moſquée la clarté brillante de mille flambeaux obſcurcie par la douce vapeur des parfums les plus délicieux. Giafar par les ordres d'Haroun s'y étoit rendu, il recevoit les hommages que lui attiroit le rang où le Caliſe l'élevoit. L'ambition, l'amour de la gloire ſont des paſſions unies à l'être dans une ame grande

& élevée. Tout concourroit à faire goûter à Giafar son triomphe, son cœur ne respiroit que l'honneur, la foi, la tranquillité.

Le Calife vint enfin trouver sa sœur : ses yeux presqu'éteints, son air abbatu, sa démarche mal assurée affligent Zesbet ; il lui présente une main tremblante, il commence d'une voix éteinte plusieurs fois un discours qu'il ne peut achever ; Zesbet attendrie se jette à ses genoux, elle veut lui baiser la main, Haroun la releve, l'embrasse, & l'amour dans l'instant le ranime, suspend sa douleur,

mais bientôt la jalousie vient encore le percer de ses traits.

Votre cœur est sensible à la pitié Zesbet, dit-il tristement, il ne le sera que trop à l'amour & Giafar....

Que dites-vous de Giafar Seigneur, interrompit avec précipitation Zesbet.

J'écoute quelquefois la voix de mon devoir, Abbassaï, reprit-il avec un air froid & sombre, Zulima vous avoit destinée à Giafar, ce choix étoit digne d'elle, de vous, & de moi; je l'ai suivi, le fils de Jahia vous attend dans le Temple, ou je vais vous

conduire, puiſſai-je y retrouver pour jamais la vertu & la paix ; gardez-vous, pourſuivit-il de troubler cet eſpoir par des remercimens odieux.

Abbaſſaï obéiſſant à Haroun le ſuivit en ſilence, la joie qui l'animoit rendoit ſa démarche plus vive, plus légere, augmentoit ſes attraits, mais le voile épais qui la couvroit les cachoit & retardoit l'époque fatale du malheur de Giafar.

Abbaſſaï déja prévenue en faveur de Giafar, reſſentit en le voyant tous les feux de l'amour, elle ſe livra ſans reſiſtance à des ſentimens qui

lui promettoient le sort le plus heureux.

Son malheureux époux frappé du même trait reconnut trop tard l'imprudence du serment qu'il avoit fait, il prévit tous les tourmens auxquels il alloit être livré.

Le Calife avoit été présent à cette premiere entrevûe, la crainte des sentimens qu'elle produisit l'agitoit trop pour s'appercevoir de ces mêmes sentimens. C'est souvent le propre des vives allarmes, d'aveugler sur l'objet qui les cause.

Haroun après avoir con-

duit Zefbet dans le Sérail de ſon époux, emmena Giafar dans ſon Palais ; il vouloit & craignoit de lire dans le cœur de ce favori ſi tendrement aimé, il commençoit à le voir ſous la forme odieuſe d'un rival ; enfin ſe faiſant honte à lui-même d'un ſentiment ſi injuſte : mon cher Giafar, dit-il, tu ne me parle donc point de Zesbet, ſa beauté ne mérite-t'elle pas un éloge ; que je voudrois attribuer ton ſilence à ton inſenſibilité ! & que je crains qu'il ne ſoit cauſé par une diſſimulation prudente !

Seigneur, interrompit G.

far, Abbaſſaï eſt ſi belle, & vous êtes ſi amoureux que je crains tout pour moi.... Ce n'eſt pas que je me croye capable de vous trahir, non, tout le pouvoir de l'amour ne me feroit pas violer mon ſerment; puiſſai-je être auſſi aſſuré de détruire vos ſoupçons, de calmer votre cœur allarmé. Ah Seigneur quel Démon ennemi de mon bonheur vous fit concevoir le projet fatal dont je ſerai la victime; oui malgré la fidélité la plus inviolable, malgré l'attachement le plus tendre je vous deviendrai ſuſpect; les yeux de la jalouſie voyent ſans ceſſe des fantômes af-

freux qu'elle prend pour des objets exiſtans. Permettez que je me dérobe à un malheur certain, que je fuye Abbaſſaï, Souveraine dans mon Sérail elle y ſera heureuſe, elle ne deſirera pas des plaiſirs qu'elle ne connoît point.

Eh quoi Giafar, s'écria avec colere le Calife, un coupable repentir vient déja détruire le bonheur que je me promettois, c'eſt votre réſiſtance & non votre fuite que j'ai exigée, que vous m'avez promiſe; mais, ajouta-t'il d'un ton plus doux, voudriez-vous me replonger

dans les horreurs du désespoir dont vous m'avez délivré ? Non je connois mieux ton cœur, j'ai crû pouvoir te confier la vie de ton maitre & de ton ami, je ne m'en répens pas, rien n'altérera désormais ma confiance, va retrouver Zesbet, fais qu'elle ne m'accuse pas de tes froideurs, ne m'expose point à sa haine, crains son amour, & sois sûr d'une reconnoissance sans bornes.

Tandis que l'amour tourmentoit ainsi le cœur d'Haroun, & portoit le trouble dans celui de Giafar, il faisoit le bonheur de Zesbet. Les char-

mes d'une passion naissante, l'émotion des desirs & de l'espérance forment une situation presque toujours préférable à celle où nous met l'excès du plaisir. Tout ce qui nous transporte trop longtems hors de nous-même cesse d'être un bien véritable. Le contentement réuni du cœur & de l'esprit goûté & réfléchi peut seul faire trouver la félicité dans les plaisirs, sans ce concours ils ne sont que des besoins dangéreux, ainsi notre ame par une impression nécessaire précipite des momens dont la durée l'anéantiroit.

Fatime voyoit avec inquiétude les progrès & la violence des ſentimens de Zeſbet, elle n'oſoit lui en rappeller le danger. Dans l'yvreſſe des paſſions on n'entend d'abord qu'un langage, & il faut le parler ſi on veut paſſer inſenſiblement de l'agréable à l'utile.

C'eſt à préſent, ma chere Fatime diſoit Abbaſſaï, que mon bonheur eſt aſſuré; qu'il ſera parfait, avec un cœur qui, je le ſens, réunit la conſtance, la ſenſibilité de Zulima, l'ardeur, la généroſité de Seif! je puis, je

dois aimer l'homme le plus digne d'être aimé : mais que vois-je ? Fatime, ne vous ſuis-je plus chere ? Vous ne partagez pas ma joie.

Une funeſte expérience, répondit enfin Fatime, m'a trop appris à me défier de ſes tranſports, ils ſont ſi peu durables ; l'homme eſt dans un cercle de malheurs, il ne peut en ſortir ; livré à l'eſpérance flatteuſe ou à la jouiſſance ſéduiſante, il cherche en vain à oublier la chaîne fatale qui l'entoure, en s'agitant il s'en rapproche & en reſſent plus cruellement le poids.

La Philoſophie qui défend le repentir & la prévoyance nous enſeigne le plus ſûr moyen d'être heureux, mais ce moyen ſi vanté la nature l'a rendu preſque impoſſible en nous donnant le ſentiment & la raiſon. Cherchons en appellant la fermeté à notre ſecours à changer en biens des préſens ſi funeſtes; faiſons des réfléxions ſur l'avenir avant que cet avenir nous joigne, & nous aurons ainſi au lieu de la faculté de penſer qui nous eſt ſouvent ôtée par les infortunes, des ſouvenirs qui pourront y ſuppléer.

Et que peut-il m'arri-

ver, dit triſtement Zeſbet ?

Rien que d'heureux ſi mes vœux ſont exaucés, reprit Fatime ; mais ſi Giafar ne reſſentoit pas une paſſion égale à celle dont vous vous laiſſez animer, ſi même il ne vous aimoit point, comment pourriez-vous ſupporter une froideur que vous n'imaginez pas poſſible, vous êtes belle Zeſbet, & les qualités du cœur, les charmes de l'eſprit s'uniſſent à vos attraits ; mais tant de dons ne ſuffiſent pas pour être aimée, il faut plaire, & quelquefois on ne plaît pas avec tous ces avantages réunis.

Les Grecs en faisant une divinité de l'amour lui ont donné pour attributs l'aveuglement & le caprice. Ce Dieu, dont je vous ai déja parlé, se rit des conventions des hommes, il leur laisse se former un être qu'ils appellent beauté, il leur en laisse fixer les droits, célébrer le pouvoir, & souvent il les force d'aimer le contraire de ce merveilleux assemblage qu'ils se sont choisis.

Vous voulez m'allarmer Fatime, interrompit avec vivacité Zesbet, vous n'y réussirez point; les yeux de Giafar m'ont déja rassurée,

&

& pour vous prouver combien je crois qu'on doit apprécier la beauté & l'estimer, je vais tâcher d'augmenter la mienne. Ces pierreries m'accablent & ne me parent point, l'art n'est fait que pour la vanité, il ne doit point prêter son secours à l'amour. Je veux pour tout ornement la robe que nous avons parsemée de fleurs, les guirlandes que nous avons tissues; les présens de la Nature peuvent seuls embellir les dons qu'elle nous a fait.

Fatime sourit de l'idée de Zesbet, elle arrangea sa nouvelle parure, & ses secours

donnés par l'amitié n'eurent point la perfidie qu'ont de pareils services chez la plûpart des femmes.

Vous dédaignez l'art, Zesbet, disoit cependant Fatime, comment vous pourriez vous soumettre à suivre l'artifice qui régne ici.

Une femme éperdue d'amour, tourmentée de desirs doit éloigner par une longue résistance des plaisirs après lesquels elle soupire, elle s'arrache des bras de son amant, de son époux même, lorsqu'elle voudroit y être pour jamais enchaînée.

Eh ! pourquoi, interrompit avec étonnement Zesbet, differer des momens que l'on voudroit & que l'on devroit hâter ?

Pour mieux enflammer le cœur qu'on veut soumettre, répondit Fatime.

Une complaisance douce empressée devroit plutôt produire cet effet, reprit Zesbet.

Oui, poursuivit Fatime; mais vous ignorez jusqu'où vont les malheurs de notre sexe, les hommes ont abusé de notre douceur, de notre foiblesse, pour nous donner

des Loix, & ces Loix défectueuses, insensées, sont un joug insupportable.

La vivacité de notre esprit est éteinte par les différentes craintes qu'on nous inspire, son étendue est bornée par les préjugés, la superstition & l'ignorance; milles occupations futile & assujettissantes empêchent l'élévation de notre ame, la droiture, la bonté de notre cœur cédent à la dissimulation, à la fausseté auxquelles on nous condamne. Les hommes annoncent avec orgueil les plus violentes passions, les femmes doivent cacher même

leurs goûts, ils veulent qu'on estime en eux, qu'on admire l'emportement, l'ardeur dans les plaisirs de l'amour, ils veulent qu'on les méprise en nous; mais qu'ils seroient malheureux, si nous prenions à la lettre le contraste ridicule de leurs volontés.

La sœur du Calife n'est point faite pour être esclave de pareils préjugés, & d'ailleurs avec un sens droit, avec une ame élevée, on ne rougit point des présens de la nature, les passions ne sont des maux & des vices que lorsqu'on en fait un mauvais usage ou qu'on les porte à des

excès dangereux. L'ambition, l'amour de la gloire conduisent aux belles actions, l'amour des plaisirs est une compensation des miseres humaines, ainsi on doit s'occuper à regler & à moderer ses passions plutôt qu'à les cacher. Ne prevenez pas les transports de Giafar, mais ne retardez pas votre bonheur par une contrainte qu'un esprit éclairé doit trouver puérile.

Qu'il est facile de suivre ces leçons, s'écria Zesbet, & comment peut-on pour augmenter les sentimens d'autrui, sacrifier par projet deux par

lesquels on respire. Je veux croire qu'un esprit retreci par la petitesse de ses idées se laisse enchaîner par les préjugés ; mais Giafar, tel que vous me l'avez peint, n'est point fait pour cet avilissant esclavage, & son cœur lui apprendra qu'il n'est point de plus sûr moyen pour être aimé que d'aimer, le mien m'en assure.

Fatime alloit répondre lorsque Giafar parut, elle se retira ; bientôt après Abbassaï la fait rappeller, elle revient avec une inquiétude qui redouble lorsqu'elle voit sa chere Zesbet en pleurs, elle

reconnoît les larmes de la tristesse, une ame semblable à celle de Fatime pouvoit-elle s'y tromper ?

Abbassaï s'apperçoit de la pénétration de son ame ; oui Fatime, s'écria-t'elle, le cœur de Giafar est insensible, & le mien est aussi tendre que malheureux, un fatal pressentiment vous avoit fait connoître mon malheur, je ne voulois point vous croire ; hélas je ne puis plus m'aveugler.

Quand vous nous avez quittés, Giafar s'est assis auprès de moi, j'ai pris pour de l'amour un trouble, un embarras qu'il s'efforçoit en vain

de

de me cacher. Il a porté sur moi des regards interdits, & soudain en soupirant il a baissé les yeux ; j'étois aussi agitée que lui & je donnois à notre commune situation une cause semblable, je ne songeois pas à rompre un silence que je regardois comme un enchantement de l'amour, je n'ai que trop tôt perdu ce ravissant délire, Giafar a paru plus tranquile, mais un calme cruel & trop expressif à succedé à des agitations susceptibles d'un doute flatteur, enfin au lieu de ces transports que j'attendois, que mon ame enflammée ressentoit, je n'ai reçu que des assurances

d'un respect profond, d'une déférence soumise, je n'ai pû les écouter tranquillement, j'ai interrompu Giafar.

Cessez Seigneur, lui ai-je dit, cessez de me tenir un langage qui m'afflige, vous connoissez mal Abbassaï si vous la croyez capable d'un orgueil insensé; des sentimens plus faits pour le bonheur remplissent seuls mon ame, & dois-je me souvenir que je suis la sœur du Calife quand je suis l'épouse de Giafar.

Je vois avec plaisir que le choix de mon frere a flatté votre ambition, puissiez-vous tenir de moi tout ce qui peut

contribuer à votre félicité. Vous voulez dites-vous, m'obéir, & moi je ne respire que pour vous aimer & vous plaire, mon cœur en vous voyant m'apprit l'un, instruisez-moi des moyens de parvenir à l'autre.

Ah ! que demandez-vous Abbassaï ? s'est écrié Giafar avec précipitation, n'êtes-vous pas sûre du pouvoir de vos charmes ? Dois-je aider à votre triomphe ? mais si vous voulez cependant, a-t'il continué froidement, si vous voulez que je vous apprenne mes goûts, si vous daignez vous y conformer. . . . . . .

N'en doutez point ai-je interrompu avec vivacité, est-ce les attentions les plus empressées, l'amour le plus tendre, la passion la plus vive que vous exigez ? Non, a répondu en soupirant Giafar, c'est de la modération ; soyez heureuse, Abbassaï, mais ne cherchez pas à me rendre malheureux en m'ôtant la paix du cœur mon unique bien.

A ces mots, sans attendre ma réponse, Giafar s'est levé, il m'a vû plongée dans la douleur, il a vû les larmes dont mes yeux étoient noyés, & il m'a quittée, j'ai demeuré

anéantie pendant quelques instans, & sans vous rien ne m'auroit fait souvenir de mon existence.

Plaignez-moi, ma chere Fatime, éteignez par pitié le feu cruel dont mon cœur est embrasé, je pensois qu'un amour permis devoit être heureux, mais puisque l'innocence ne garantit pas des malheurs, faites moi retrouver ma raison égarée.

C'est au dépit & à la raison à la ramener dans votre ame, répondit Fatime, si son pouvoir est inutile, mes efforts seront vains.

Oui j'écouterai leur voix,

reprit Zefbet, on mérite le mépris qu'on a la foibleffe d'endurer; mais où fuirai-je pour ne plus y être expofée? Giafar eft mon époux, je ne puis éviter fa préfence, ah! l'effort que je me ferai fera affez grand fi je ne la cherche pas, j'ai refpiré l'air délicieux que fon fouffle enflammoit, mon amour a trop pris de force.

Cachez-le fous le voile de l'indifférence, repliqua Fatime, fervez-vous d'une diffimulation permife, de l'art même que je vous difois de dédaigner; le meilleur fyftême doit céder quelquefois à la néceffité.

Nous avions jugé trop favorablement de Giafar, nous avons crû qu'il feroit touché de la ſincerité de l'amour, & ſemblable aux autres hommes il trouveroit ſans doute la fauſſeté plus piquante, puniſſez-le de notre erreur, affectez une indifférence accablante, employez, s'il le faut une réſiſtance qui paroiſſe invincible, voilà les ſeules reſſources qui vous reſtent, ſi vous ne pouvez ceſſer d'aimer. Hélas! je n'ai pas ſuivi les conſeils que je vous donne, & ma funeſte expérience doit vous obliger à vous confier à mes lumieres.

L'amitié suffiroit pour m'engager à une confiance à laquelle la douleur & l'infortune conduisent, répondit Zesbet, mais mon cœur est sans espoir.

Ne vous laissez pas entraîner à des mouvemens aveugles, reprit Fatime, il faut moins présumer de son sort dans les instans de bonheur, il en faut moins désespérer dans des instans malheureux.

Cependant Giafar la cause de tant de douleur étoit plus digne de pitié, parce qu'il pouvoit moins se plaindre: seul, livré à lui-même, obli-

gé à un silence cruel, il étoit déchiré par ses propres peines, & par celles qu'il causoit ; il avoit vû l'amour d'Abbassaï, enyvré de ses regards, enchanté par le son de sa voix, il avoit affecté une insensibilité cruelle, & ses combats n'étoient pas finis par cette victoire. La fuite, cet asile unique contre l'amour, lui étoit interdite, l'honneur seul pouvoit le soutenir, sa voix le ranima, il se promit encore de vaincre un ennemi qui triomphe de tout.

Sa témérité fut bientôt confondue, si les empresse-

mens d'Abbassaï avoient allarmé le devoir, la raison de Giafar, sa froideur allarma bien plus vivement son amour ; il se reprocha les conseils offensans qu'il avoit donnés, il en ressentoit tout le poids, & il ne pouvoit les démentir.

La nuit qui devoit hâter des momens favorables augmenta des inquiétudes cruelles ; Abbassaï & Giafar faits par l'amour même, blessés du même trait soupirerent en vain pour des plaisirs dont leurs charmes & leur tendresse les rendoient si dignes.

On vit le lendemain sur leurs visages l'accablement de la douleur au lieu de l'abbattement qui suit les plaisirs.

Haroun demeura une partie de ce jour dans le Sérail de Giafar. Abbassaï pour la premiere fois desira la présence de son frere, elle l'assuroit de celle de Giafar, le Calife regardoit attentivement les deux époux; il ne voyoit point dans leurs yeux briller l'amour satisfait; la tristesse qu'il lisoit dans ceux de Zesbet lui donnoit une secrette joie. L'amour devroit-il inspirer des sentimens cruels?

Plusieurs jours s'écoulerent dans les agitations de tant de passions violentes, Giafar tantôt à demi vaincu s'exposoit avec plaisir à la séduction des attraits de Zesbet, tantôt il les fuyoit, mais toujours plus fortement épris, plus infortuné, le souvenir de son funeste serment le tourmentoit. La douleur, la tristesse dont il étoit pénétré furent l'écueil du dépit & des résolutions d'Abbassaï. L'objet qu'on aime est justifié dès qu'il est malheureux.

Giafar devançoit tous les jours l'Aurore, il descendoit dans les jardins de son Sérail;

l'horreur de la nuit est une jouissance pour les cœurs affligés, elle ajoute à leur sentiment, & tout sentiment cherche une gradation universelle dans la nature.

Une nuit qu'Abbassaï avoit été plus agitée, elle se leve, elle prend la route du lieu ou se promenoit Giafar, elle suit en tremblant ses pas. Giafar enseveli dans une rêverie profonde ne l'apperçoit que lorsqu'il ne peut plus fuir, il frémit de plaisir, d'amour & de crainte, il se laisse tomber sur un siége de gazon.

Abbassaï s'approche en

tremblant de ſon époux & lui ſerrant les mains avec un ſaiſiſſement extrême elle veut en vain lui parler, elle ne peut s'exprimer que par des ſanglots. Giafar pendant quelques inſtans ne répond que par des ſoupirs; mais ſe rappellant ſon devoir, il s'écrie avec une froideur & une ſévérité affectée.

Eſt-ce la Princeſſe Abbaſſaï que je vois? Quel Démon ennemi vous arrache aux douceurs du ſommeil, vous fait chercher une ſolitude effrayante, & braver les Loix qui vous l'interdiſent?

Oſe-tu le demander, cruel,

répond Abbaſſaï ? Quoi le transport qui m'anime, ma douleur, mes regards ne te l'ont-ils pas appris ? L'amour ne peut donc ni t'éclairer ni te toucher. Non, l'inſenſibilité n'aveugle point ainſi ; tu me hais, ...

Moi je vous hais, interrompit Giafar, ah Zeſbet pouvez-vous le penſer ! Mais ne cherchez pas à pénétrer dans un cœur que le ſort le plus cruel accable.

Confie tes malheurs à une amante, à une épouſe qui t'adore, répliqua Zeſbet, je t'en conjure, non point hélas au nom de l'amour, mais

par l'amitié qui t'unit avec mon frere.

Quel ſouvenir, reprit vivement Giafar.... Lien ſacré...... Jour fatal...... Laiſſez moi Zeſbet, laiſſez moi par pitié, voulez-vous que j'augmente vos maux? Voulez-vous me donner la mort?

Je ne veux rien de tout cela, dit Abbaſſaï en ſe faiſant un effort cruel pour s'arracher d'auprès de Giafar, je ne connois que trop le motif de votre douleur, & malgré l'impreſſion mortelle qu'elle fait ſur mon ame, je la reſpecterai.

Giafar troublé, éperdu alloit retenir Abbassaï, lorsque Naïr son premier Eunuque vint lui apporter un ordre du Calife pour se rendre auprès de lui.

Il laissa Naïr avec Abbassaï, & Fatime qui dans cet instant accouroit inquiete de l'absence de sa chere Zesbet.

Ces deux amies reprenoient le chemin de leur appartement, Fatime lisoit dans le silence d'Abbassaï l'agitation cruelle de son ame.

Cette infortunée Princesse abbatue, tremblante marchoit d'un pas lent & incer-

tain, elle détournoit la tête à chaque inſtant, & regardoit le lieu témoin de la douleur dont Giafar venoit de l'accabler, mais où elle venoit de l'embraſſer, d'arroſer ſa main de ſes larmes.

La puiſſance de ce charme qu'imprime ſur les ſens la préſence de l'objet aimé eſt inſéparable de l'amour, l'amant heureux l'éprouve plus voluptueuſement, l'amant malheureux plus fortement.

Abbaſſaï apperçoit une Lettre ſur le gazon qu'elle vient de quitter, elle court & s'en ſaiſit, que devient-elle en liſant ces mots adreſſés à Giafar?

» Cessez de m'apprendre
» tout ce que vous faites pour
» moi, ou venez recevoir le
» prix de votre fidélité, mon
» cœur déja trop rempli d'a-
» mour ne sçauroit encore
» suffire à la reconnoissance,
» je volerois dans vos bras,
» si le souvenir des chaînes
» honorables que vous a don-
» né le Calife ne s'opposoit
» à ce transport, Abbassaï
» liroit trop bien dans vos
» yeux & dans les miens la
» cause de vos froideurs,
» elle vous perdroit dans l'es-
» prit de son frere; ah! li-
» vrez-vous à son amour plû-
» tôt que de vous exposer à

» sa haine.. J'aime mieux
» vous voir infidele que mal-
» heureux. Mais ne sçauriez-
» vous trouver des prétextes
» pour vous éloigner de Bag-
» dat, rallumez (s'il le faut)
» la Guerre, venez subjuguer
» les Grecs, je ne rougis
» point de ce souhait, tout
» est permis pour revoir ce
» qu'on aime.

Abbassaï eut à peine ache-
vé de lire cette Lettre, que
ses yeux se couvrirent d'un
nuage épais, elle demeura
sans mouvement, & presque
sans vie dans les bras de Fa-
time & de Naïr. Ils l'empor-

tent, par leurs soins elle reprend ses sens, & s'écrie, tout est donc anéanti pour moi, j'ai pû soutenir la privation du bonheur, mais sans l'espérance, par qui mes peines m'étoient cheres, je ne puis exister ; ah Fatime rendez-moi ce cruel arrêt de mon sort, que j'expire en le relisant.

L'amour n'est jamais si imprudent que lorsqu'il est malheureux, Abbassaï parloit ainsi devant Naïr, Fatime ordonna à cet Eunuque de se retirer, mais Abbassaï l'arrêtant, Naïr dit-elle, cours à mon frere, apprens

lui l'état ou tu me vois, dis lui que ma vie est entre ses mains, qu'il vienne à l'instant ou je meurs. Observe un silence exact avec l'ingrat Giafar, ton zéle & ta discrétion assureront ta fortune.

Naïr par les ordres réitérés d'Abbassaï partit., Fatime voulut en vain le retenir, qu'allez-vous faire Zesbet, disoit-elle, le plus cruel repentir marche sur les pas de la vengeance, quand on se venge de ce qu'on aime, on gémit des malheurs qu'on a causé, on en déteste la cause, & l'amour augmente par les

remords & par la pitié, attendez pour accuser Giafar, pour le rendre odieux au Calife, que le dépit & la raison ayent ramené l'indifférence dans votre cœur ; on peut lorsqu'on n'aime plus rendre impunément à un ingrat tous les maux qu'il a faits.

Ne me flattez point d'une tranquillité impossible à mon cœur, répondit languissamment Abbassaï, ne m'effrayez point par l'idée des agitations que j'éprouverois déja, si j'avois été capable de former un projet contre Giafar, je ne parlerai point à Haroun de cette Lettre qui confirme

un malheur que j'avois soupçonné, il en seroit trop indigné, je la rendrai à mon infidéle époux ; mais ne puis-je conjurer mon frere de m'éloigner de ces lieux funestes ? Ne puis-je en excusant les froideurs de Giafar, lui en peindre le tourment insupportable ? Je le supplierai de me laisser finir mes tristes jours dans le vieux Sérail, il m'a trop aimée pour me refuser ; là si vous voulez suivre mon sort vous me fermerez les yeux, la douleur avancera la fin d'une vie odieuse, j'irai rejoindre ma mere ; & plus malheureuse qu'elle au lieu des souvenirs enchanteurs qui

qui suivoient toujours ses remords, je ne serai entourée que des horreurs du mépris & de l'ingratitude.

Fatime alloit combattre une si étrange résolution, mais Haroun entra.

Venez Seigneur, lui dit Abbassaï, si votre sœur infortunée vous est chere, venez la retirer de l'abîme de la douleur.

Que ce doute est cruel, répond vivement le Calife! ai-je un instant cessé d'aimer Zesbet, & peut-on ne pas l'adorer?

Oui, Seigneur, reprit en

soupirant Abbassaï, & si par une fatalité dont je ne suis pas coupable, vous avez éprouvé l'horreur d'aimer sans espoir, je l'éprouve à mon tour: Giafar est insensible à l'amour le plus tendre, une aversion, dont sans doute il n'est pas le maître, l'éloigne de moi; faites cesser ses malheurs & les miens, laissez-moi retourner dans le vieux Sérail, je vous en conjure au nom de Zulima.

Vous aimez donc Zesbet, dit le Calife après avoir rêvé tristement, & vous aimez avec tant de fureur! Que ce spectacle est funeste pour

moi.... Mais il est dû au plus cruel de tous les hommes.....

Vous Seigneur cruel, interrompt Abbassaï, vous me refusez donc ma priere ? Je ne vous attendrirai point.

Vous me déchirez, reprit Haroun, mais un Souverain doit être esclave des Loix ; je ne puis obtenir votre séparation de Giafar que de lui-même, il ne m'est pas permis de l'ordonner. Je vais travailler à vous satisfaire, ne vous avilissez cependant point Zesbet ; les reproches les plus justes en humiliant celui qui les fait enorgueillissent

celui à qui ils s'addressent.

Mais que dis-je? tu dois en accabler ton malheureux frere; lui seul les mérite...... Sans moi tes jours purs & serains ne seroient pas troublés par des passions cruelles, elles te seroient même inconnues; venge toi en me perçant le cœur par le récit de tes peines, qui doit mieux les partager; hélas! si tu pouvois devenir sensible à l'interêt que j'y prendrai, si une étincelle de cette ardeur qui me consume passoit dans ton ame, les feux dont tu gémis disparoîtroient, tu ferois ton bonheur & le mien.

Arrêtez, Seigneur, s'écria Abbassaï en s'effrayant des transsports du Calife, arrêtez; la pitié, la tendresse d'un frere ont des bornes que vous passez, je le vois, Zesbet ne trouvera jamais d'asile paisible ; mais entre l'amour malheureux & l'amour criminel son choix ne peut-être douteux ; je demeurai dans le Sérail de Giafar, j'avois trop présumé du pouvoir de votre raison, pardonnez-moi les maux que cette erreur vous cause, je supporterai mes malheurs désormais sans me plaindre. . .

Haroun honteux des re-

proches d'Abbaſſaï, affligé d'une fermeté & d'une réſolution qu'il attribuoit à un retour de l'amour, à la crainte d'être ſéparée de Giafar, quitta Zeſbet ſans lui répondre.

Ce Prince étoit ſans doute très-infortuné; ſi l'eſprit d'indépendance ſi naturel aux hommes rend un amour défendu, plus piquant & plus rempli d'attraits, ce n'eſt que quand il eſt heureux; le malheur eſt une eſpèce de ſervitude qui augmente toutes les autres en affoibliſſant l'eſprit.

Haroun regardoit dans des inſtans de vertu ou plûtôt de

crainte comme une faveur du Ciel la résistance de sa sœur & même sa passion pour Giafar; mais il regardoit toujours comme un bonheur l'insensibilité de son Visir & sa fidélité; il le retrouve dans son Palais, il le comble en public d'honneur & de bienfaits, en particulier de caresses. Haroun en racontant à Giafar avec les transports de la reconnoissance sa conversation avec Zesbet, déchiroit son ame.

Abbassaï malgré les conseils de Fatime avoit résolu de n'écouter que son désespoir. Lorsqu'une ame possé-

dée d'une vive douleur a trouvé un objet de consolation, si cet objet s'évanouit, elle ne sçauroit en chercher un autre, l'effort qu'elle a fait la replonge plus violemment dans l'abîme dont elle a crû sortir.

Abbassaï avoit compté sur son frere, elle se flattoit qu'il l'éloigneroit de Giafar, ou plutôt qu'il le lui rameneroit. L'amour est presque toujours le motif des résolutions qui semblent contre lui, il cache au fond de nos cœurs une lueur d'espoir qui ne peut être apperçue par la raison & par le dépit.

Les mépris de Giafar auroient dû révolter Haroun, disoit Abbassaï à Fatime ; mais l'amour écouteroit-il un juste orgueil lorsqu'il fait taire l'honneur. Un frere qui devroit être mon soutien, mon défenseur, ne songe qu'à me séduire, j'allume dans son sein un feu criminel qui me fait horreur, & je ne puis exciter un sentiment dans l'ame d'un époux adoré.

Qu'elle étoit mon erreur lorsque je craignois de perdre Giafar en apprenant son secret à Haroun. Qu'importe au Calife l'avilissement d'une sœur qu'il voudroit accabler

de honte en la rendant aussi coupable qu'elle est malheureuse.

O Seïf pere infortuné, je puis en vous imitant anéantir mes peines avec mon être, mais vous avez connu le bonheur, vous en avez joui & mon esprit ne l'a peint à mon cœur que pour m'en faire sentir plus vivement la privation.

Fatime hors d'elle-même ne pouvoit interrompre Abbassaï, les peines de son amie pénetroient son cœur, & lui retraçoient des souvenirs cruels, elle avoit éprouvé successivement tous les mal-



heurs de l'amour, les inquiétudes, les tourmens d'Abbassaï affectoient doublement son ame.

Eh bien, ma chere Zesbet dit-elle enfin en soupirant, servez-vous de ces mêmes larmes que rien ne peut essuyer pour combattre & peut-être pour vaincre; j'entends arriver Giafar, il va paroître, la beauté en pleurs a souvent des armes invincibles.

Non Fatime, s'écria Zesbet, je connois trop l'inutilité de son pouvoir, je veux fuir, je veux m'épargner des momens anéantissans. Ren-

dez à Giafar la Lettre qu'il a perdue, mais ne lui faites point de reproches, mon ſilence & ma douceur exciteront au moins ſes remords.

En achevant ces mots, Abbaſſaï va ſe renfermer dans ſon cabinet.

Giafar fut interdit de cette fuite, accablé de la triſteſſe de Fatime, & confondu de la Lettre qu'elle lui rendit.

Il en croyoit à peine ſes yeux; il liſoit & reliſoit; l'inquiétude, les ſoupçons céderent bientôt à une indignation qu'il crût trop juſte. Le ſecret d'Haroun auroit

été manifesté, si Fatime qui s'étoit retirée avoit été témoin des agitations du Visir.

Cruel & infidéle ami, disoit-il, tu joins à la barbarie la noirceur la plus odieuse, n'étoit-ce pas assez de m'arracher un bonheur dont tu ne sçaurois jouir ? Tu veux me rendre le plus malheureux de tous les hommes, je te sacrifiois la félicité suprême d'être aimé de ce qu'on adore, faut-il encore pour te satisfaire que j'en sois haï ? Oui toi seul instruit des malheurs que tu m'a préparé pouvois unir des mensonges odieux avec des vérités cruelles....

Hélas ! ta joie funeste m'avoit percé le cœur, & cependant je venois en consolant Abbassaï sacrifier encore mon amour à la fidélité que tu mérite si peu ; mais on a bientôt appris l'art de la perfidie, je vais t'imiter ; je vais apprendre à l'adorable & malheureuse Zesbet tes caprices, mon imprudence, & j'oublierai dans ses bras mes remords, mon serment. . . . Serment redoutable. . . . . Ciel que j'ai attesté. . . . . Honneur. . . . . Retenez mes pas ; non, le crime ne justifie pas le crime ; parce que Haroun est perfide Giafar doit-il être parjure ?

Fuyons plûtôt un combat dans lequel je ne ſuis que trop ſûr d'être vaincu ; lorſque éloigné d'Abbaſſaï je conçois des deſſeins ſi criminels, comment ſoutiendrai-je ſes regards, ſes larmes, ſon amour, ma juſtification ſeroit ma perte, il vaut mieux paroître coupable aux yeux de l'amour que de l'être à ceux de l'honneur ; contraignons ma douleur, qu'Haroun même ne l'apperçoive que par ſes effets, ne le faiſons point rougir, l'amitié généreuſe doit ſacrifier le reproche, & que peut couter un pareil effort à qui a tout ſacrifié.

Giafar s'entretenoit ainsi en s'éloignant de l'appartement d'Abbassaï.

Excusable dans ses transports, excusable dans son erreur & toujours trop digne de pitié, il ne pouvoit soupçonner Zobeïde d'une méchanceté qui lui faisoit accuser l'amitié.

Les méchants ne se découragent point par les mauvais succès, ils trouvent dans l'envie de nuire le courage & la fermeté nécessaires pour former de nouveaux projets. Ces deux qualités du cœur devroient être consacrées à la

la vertu, elles le sont trop souvent au vice, les actions les plus admirées ont presque toujours été produites par l'excès des passions déréglées, par des motifs contraires à l'honneur ou à l'humanité.

La mort de Zulima avoit consolé Zobeïde de l'inutilité de l'artifice qu'elle avoit employé pour perdre Abbassaï; le Calife loin de soupçonner son dessein criminel avoit regardé comme l'effet d'une complaisance dictée par la tendresse le projet le plus affreux.

Ceux qui flattent nos passions sont toujours en posses-

ſion des moyens de nous trahir ; loin d'être expoſés à nos ſoupçons, ils ont un droit aſſuré à notre confiance.

Zobeïde obtint bientôt toute celle d'Haroun, elle avoit été ſurpriſe de la réſolution qu'il prit d'unir ſa ſœur avec Giafar, elle ne put croire qu'il eût entierement triomphé de l'amour.

Haroun ſéduit par le faux attendriſſement que Zobeïde paroiſſoit avoir pour ſes inquiétudes lui avoua tout.

La confiance eſt une foibleſſe dans tous les hommes,

& une néceſſité dans un amant.

Notre ame ne peut ni ſe ſuffire, ni ſe ſoutenir elle-même, elle deſire toujours, a ſouvent honte de ſes deſirs, & ne ſçauroit les cacher.

La joie de Zobeïde fut extrême en apprenant le ferment qu'avoit exigé Haroun, elle jugeoit de l'emportement de ſon amour par l'aveuglement de ſes eſpérances, mais elle regardoit comme impoſſible l'exécution des promeſſes de Giafar, le devoir luttant contre les attraits de la volupté lui paroiſſoit vaincu ; elle augmenta cependant la con-

fiance d'Haroun pour lui en rendre l'anéantissement plus insupportable ; persuadée que le ressentiment d'une ame aussi violente qu'elle connoissoit celle du Calife, n'auroit point de bornes, elle pensa que la perte de Giafar & d'Abbassaï étoit certaine, elle soupiroit après le moment qui la délivreroit d'une rivale qui devenoit tous les jours plus dangereuse & d'un homme qu'elle haissoit mortellement. Elle séduisit Naïr, premier Eunuque de Giafar, par lui elle apprenoit l'amour & les tourmens des deux époux ; elle voulut enfin hâter leur malheur.

Les reproches, les éclair-cissemens entre deux amans passionnés furent toujours l'écueil de la raison & le triomphe de l'amour. Zobeïde engagea Naïr à faire trouver sur les pas de Zesbet la Lettre qui devoit servir ses fureurs.

Toute la moderation, la fierté même d'Abbassaï, lui disoit-elle, ne tiendront pas contre les atteintes cruelles de la jalousie; soit crainte de réveiller un amour qu'elle redoute, soit crainte de perdre Giafar, Zesbet n'osera se confier au Calife; son époux révolté d'une perfidie qu'il ne

pourra imputer qu'à Haroun, se livrera sans scrupule à son amour. Tes yeux attentifs éclaireront son parjure, j'en instruirai le Calife, il se vengera, & je serai satisfaite.

Les perfides devroient-ils compter sur la fidélité d'un secours mutuel ? Ne devroient-ils pas se juger réciproquement sur leur propre cœur. Naïr traître à son maître le fut à Zobeïde, lorsqu'une espérance plus vaste s'offrit à lui. Témoin des transports d'Abbassaï il sçavoit que les premiers pas de la confiance entraînent.

du Calife lui faisoit espérer une fortune à laquelle il sacrifia sans peine les promesses de Zobeïde, il ne parut plus devant elle, mais il se garda bien de faire à Zesbet, & à Giafar l'aveu d'une trahison qui l'eut privé pour jamais de l'estime qu'il vouloit s'attirer.

Giafar cependant tourmenté par l'amour & par l'amitié se croyoit haï d'une épouse adorée, offensé par un ami tendrement aimé, & il étoit obligé avec tous les deux à une contrainte cruelle.

Les agitations de son ame porterent une ardeur dévo-

rante dans son sang, il succomba à tant de maux réunis.

Le Calife allarmé du danger qui menaçoit les jours de son Visir accourt, son inquiétude, son empressement ne consoloient point Giafar. Quand le corps est affoibli, l'esprit est bien moins en état de revenir de ses préventions, & de juger; le pouvoir des sens s'anéantit plus tard: le Visir fut sensible, attendri, satisfait, quand il vit Abbassaï.

Cette Princesse oubliant son juste ressentiment ne quittoit point son époux, la présence du Calife n'arrêtoit ni

sa

sa douleur ni ses larmes. Quel spectacle pour Haroun ! l'amitié suspendoit sa jalousie, le hasard l'en délivra: il entre par hasard dans le cabinet de Giafar ; il y voit des Tablettes, il les ouvre, il y trouve la Lettre que Zobeïde avoit supposée.

L'erreur qui faisoit verser tant de pleurs à Abbassaï calme les allarmes d'Haroun, il ne s'occuppe plus que de Giafar, ses attentions, sa présence font un effet contraire à ses desirs, plus Giafar étoit obligé de contraindre sa douleur, plus sa maladie augmentoit. Le Calife qui croyoit

en sçavoir la cause & qui ne pouvoit trouver son Visir sans Zesbet, lui dit enfin devant elle.

Tu veux donc me désespérer, mon cher Giafar, tu rejette les soins de l'amitié, tu veux mourir. N'ai-je pas mérité toute ta confiance, vis pour être toujours mon soutien & ma gloire, je te renverrai dans la Gréce, notre séparation me sera supportable, je songerai à ton bonheur.

Haroun croyoit que le sens de ses paroles ne seroit entendu que de Giafar, &

Abbassaï en fut pénetrée. Giafar qui s'apperçut de leur effet cruel les regarda comme le comble de l'outrage & de la noirceur.

Haroun étoit à peine sorti qu'ils s'écrierent tous les deux avec le même transport.

Cruel époux je fais donc votre malheur..... Chere Zesbet peux-tu croire Giafar ingrat & insensible.... Vous vivez, vous mourez pour une autre..... Non, je n'adore, je ne respire que pour toi.

A ces mots Abbassaï éper-

due de joie & d'amour embrasse son époux, elle colle ses lévres sur sur ses lévres mourantes, leurs soupirs, leurs larmes s'unissent.

L'ai-je bien entendu ; s'écrie enfin Zesbet ? Giafar m'a-t'il assurée d'un amour que je croyois si éloigné de son cœur? Mes desirs ne m'ont-ils pas fait illusion ? L'heureux objet de sa flamme...

Arrête Zesbet, interrompit Giafar, arrête, peux-tu croire l'imposture la plus odieuse. Cette Lettre qui t'allarme...... Ton frere..... mon honneur....

Achevez, Seigneur, reprit vivement Zesbet, ayez pitié de moi, faut-il sacrifier ma vie à votre bonheur? Je ne balance point. Faut-il que j'exige moi-même une séparation qui me donnera la mort? Parlez.

Oui répondit Giafar d'une voix presque éteinte par les derniers efforts de l'amour & de la fidélité à son devoir; oui il faut parler, je meurs, & j'aime mieux mourir coupable que haï de Zesbet. Apprenez donc mes malheurs, le serment le plus redoutable m'obligeoit à une insensibilité que mon cœur expioit

par mille tourmens. Votre ſrere l'exigea, je ne vous avois point vûe, j'ai payé cher mon imprudente témérité; le Caliſe s'eſt déſié de ma fidélité, il a voulu ſans doute exciter votre jalouſie par la Lettre qu'il vous a fait parvenir, il vouloit nous deſunir pour jamais, ſa défiance à hâté mon déſeſpoir & ma foibleſſe : je t'aime trop pour m'en repentir ; après ma mort le ſouvenir de mon ingratitude m'auroit repréſenté à tes yeux ſous l'image la plus odieuſe, & tu ne verras en moi qu'un époux qui t'adoroit, qui ne pouvant poſſéder tes attraits, te ren-

dre heureuſe ſans devenir le plus coupable de tous les hommes, a préferé la mort au crime ou au malheur.

L'état d'Abbaſſaï, pendant que Giafar parloit ainſi, eſt inexprimable, parce que ſa poſition eſt unique.

Non, lui dit-elle en le ſerrant tendrement dans ſes bras, non tu ne formeras plus de funeſtes réſolutions, tu m'aimes, tes jours ſont à moi, laiſſes-en diſpoſer l'amour. Loin de les remplir d'amertume par une ſéduction que tu crains, je te garantirai de ta foibleſſe.

Je conçois le pouvoir de

l'honneur ſur une ame comme la tienne, je dois être ſoumiſe aux bornes qu'il te preſcrit. Ta confiance m'en rend le garant. J'aurois ſuivi avec plaiſir les Loix heureuſes d'une union autoriſée par le devoir. Je ſuivrai celles que t'impoſe ton ſerment.

La génereuſe paſſion de Seif renaîtra dans ſa fille; tu ſçais ſes ſacrifices? . . . Les nôtres ſeront plus glorieux parce qu'ils ſeront plus ſouvent répétés. L'excès de notre paſſion les rendra peut-être moins difficiles. Je conçois que les biens auxquels tu n'as pas renoncé ſont les plus

réels, les plus durables.

Oui, ma chere Zesbet répond Giafar, les sentimens que tu excite dans mon ame m'assurent en cet instant de la félicité que tu m'annonce, le bonheur est au-dessus des plaisirs; le notre ne sera point troublé si tu ne me rends pas coupable, confie notre secret à Fatime, qu'elle ne nous quitte plus, sa présence soutiendra nos résolutions. Contraignons nous devant le Calife, trompons le, en lui demeurant fidéles.

Malgré l'esclavage perpétuel auquel l'homme est condamné, il a l'orgueil de se

croire libre, toute espece d'assujettissement lui est insupportable, la revolte est un plaisir piquant pour lui. Les Auteurs des Loix ont-ils méconnu ce penchant? ont-ils prétendu par leurs défenses contribuer à notre bonheur?

Giafar ne gémissoit plus dans une contrainte rigoureuse, il avoit violé une partie de son serment, mais l'espoir de l'observer dans le point la plus essentiel éloignoit de lui les remords & les réflexions.

Livré à sa tendresse, enchanté de celle d'Abbassaï, sa santé fut bien-tôt rétablie.

Le Calife attribuoit ce changement aux eſpérances qu'il avoit données, mais il aimoit trop Giafar pour ſe hâter de les remplir.

Haroun content parce qu'il étoit trompé, éprouvoit que l'erreur eſt le vrai bonheur des hommes.

Fatime ſeule étoit inquiéte, la ſécurité, l'yvreſſe de Giafar & d'Abbaſſaï l'allarmoient, elle trembloit pour eux, leur perte ne dépendoit que d'un inſtant, & tout amenoit cet inſtant, tout conſpiroît à le hâter.

Sa préſence ſouvent impor-

tune aux deux époux, la joye qui paroiſſoit dans leurs yeux, lorſqu'elle s'éloignoit pour quelques momens, lui donnoient les preſſentimens les plus douloureux.

Je vous deviendrai odieuſe, Zeſbet, diſoit-elle, mais que je ſerois cruelle ſi je ne vous retenois ſur le bord du précipice affreux, l'amour qui vous entraîne ne vous en retireroit pas; confiez votre ſort à l'amitié, ne vous irritez pas de ſa ſévérité, elle ſauvera les jours de Giafar.

Ce Sérail eſt templi d'ames vénales qui n'attendent peut-être que l'occaſion de vous

trahir, tous les yeux servent à éclairer un maître puissant & redouté, Giafar expirant.....

Qu'osez-vous dire, Fatime, interrompit Zesbet, quoi, vous croiriez Haroun capable d'un excès si cruel, lui qui fit toujours regner la justice, la douceur.

Ne comptez pas, reprit Fatime, sur des vertus que les passions n'ont point éprouvées.

L'ame d'un Souverain absolu est impénétrable à ses sujets & souvent à lui-même; la clémence, la bonté, la justice, la générosité ne coûtent rien à celui qui possédé

tout, qui ordonne de tout, à qui tout eſt ſoumis. Une gloire aiſée eſt un des plus grands avantages de la puiſſance; mais plus on s'eſt accoutumé à un pouvoir ſans bornes, plus on s'irrite de la réſiſtance, plus on la voit d'un œil injuſte. Celui qui n'eſt point par foibleſſe forcé à être doux & vertueux, qui, maître de tout vaincre, ſçait ſe vaincre lui-même, mérite ſeul des éloges.

Qui peut vous aſſurer qu'Haroun les méritera? ou plutôt tout ne doit-il pas vous faire craindre le contraire? la violence de ſes paſſions ſo

manifeste dans l'amour qu'il a pour vous. Quand on est assez injuste pour rendre malheureux l'objet de son amour & de son amitié, on seroit assez cruel pour les immoler.

Vous me faites fremir, Fatime, dit en soupirant Zesbet, eh bien comptez sur ce même amour que vous craignez, comptez sur Giafar, je vois à chaque instant le souvenir de son serment triompher des transports les plus séducteurs de l'amour.

La haine faisoit éprouver à Zobeïde des allarmes aussi vives que l'amitié à Fatime, elle avoit vû avec un plaisir

cruel les transports jaloux du Calife, elle se reprochoit avec la plus extrême douleur la cause qui les avoit éteints, elle craignoit mortellement qu'il n'eut une explication avec Giafar.

Seigneur, lui disoit-elle, les promesses que vous avez fait à Giafar ont assez remplis les devoirs de l'amitié, c'est à lui d'en presser l'exécution, & d'y répondre par une confiance entiére ; mais cette confiance doit-on l'éxiger d'un ami lorsqu'elle peut l'affliger & nous nuire ? Giafar persuadé que le sacrifice qu'il vous fait seroit moindre à vos yeux si

vous en connoiſſiez la juſte valeur, aime mieux vous le voir apprécier ſur vos propres ſentimens ; & d'ailleurs rabaiſſer le mérite d'une action louable, c'eſt ôter à l'homme l'envie de la faire ; c'étoit ainſi que malgré l'incertitude du ſort de ſa lettre, la perfide Zobeïde tâchoit d'aſſurer le ſuccès qu'elle eneſpéroit.

Tant d'artifice étoit-il néceſſaire pour livrer à la volupté deux cœurs ardemment épris, deux amans, & qu'un amour violent à l'occaſion favorable entraînoient ſans ceſſe.

Giafar ne reſpiroit qu'au-

près de sa chere Zesbet, Zesbet ne vivoit que pour lui, moins éclairée sur l'enchaînement des piéges de l'amour, elle accabloit son époux des plus tendres caresses.

Plusieurs jours s'étoient écoulés dans des transports que la présence de Fatime augmentoit par la contrainte, la langueur leur succéda. Ainsi une tendre fleur que les premiers rayons du Soleil embellissent, est consumée par son ardeur.

Le bonheur de se croire seuls dans l'univers avec ce qu'on aime, de n'être point détrompés de cette erreur par

des yeux attentifs, devint l'objet de leurs desirs, & ils n'osoient s'y livrer; mais des instans ardemment souhaités par ceux qui peuvent les amener, quoique redoutés, arrivent toujours.

Giafar & Abbassaï se trouvent seuls dans ce même bosquet déja témoin de leurs malheurs, ils sont d'abord surpris, troublés, ils se rapprochent en tremblant, leurs regards se rencontrent, se confondent, & communiquent les transports de leurs cœurs; chacun d'eux tend à l'objet aimé des bras animés par tous les feux de l'amour, ils en

forment de douces chaînes, Zesbet soupire, Giafar reçoit ce soupir & le renouvelle; ils s'unissent; un gazon leur sert de lit nuptial, l'aurore de flambeau d'Himenée; Giafar a multiplié ses parjures avant que de se rappeller son serment.

Abbassaï s'en souvint la premiere. Qu'avons-nous fait! dit-elle tristement, ah que vous m'allez haïr! vos désirs satisfaits pourront-ils lutter contre des remords que vous croyez justes, que la furcur d'un amour qui n'a pas joui vous faisoit oublier.

Je les oublierai donc tou-

jours, s'écria Giafar, la même ardeur enflammera toujours mon ame, en affoibliſſant mes ſens elle ne pourra s'affoiblir; mais peux-tu concevoir de pareilles allarmes? peuvent-t'elles pénétrer un cœur ennivré d'amour? Zeſbet dans les bras d'un époux qui l'adore, peut-elle craindre?

Oui, répond Zeſbet, elle peut craindre de perdre cet époux charmant; plus ma félicité eſt parfaite, plus je tremble de la voir s'évanouir; & quel bonheur, cette crainte ne doit-elle pas troubler?

La mort même, ma chere

Zesbet, ne pourroit nous desunir, reprit Giafar, si la jalousie & la vengeance la destinent à notre amour, dûssions-nous l'avancer, devenions à chaque instant plus coupables; Giafar en effet ne se lassoit point de le devenir.

Tes transports m'emportent au de-là de moi-même, disoit Zesbet, vois combien je les partage, ou plutôt vois leur vivacité redoubler dans mon ame. Je suis mille fois plus heureuse dans cet instant que dans celui ou je vis la lumiere après de si longues ténébres; oui, le jour qui éclaire l'excès du bonheur

d'un cœur vivement épris, eſt le vrai jour qui luit pour l'ame. L'air délicieux qu'on reſpire dans les plaiſirs en eſt la vie.

Giafar & Abbaſſaï ne ſe ſéparerent que lorſque le bruit qu'ils entendirent dans le Sérail réveilla leur prudence. Abbaſſaï d'un pas timide & tremblant entra chez elle, elle craignoit la raiſon & l'amitié de Fatime bien plus que les regards dangereux dont elle étoit environnée.

Un doux ſommeil enchaîna les ſens d'Abbaſſaï, un baiſer de Giafar rendit ſon reveil

voluptueux, Giafar n'avoit point voulu troubler le repos de Zeſbet, il attendoit avec toute l'émotion de l'amour le charme de ſes premiers regards. Fatime, quoi qu'accoutumée à les voir ſe prodiguer les plus tendres careſſes, vit dans l'expreſſion de celle-ci la nouvelle ſituation des deux époux. Elle obſerva Abbaſſaï, & ſes ſoupçons furent bien-tôt changés en certitude; mais elle ne les laiſſa point paroître, les reproches inutiles marquent l'aigreur ou la petiteſſe de l'eſprit.

Abbaſſaï avoit déja paſſé

plusieurs

plusieurs nuits délicieuses dans les bras de son Epoux, lorsqu'elle dit un jour à Fatime: Vous connoissez trop bien le pouvoir de l'amour, ma chere Fatime, pour ne l'avoir pas éprouvé dans toute sa force, vous sçavez les erreurs, les fautes où il nous entraîne, souvent même envers l'amitié....

Oui, Zesbet, interrompit Fatime, & je vous les ai parpardonnées, j'ai gémi de votre bonheur, mais je n'ai pas voulu le troubler. La crainte des conseils de ma raison en augmentant votre prudence faisoit votre sureté.

L'ame livrée à une paſſion qui la tranſporte, quand cette paſſion eſt heureuſe ſe ſuffit à elle-même ; l'amitié eſt un beſoin qu'elle n'éprouve que dans des tems de deſirs ou de malheur, & je ne ſouhaitois point à ce prix le retour de votre confiance.

Hélas ! que ce diſcours m'accable, s'écria Zeſbet ; à quel motif allez vous attribuer un aveu qui manquoit à ma félicité, que la crainte de vous allarmer pouvoit ſeul retenir ? Mais puiſque vous liſez dans mon cœur, vous y verriez trop mes peines.

Quoi, interrompit Fatime,

votre ſrere auroit-il appris que Giafar a violé ſon ſerment? Naïr vous auroit-il trahi?

Non, reprit Abbaſſaï, Naïr a veillé avec fidelité à la ſureté de nos plaiſirs, c'eſt l'infortunée Abbaſſaï qui accuſera ſon Epoux, je porte dans mon ſein la preuve de ſon parjure. Que deviendrai-je! Haroun accoutumé à me voir ſans ceſſe me regarde avec des yeux attentifs que je ne pourrai tromper, comment me ſouſtraire à ſes regards dans des momens dangereux! Giafar ſera la victime d'une jalouſie inſenſée, mais

je mourrai la premiere ; je suis la seule coupable, ne me plaignez point, Fatime, vos pressentimens sont justifiés, blamez mon imprudence.

Non, Zesbet, repondit Fatime, non, je ne dois chercher qu'à vous sauver si je le puis, à vous consoler du moins, & vous êtes en effet moins coupable que digne de pitié, l'impossibilité de la loi en excuse la transgression, mais l'amour qui a causé votre foiblesse doit à present soutenir votre courage.

Le repentir trop vif, la crainte trop aveugle en affoiblissant l'ame précipitent

dans le péril, prenez dans le ſouvenir de votre bonheur des forces pour vous le conſerver.

Les paroles de Fatime raſſuroient Abbaſſaï, Giafar vint entierement la ranimer.

Eſſuie tes larmes, ma chere Zeſbet, dit-il avec un air qui annonçoit l'eſpoir; l'amour m'a inſpiré un moyen aſſuré de ſalut: affecte devant ton frere une triſteſſe extrême, plains-toi de mes froideurs avec plus d'amertume, dis enfin au Califе que l'eſpoir de guerir d'une paſſion malheureuſe t'a fait promettre à notre Saint Prophête le

voyage de la Meque, Haroun ne s'oppoſera point à ta piété, il en déſirera trop le ſuccès, Fatime ne te quittera point, Naïr ſuivra tes pas.

Et tu peux croire, ingrat, interrompit Abbaſſaï, que je vivrai un moment loin de toi, que je pourrai réſiſter aux tourmens de l'abſence.

Il eſt juſte de te les épargner, reprit vivement Giafar, & mon cœur plus que le tien pourroit-il les ſoutenir, que dans tes bras le Califé vienne percer mon infidele cœur, il épargnera ton innocence, tu recevras mes derniers ſoupirs, l'amour

qu'Haroun verra dans mes yeux lui apprendra mieux que ſes propres tranſports la valeur du prix auquel j'aurai ſacrifié ma vie.

Quelle image cruelle oſe-tu me préſenter, repliqua Zeſbet, tu punis ainſi les mouvemens aveugles & trop pardonnables d'un amour malheureux; va, je ſçaurai ſurmonter ma foibleſſe, j'approuve ton projet, je ſoutiendrai avec fermeté la douleur de l'abſence, celle de la ſéparation, s'il en eſt une pour deux Amans dont les cœurs & les ames ſont unis pour jamais.

Fatime vit avec joye l'amour ſuivre une fois les conſeils de la raiſon. Il en couta à Haroun pour ſe ſéparer de Zeſbet, mais en ſe privant du plaiſir de la voir, il l'éloignoit d'un rival aimé. L'éloignement de ce qu'on aime eſt ſupportable dans une pareille ſituation.

Le Calife ignorant la tendreſſe des derniers adieux des deux Epoux, ne vit dans l'air de Giafar qu'une froideur qui acheva de le raſſurer; cette tranquillité apparente, & le départ de Zeſbet diſſiperent entierement ſes allarmes. Zobeïde entre-voyoit

qu'elles auroient dû plutôt se reveiller, mais elle n'osoit faire paroître ses soupçons, elle craignoit de ne pouvoir les justifier, & de se rendre suspecte & odieuse au Calife; elle attendoit un tems plus favorable pour contenter les cruelles passions qui déchiroient son ame.

Elle offrit en vain à Haroun un Eunuque dont elle étoit sûre pour accompagner ou plutôt pour observer Abbassaï, il ne voulut la confier qu'à Mesrour. Ce choix ne favorisoit pas les desseins de Zobeïde.

Mesrour auroit, s'il eut

voulu, partagé la confiance du Calife avec Giafar ; mais content du second dégré de faveur, incapable d'une basse envie, il ne voyoit pas le Visir avec les yeux d'une ambition jalouse, mais avec ceux de l'équité & de la vertu. Plus Philosophe que Courtisan, loin de regarder comme un bienfait de la fortune la confidence de son maître, il la regardoit comme un piége qui entraînoit ou dans les malheurs attachés à la vérité trop sincere, ou dans les remords qui suivent une politique perfide. Témoin des premiers transports du Calife pour Abbassaï, il en

avoit prévu les ſuites, & malgré le ſilence qu'Haroun avoit obſervé depuis ſur ce malheureux amour, il en avoit vû le progrès & même connu les deſſeins; il plaignoit ſincerement Giafar, enfin ayant ſoupçonné un motif ſecret au voyage d'Abbaſſaï, il ſe chargea avec plus d'empreſſement du ſoin de la conduire, il croyoit ne pouvoir mieux ſervir ſon maître qu'en ſoutenant le foible & ſauvant l'innocence.

Abbaſſaï qui connoiſſoit le caractere de Meſrour ſçavoit qu'avec une ame comme la ſienne les chaînes de l'hu-

manité & de la vertu sont aussi fortes que celles de la confiance ; elle lui témoignoit cette estime réservée qui n'ayant point l'air de la séduction séduit bien mieux, parce qu'elle allarme moins.

Naïr cependant avoit devancé Abbassaï, long-tems Esclave de l'Iman du Temple de la Méque, il connoissoit son amour pour le sang d'Ali, il fut facile de l'intéresser pour une Princesse qui devoit ainsi que lui son origine à ce sang illustre.

Les attentions de Mesrour, les soins de Fatime, les honneurs, les plaisirs qui sui-

voient & qui précédoient les pas d'Abbaſſaï ne pouvoient la diſtraire du ſouvenir de Giafar, & ce ſouvenir étoit toujours accompagné de noirs preſſentimens.

La prudence, les juſtes craintes que nous ſacrifions aux plaiſirs ſe vengent cruellement de nous dans le tems de la douleur.

Les malheurs de Zulima oubliés de Zeſbet pendant ſon yvreſſe ſe retraçoient vivement à ſon eſprit, elle en conſervoit une augure funeſte. Fatime vouloit en vain lui faire admirer la beauté des Pays qu'elle parcouroit ;

les ſingularité qu'ils produiſoient.

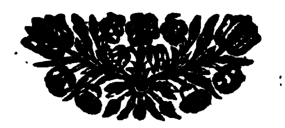
Non, diſoit-elle, les merveilles de la nature & de l'art, leur aſſemblage réunis ne touchent point mon ame ; j'éprouve qu'une paſſion violente s'empare de toutes ſes facultés, & l'anéantit pour tout ce qui n'eſt pas elle ; tout m'étonnoit & me charmoit dans le tems de ma tranquillité, tout me paroît inſipide, m'afflige même à préſent ; je vous le diſois alors Fatime, eſt-ce que cette admirable variété qui m'entoure pourra ceſſer de m'enchanter ? Ce jour eſt arrivé, mais

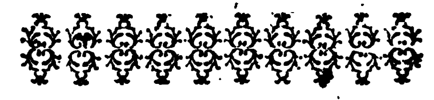
ſans doute il arrive pour tout le monde. Qui n'aime point ? puis-je ajouter, qui n'eſt pas malheureux ? Apprenez-moi, Fatime, ſi le ſort de Zulima & le mien reſſemblent à celui de tous les mortels. Pourquoi ne m'avoir pas inſtruit du vôtre, vos plaintes m'ont appris qu'il avoit été infortuné ; mais ces détails ſi intéreſſans pour l'amitié doit-on les cacher à ſa plus tendre amie.

Ne me faites point un injuſte reproche, répondit Fatime, dans le tems de la paix de votre cœur je me gardois bien de la troubler

par l'expreſſion d'un ſentiment dont la peinture même eſt dangereuſe. Le récit de mes malheurs & de leur cauſe étoit déplacé pendant les agitations de vos deſirs & de votre réſiſtance, il auroit peut-être avancé votre foibleſſe, & ne l'auroit aſſurément pas empêchée, l'amour eſt un poiſon qui envenime tout ; à préſent ce même récit de mes infortunes vous ſera utile, il vous donnera une diſſipation convenable à la ſituation de votre ame, la pitié que vous m'accorderez fera diverſion à votre douleur.

Ecoutez donc ma chere Zesbet & voyez si je n'avois pas dû vous faire un portrait affreux d'un sentiment le tourment & l'horreur de ma vie.





HISTOIRE DE FATIME.

MON pere illustre par sa naissance, puissant par ses richesses étoit adoré des Peuples du Turquestan, plus souverain dans Casgar que le Roi le plus absolu, il regnoit sur les cœurs. Le Calife Mahadi conçut des soupçons sur sa fidélité, & le punit de la crainte qu'il ressentoit.

La gloire chimerique d'inſpirer de pareils ſentimens à ſon maître eſt toujours ſuivie de malheurs réels.

Mon pere exilé du Turqueſtan ſe repentit de n'avoir pas mis plus de modération à ſon ambition, ou à ſa vanité, mais bientôt faiſant ſuccéder les plaiſirs aux paſſions, il fixa ſa demeure à Samarcande.

Cette Ville fameuſe par ſa magnificence, par ſa ſituation auſſi charmante qu'admirable, eſt le vrai ſéjour des délices & de la volupté.

L'eſprit & la politeſſe en

ont banni la contrainte fâcheufe & l'orgueil infociable. Les femmes n'y font point efclaves comme dans le refte de l'Afie, les Loix leur font partager l'autorité avec les hommes, & les charmes qu'elles poffédent la leur donnent toute entiere.

Si quelquefois elles en abufent, les malheurs particuliers ne font point changer des ufages inventés pour affurer les plaifirs. On préfere à Samarcande l'agrément à l'utilité, ou plutôt on les confond fans diftinction.

Le defir de plaire régne également dans l'un & l'autre

Sexe, il eſt l'ame univerſelle.

Les Habitans de Samarcande ont autant d'eſprit que les autres Peuples Orientaux & ſe croyent plus éclairés. Nous ne cherchons pas, diſent-ils, dans les vains écarts de l'imagination une félicité qui ne peut être que l'ouvrage du cœur.

Ils tiennent ce penchant à la volupté de la douceur de leurs mœurs, & l'un & l'autre de la forme de leur Gouvernement.

Samarcande a été bâtie par un Roi de l'Iémen, de cette

illustre race des Herniarites dont vous tirez votre origine, ma chere Zesbet, c'est de lui qu'elle a reçu ses premieres Loix, la domination des Califes ne les a point effacées des cœurs.

Si l'éducation peut nous soumettre à des préjugés que la nature dément, quelle doit être sa force quand elle seconde des impressions unies à notre existence.

Tout respiroit l'amour à Samarcande, il regnoit dans tous les cœurs, il brilloit dans tous les yeux, tout en parloit le langage.

Les délices de la volupté flattoient Azul, (c'étoit le nom de mon pere) mais elles ne l'enyvroient pas.

L'expérience donne une moderation à laquelle les premieres impressions ne peuvent se soumettre : Azul redouta pour moi les dangers qu'il bravoit, il confia le soin de mon enfance au Philosophe Sammis.

Sammis étoit en même tems un homme aimable & un personnage rare & singulier. On ne connoissoit ni son origine ni son Pays.

J'aime trop la Société,

disoit-il à ses amis, pour n'en pas respecter les liens, je ne veux point braver des préjugés universellement reçus, je voudrois cependant éviter de m'y assujettir, ceux qu'on a pour sa Patrie, & pour ses proches me paroissent insensés, l'ignorance où l'on est de ce qu'on croiroit, mon devoir m'en affranchit. Tous ceux que l'honneur, la probité guident & animent sont mes amis, mes parens, le lieu où je me plaîs est ma Patrie.

Sammis joignoit à l'esprit le plus vaste, le plus profond, l'imagination la plus bril-

lante

lante & la plus fertile ; à la séduction de l'éloquence, les charmes de l'élégance ; la bonté de son cœur, la douceur, la franchise de son caractere rehaussoient les dons de son esprit.

Il avoit vieilli dans l'étude des Sciences, & il y avoit acquis une incertitude qui étoit peut-être le seul défaut qu'on pût lui reprocher, il donnoit trop au hasard, capable de prendre les mesures de prudence les plus justes, il n'en concevoit le dessein qu'après les évenemens qu'il auroit pû prévenir.

La prévoyance est, disoit-

il, la partie de la raiſon la plus inutile à l'homme, jouet de tant d'accidens contraires & ſubits, que peut-il, ou que doit-faire?

Sammis avoit quitté la Gréce pour Samarcande, en y arrivant il vint chez Azul.

Seigneur, lui dit-il, on me nomme Sammis, célébre par l'ignorance, ou la prévention des hommes, ils m'ont donné le titre de Philoſophe.

J'ai paſſé ma vie dans les honneurs qu'attire une réputation brillante, & dans les beſoins de l'indigence; mais

la recherche de la vérité, l'amour de l'étude jointes au feu des passions m'empêchoient de ressentir les horreurs de la pauvreté, & d'ailleurs je ne voulois point acheter des biens dont je sçavois me passer au prix d'une noble liberté. Est-il de chaînes plus accablantes que celles de la honte qu'attache quelquefois à la reconnoissance la bassesse du bienfaiteur ?

Je vous connois Azul, poursuivit Sammis, on m'a peint votre ame, je ne crains point avec vous l'avilissement que j'ai toujours évité, les douceurs de la vie me sont

néceſſaires lorſque j'ai perdu ſes plaiſirs. Je viens chez vous finir mes jours dans le ſein de la molleſſe, des agrémens & peut-être de l'amitié.

La confiance & la franchiſe de Sammis donnerent plus de joie encore que d'orgueil à Azul. Depuis ce jour Sammis a demeuré chez mon pere, l'amitié la plus parfaite les unit.

Azul croyoit que Sammis ne pouvoit trop tôt former mon eſprit & mon cœur, Sammis jugeoit que le tems d'y travailler n'étoit pas venu.

Attendons, disoit-il, connoissons quel sera le penchant le plus fort de Fatime. Un aveugle évite souvent un sentier fleuri pour se jetter dans le précipice qu'il craint, en voulant garantir Fatime d'une passion, nous donnerions des forces à l'inclination contraire, peut-être la seule dangereuse pour elle.

Non, je n'approuve point ce systême, répondoit Azul, la raison repousse plus aisément les passions qu'elle ne les détruit; hâtons nous de garantir Fatime des piéges qu'on tend ici à la vertu. Ne pourriez-vous, en attendant

que le choix que j'ai fait pour elle, un amour permis fassent sa félicité, opposer à l'ardeur de la jeunesse, à la séduction de l'exemple des distractions plus puissantes que la sévérité ? Ne peut-on occuper l'esprit & le cœur qu'aux dépens de la tranquillité ?

On le peut sans doute, répliqua Sammis, le besoin d'aimer & le desir de sçavoir sont innés dans notre ame, leur violence fait que rarement ils subsistent ensemble ; mais comment oser déterminer une telle victoire, ils ont tous les deux leurs dangers

& leur utilité ; la ſcience éclaire & guide, mais en excitant l'amour propre, elle le porte à des excès qui nous rendent inſupportables aux autres, & ſouvent à nous-même. L'amour adoucit d'abord le caractere, fait le charme de la Société, mais il en rompt ſouvent les liens, rend criminels & malheureux.

J'avoue cependant qu'on riſque moins en inſpirant aux femmes un noble orgueil, leur douceur naturelle & leur foibleſſe les empêchent de porter ce vice auſſi loin que nous, il eſt d'ailleurs le ſou-

tien de leur vertu. Je vous promets donc, continua Sammis, de suivre vos desseins dans l'éducation de votre fille.

Il étoit juste, Abbassaï, poursuivit Fatime de vous faire connoître Sammis, c'est à lui que vous devez tout ce que j'ai pû vous apprendre d'utile & d'agréable ; vous avez recueilli le fruit des leçons qu'il me donnoit. Oui vous verrez par les égaremens de mon cœur & de mon esprit que ce n'est point les sentimens qui m'ont entraînés que je vous ai inspirés, mais ceux qui devoient ré-

gler ma conduite, ceux qui m'ont ramenée à la raison.

Sammis mettoit dans tout ce qu'il me disoit tant d'agrément & de douceur qu'il le rendoit intéressant ; je dédaignois pour l'entendre les amusemens & les plaisirs.

Admirons, me disoit-il, les merveilles de la nature, examinons ses productions, cherchons à connoître l'ame de ce grand tout, dont nous ne voyons qu'une si petite partie, nous n'y parviendrons pas, mais nous nous éloignerons des opinions vulgaires si peu dignes de l'univers.

Sammis m'apprit alors la néceſſité de chaque culte par rapport aux hommes & leur néant devant l'Etre ſuprême, il m'enſeignoit l'ancienne mitologie des Grecs & des Romains, & les myſteres des Religions qui lui ont ſuccédés.

Il m'expliquoit les raiſons qu'avoient eu les Légiſlateurs dans les différences de leurs principes & de leur Morale; il me faiſoit ſentir combien ces différences ſont néceſſaires aux génies & aux paſſions que donnent les divers climats.

Les diſcours de Sammis

eurent l'effet qu'Azul en avoit attendu, & celui que Sammis avoit craint. Emportée hors de moi-même par les vastes idées qu'il faisoit naître en moi, je ne m'apperçus point du vuide de mon cœur, mais ces mêmes idées me donnoient un mépris insensé, une séverité injuste pour les foiblesses de l'amour & les emportemens des passions. Je haïssois les Amans qui m'entouroient, comme autant d'ennemis qui m'insultoient par leurs espérances. Ma fierté & mon esprit me rendoient l'objet des desirs & de l'admiration de tous les hommes, je devins bientôt

celui de la jalousie & de la haine de toutes les femmes. Elles m'avoient pardonné ma beauté, elles furent irritées du nouvel avantage que j'avois sur elles.

Les charmes de la figure n'excitent point autant la fureur de l'envie que ceux de l'esprit ; les premiers sont arbitraires, on peut se flatter de les posséder, & on sent malgré soi le défaut des autres.

Je plaçois le souverain bonheur dans le triomphe de la vanité lorsqu'un moment fatal me fit revenir de ce systême.

Zenara veuve d'un Prince du ſang royal du Turqueſtan, ambitieuſe comme Azul, avoit éprouvé le même ſort, exilée dans le même tems ils étoient venus à Samarcande; la conformité de leurs malheurs, & plus encore celle de leurs cœurs & de leurs eſprits les avoient liés.

Cette eſpéce d'union moins vive que l'amour, moins gênante que l'amitié, eſt le plus durable & peut-être le plus agréable des liens.

Zenara m'avoit toujours tenu lieu de mere, je la chériſſois, je la reſpectois, je paſſois auprès d'elle tout le

tems que je n'étois point avec Sammis.

Le Palais de Zenara étoit le séjour des plaisirs, de l'esprit & des graces; tout ce que Samarcande réunissoit d'aimable dans les deux Sexes s'y rassembloit tous les jours, l'amour accompagné de la délicatesse & de la décence y regnoit.

Zenara charmoit & attachoit tous ceux qui l'écoutoient; j'arrivois toujours chez elle la premiere afin de jouir & de profiter des charmes & des lumieres de son esprit. Je la vis un jour occupée & rêveuse, l'égalité de

ſon humeur me fit ſoupçonner un motif important à ſa diſtraction, je la conjurai avec un tendre empreſſement de m'en inſtruire, elle me répondit.

Vous ſçavez ma fille, (c'eſt ainſi qu'elle me nommoit) que mon époux avoit des droits légitimes ſur le Royaume du Turqueſtan, cependant il eſt mort ſujet & dans la vie privée, vous ſçavez auſſi qu'il me laiſſa un fils, je le deſtinai à une carriere plus brillante & plus heureuſe.

On ne mérite point le nom de Rebelle lorſqu'on s'éleve

contre un uſurpateur. Votre père de qui l'autorité m'étoit néceſſaire entra dans mes projets ; j'animai ſon ambition & ſa tendreſſe paternelle en lui promettant que vous épouſeriez mon fils. Nous fûmes aſſez heureux pour ne point trouver de traîtres, mais nous ne fûmes pas aſſez adroits pour cacher les ſentimens & la fidelité que nous ſçavions inſpirer à nos amis.

Le Gouverneur de Gaſgar ſoupçonna notre deſſein, le Calife nous exila pour jamais du Turqueſtan, il affectoit une juſtice exacte, n'ayant pû nous convaincre, il n'oſa [illegible] pas,

pas nous sacrifier; mais l'Arrêt de ma mort m'auroit paru moins cruel que celui qu'on me prononça; il falloit me séparer de mon fils. Le Calife vouloit qu'il fut conduit à Bagdat; mon désespoir étoit extrême, rien ne pouvoit me consoler, enfin la honte que me fit Azul d'augmenter par ma douleur le triomphe de nos ennemis, la fermeté de mon ame & des rayons d'espérance me calmerent.

Un Vieillard nommé Sillig, à qui j'avois confié l'éducation de mon cher Amanzé voulut l'accompagner, il jura à mes genoux de ne ja-

mais l'abandonner, & de m'instruire exactement de son sort.

Je reçus en arrivant à Samarcande une Lettre du fidéle Sillig, il m'apprenoit que le Calife enchanté des graces & de la beauté d'Amanzé avoit changé en amitié pour lui les desseins de sa colere, qu'il avoit donné mon fils au Prince Haroun, & que ce jeune Prince commençoit à lui témoigner les sentimens d'un frere.

L'élévation d'Haroun au Califat a fait parvenir la fortune de mon fils au plus haut degré de bonheur.

J'apprens qu'Haroun en lui faiſant épouſer une Princeſſe du ſang d'Abbas lui rend la Souveraineté du Turqueſtan. Amanzé qui m'apporte lui-même de ſi heureuſes nouvelles a voulu avancer ma joie. Sillig vient de m'annoncer ſon retour, l'inſtant en eſt prochain, mais il s'en faut bien que ma félicité ſoit auſſi parfaite qu'elle ſemble devoir l'être.

J'ai donné ma parole à Azul qu'Amanzé ſeroit votre époux, vous ſavez que nous vous avons mutuellement engagés l'un à l'autre. Amanzé même en épouſant la niece

du Calife pourroit remplir avec vous ses engagemens ; mais vous trouveriez dans une rivale une maîtresse imperieuse & redoutable. Non, Fatime, vous n'êtes point faite pour éprouver un pareil sort. Hélas! je vous croyois destinée à rendre mon fils heureux, à faire le bonheur de ma vie, que ne puis-je exécuter mes projets ; mais voici Azul, qu'il apprenne ma douleur, cherchons ensemble les moyens de la calmer.

Azul touché des sentimens de Zenara, ne lui céda point en generosité, il la conjura

d'oublier leurs anciens engagemens, il lui rendit ſa parole; & proteſta qu'il n'apporteroit aucun obſtacle au bonheur d'Amanzé.

Je fus charmée de la réſolution d'Azul, dans l'orgueil qui m'enyvroit je n'imaginois pas qu'un mortel pût mériter le ſacrifice de ma liberté.

Telles étoient mes erreurs, je les ai rachetées par les tourmens de l'ame les plus ſenſibles & les plus vifs.

L'arrivée d'Amanzé produiſit une fermentation ſinguliere dans Samarcande; la plûpart des femmes ſe flatte-

rent de toucher ſon cœur, pluſieurs d'entr'elles ſur cette eſperance maltraiterent leurs amans afin de préparer une rupture, ceux-ci redoublerent d'attention pour ôter tous les prétextes, les jaloux s'allarmerent, les inconſtans ſe rejouirent, les amans légers & coquets frémirent de crainte d'être prévenus.

Ils ſe rendirent tous au Palais de Zenara, la magnificence des hommes, la parure brillante & plus recherchée des femmes rehauſſoient l'éclat de la beauté des unes, & de la bonne mine des autres.

J'étois trop fiere pour me laiſſer ſoupçonner d'un empreſſement que je trouvois aviliſſant ; je ſacrifiai mon amitié pour Zenara à ma vanité, je ne voulus arriver chez elle que la derniere ; habillée ſimplement j'allois m'y rendre lorſqu'Amanzé parut dans mon appartement.

Par des éloges que Zenara répetoit dans toutes ſes Lettres, elle avoit prévenu ſon fils en ma faveur ; ne m'ayant point trouvé chez elle, il n'avoit pû moderer ſon impatience, & Azul avoit conſenti qu'il vint me chercher.

La premiere vûe d'Amanzé fit une impreſſion ſur mon cœur que n'avoit pû faire l'ardeur, la conſtance des amans que j'avois ſoumis; je le trouvai charmant, & je m'apperçus bientôt qu'il avoit tous les défauts & toutes les graces qui ſéduiſent les femmes.

Amanzé eſt bien fait, ſon air eſt noble, ſa figure a tous les caracteres de la beauté, mais on craint de le regarder; ſes yeux tantôt remplis d'une fierté inſultante, tantôt chargés d'une volupté trop expreſſive rebutent, ou déconcertent.

Né

Né avec beaucoup d'eſprit, élevé à la Cour la plus polie & la plus ſpirituelle de l'Aſie, Amanzé plaît quand il veut plaire; mais par un caprice dont il ne s'apperçoit pas lui-même, ſouvent il paſſe des attentions les plus flatteuſes, aux diſtractions les plus offenſantes, les éloges les plus fins paroiſſent bleſſer ſa modeſtie, il ne ſe loue jamais; ſon amour propre eſt plus adroit, il donne à tout ce qu'il dit, à tout le faſte qui l'entoure l'air de la ſimplicité; on ne ſoupçonne l'eſtime qu'il fait de lui-même qu'au mépris qu'il laiſſe

échapper quelquefois pour les autres ; l'audace dans Amanzé ſuccéde rapidement à la timidité & la froideur à l'empreſſement le plus outré ; mais ce n'eſt point aux dépens de la franchiſe ; ſon ame n'eſt ni fauſſe, ni perfide, elle eſt emportée & légere. Il aime avec fureur le plaiſir, & connoît peu le ſentiment ; il n'eſtime pas les femmes & les aime beaucoup ; il veut qu'on attribue à l'excès des paſſions l'impétuoſité de ſes deſirs, & une impatience immoderée qui eſt ſon caractere dominant. Il eſt brave & genereux naturellement & ſans réflexion.]

A ce portrait ma chere Zesbet, continua Fatime, vous devinez aisément ma séduction & mes malheurs; je n'ai point voulu attendre les évenemens pour vous le tracer; vous me plaindrez davantage, je vous aurai déja préparée à la pitié.

Malgré la politesse & la galanterie qui regnoient à Samarcande, l'air & le ton d'Amanzé me surprirent; une noble liberté donnoit des charmes à tout ce qu'il disoit, je l'écoutois avec un plaisir, je le regardois avec une émotion qui me surprenoient. Amanzé s'en apper-

çut, il fixa les yeux sur moi, il augmenta mon embarras & fut à son tour déconcerté. Nous arrivâmes au Palais de Zenara dans le silence le plus singulier.

Je reçus avec distraction les reproches flatteurs que me fit Zenara, je n'étois occupée malgré moi que d'Amanzé, je cherchois à lire dans son cœur, je craignois d'y trouver une coquetterie que je ne voyois que trop dans ses regards & dans ses discours ; le ton avec lequel Amanzé répondoit aux prétentions qu'il voyoit bien qu'on avoit sur son cœur me

causoit une inquiétude dont le motif m'étoit inconnu ; les femmes dont j'avois le plus méprisé les charmes me paroissoient belles & séduisantes ; enfin malgré mon amour propre j'allois jusqu'à me repentir de n'avoir pas comme elles joint le secours de l'art aux dons de la nature.

Ces idées, ces inquiétudes m'ôtoient jusqu'à la réflexion qui auroit pû combattre la passion qui s'emparoit de mon ame.

Sammis m'examinoit ; Fatime, me dit-il, l'amour garde ses traits les plus cruels pour ceux qui le méprisent.

A ces mots je revins à moi, quoi! Sammis, répondis-je vivement, vous découvririez dans mon cœur cette passion que j'ai toujours méprisée, & qui peut-être est plus redoutable que je ne croyois ?

Ah! vous la ressentez, reprit Sammis, puisque vous commencez à la craindre ; mais songez que l'objet qui vous séduit ne vous fera connoître l'amour que par ses malheurs.

J'allois reprocher à Sammis une prédiction si cruelle, lorsqu'Amanzé lassé des avances de tendresse qu'on lui

faiſoit, vint attaquer un cœur qui vouloit lui réſiſter.

Amanzé avoit entendu confuſement les dernieres paroles de Sammis ; je ne ſuis pas ſurpris, Madame me dit-il, d'apprendre que vous inſpirez de l'amour au Philoſophe Sammis, mais je ſuis enchanté de vous voir permettre la plainte à ceux que vous rendez malheureux.

Ce propos me déplut ou plutôt le ton enjoué d'Amanzé affligea mon cœur, je ne répondis que par un ſourire & un ſilence dédaigneux.

Amanzé s'apperçut bien-

tôt que l'air léger ne lui réussiroit pas, il devint sérieux, le sentiment se peignit dans ses regards, mais plutôt ce n'en fut que l'image tandis que sa réalité étoit dans mon cœur.

La différence des discours d'Amanzé effaça le dépit qu'il avoit excité, il m'a depuis appris que mes yeux l'avoient assuré du pardon que les siens me demandoient.

Ces sortes d'explications, cette yvresse qui suit l'intelligence d'un regard, sont les enchantemens les plus délicieux de l'amour. J'en ignorois alors le pouvoir & les effets.

Amanzé ne me quitta plus ; Zenara, Azul & Sammis en conçurent de l'inquiétude, je ne l'imaginois pas, je ne cherchai point à la calmer, je les évitai, leur entretien m'auroit été insupportable ; j'avois un vrai besoin de solitude, je voulois démêler les nouveaux sentimens qui remplissoient mon cœur.

L'attention que l'envie de m'élever au-dessus des autres m'avoit donnée pour leurs foiblesses, me fit bien-tôt connoître les miennes, j'en rougis d'abord ; mais que peuvent contre le penchant du cœur les préventions de

l'eſprit ; le mien ſophiſte d'autant plus dangereux qu'il étoit plus habile cherchoit à juſtifier ce qu'il n'oſoit déja plus condamner.

La moderation eſt la vertu des genies bornés, elle eſt néceſſitée en eux, on ne ſe livre aux paſſions qu'avec l'eſprit qu'il faut pour en juſtifier les excès.

Une ame élevée, diſois-je, peut ſe ſoumettre à l'amour, doit-on rougir d'une chaîne que la nature a formée, que les plaiſirs rendent douce & légere, & qu'enfin le dépit & la raiſon, lorſqu'il le faut, ſçavent briſer ?

Le ſommeil, loin de ſuſpendre mes agitations & mes erreurs les augmenta par ſes illuſions ; à mon réveil une de mes Eſclaves me préſenta une Corbeille de fleurs qu'Amanzé m'envoyoit. J'en reſpirois avec délices le doux parfum, lorſque j'apperçus un papier attaché à la tige d'un œillet admirable.

La Poëſie, cet art divin qu'on regarde avec raiſon comme l'ame de l'eſprit, eſt dûe aux Orientaux. Le feu du génie & la fertilité de l'imagination lui donnerent l'être. Amanzé ſçavant dans ce langage s'en ſervoit pour

me déclarer ſon amour, & ſes vers que le Poëte Abou-Kakemi n'auroit pas déſavoué réuniſſoient la juſteſſe & la force de l'expreſſion avec les charmes du goût & des graces.

Lorſque le cœur entraîne l'eſprit, des inſtans de clarté peuvent être utiles; mais lorſque l'eſprit eſt ſéduit, la ſéduction eſt invincible.

Je n'aurois pas répondu à Amanzé s'il n'avoit pas excité ma vanité; l'amour propre cherchoit des expreſſions pour la fatisfaire, & les recevoit de l'amour ſans s'en appercevoir.

J'imaginai bientôt que j'avois donné un espoir flatteur à Amanzé, il arriva chez moi avec l'air de la joie & de la confiance.

Surprise, & plus encore allarmée, je lui dis avec une séverité que j'eus bien de la peine à m'imposer.

Ignorez-vous, Seigneur, que les liens qui devoient nous unir sont rompus; Azul & Zenara ne vous l'ont-ils point encore appris?

Je ne sçai Madame, me répondit-il, ce qu'ils ont pû me dire, mais j'ai tout oublié en vous voyant, c'est de vous

ſeule que dépend mon ſort, ce n'eſt que de vous que je veux l'apprendre.

Vous devez borner, repris-je, toutes vos eſpérances au bonheur que vous deſtine le Calife, j'y prendrai part comme amie de Zenara, & comme fille d'Azul.

Amanzé, pendant que je parlois ainſi, fixoit ſur moi ces regards qu'il étoit ſi dangereux de voir, les miens s'attendriſſoient; je prononçois les paroles que la raiſon me dictoit avec le ton de l'amour.

Amanzé me laiſſa parler quelques tems ſans m'inter-

rompre, il s'écria enfin : Eſt-ce vous Fatime, qui me tenez un langage ſi oppoſé à l'idée que j'avois de votre eſprit ? je pourrois en appeller à vous-même d'un préjugé indigne de vous, je pourrois vous dire que le penchant de nos cœurs eſt le ſeul maître auquel ce cœur né indépendant doive ſe ſoumettre ; mais puiſque vous ne voulez être à moi que par les ordres d'Azul, qui vous dit que je veuille lui rendre la parole qu'il m'a donné ? La volonté de Zenara ne ſuffit point, elle n'a pû ſans mon conſentement me priver d'un bien ſi précieux.

Vous voudriez donc, Amanzé, repliquai-je, me rendre l'Esclave de ma rivale.

De votre rivale, Fatime! reprit vivement Amanzé, songez-vous à la joie que me causent ces mots? non vous ne devez pas redouter une préférence impossible, mais je n'accepterai point les bienfaits d'Haroun, si je ne puis calmer vos craintes.

J'allois répondre à Amanzé, j'allois peut-être me livrer aux sentimens qu'excitoient l'ardeur & la générosité des siens, lorsque Sammis me fit dire qu'il venoit me parler par l'ordre d'Azul.

Amanzé eut à peine le tems de se saisir de ma main, de la baiser avec transport ; interdite, troublée je serrai la sienne en soupirant, & que ne lui dit pas ce soupir !

Pouvois-je cacher mon agitation à Sammis ? Je lui appris les détails & les progrès de ma situation, il n'oublia rien pour me rendre à la tranquillité.

Fatime, me disoit-il, j'avois étudié votre cœur, & l'amour propre que j'y voyois me faisoit imaginer que vous ne seriez pas susceptible d'amour ; mais dès que cette passion a pû s'établir dans

votre ame, ce même amour propre qui auroit dû vous en garantir la fera parvenir à un excès funeste. Amanzé est inconstant, leger, il revoltera votre vanité, ou par des infidelités offensantes, ou par un changement d'autant plus cruel qu'il sera plus prompt.

Le dépit, la colere, l'orgueil se joindront à l'amour & vous formeront une chaîne qui vous accablera.

Mais, Sammis repondis-je tristement, pouvez-vous assez connoître Amanzé pour le juger ? Pouvez-vous m'annoncer un sort si funeste sur de simples soupçons ?

Ne voyez-vous pas Fatime, repliqua Sammis, combien l'amour vous aveugle déja? Vous osez douter de mon attachement, de la droiture de mes intentions; vous osez m'accuser, pour vous confier à Amanzé que vous ne connoissez pas; que l'ambition, l'interêt éloignent de vous, dont le cœur a reçu dans une Cour corrompue & perfide des impressions qui feront le malheur de votre vie; songez que son sort ne peut être uni au vôtre que par des transports passagers que vous racheterez par des larmes éternelles.

Azul, continua Sammis,

m'a prié de vous retenir ſur le bord du précipice, il ne veut point employer une autorité qu'il croit moins puiſſante que votre raiſon & mes conſeils.

Je vous répete les diſcours de Sammis, pourſuivit Fatime, & je ne ſçai s'ils me condamnent ou s'ils m'excuſent, s'ils prouvent la foibleſſe de mon ame, ou la force de la paſſion qui la poſſédoit.

Amanzé cependant avoit regardé comme un aveu déciſif mon trouble, mes ſoupirs & le mouvement involontaire par lequel j'avois ré-

pondu à ses transports, il fut surpris de me voir une froideur à laquelle il ne s'étoit point attendu, mais il la fit bientôt disparoître. Toute la puissance de l'amour est dans les yeux de ce qu'on aime.

Amanzé s'apperçut de l'effet de sa présence. Ah! s'il avoit été incapable d'éprouver le charme du sentiment en auroit-il entendu l'expression? en auroit-il distingué toutes les nuances? Non, c'est pour m'affliger qu'Amanzé s'accuse d'avoir été perfide, il ne fut qu'inconstant; il m'aimoit; des souvenirs enchanteurs & précieux

me le persuadent je veux le croire & . . . Pardonnez ma chere Zesbet, continua Fatime en s'interrompant, pardonnez ce transport, mais contentez-vous de juger du genre & de l'excès de mes malheurs laisser moi une erreur à laquelle ma vie est attachée.

Après quelques soupirs que Zesbet répéta, Fatime alloit poursuivre son récit lorsque l'arrivée imprévue de Messrour le suspendit. Son air troublé & irrité allarma les deux amies. Madame, dit-il à Abbassaï, les pieges de sa méchanceté vous entou-

rent, puissai-je toujours les découvrir! observez vos démarches, vos discours, ne vous livrez pas à vos ennemis.

Ah! c'est encore l'amour de mon frere & sa jalousie qui me poursuivent, répondit vivement Abbassaï; vous le sçavez vertueux Mesrour,

Je dois ignorer les secrets que mon Maître ne me confie pas, reprit Mesrour, mais apprenez que ce n'est point l'amour qui conspire contre vous, c'est une passion plus dangereuse encore parce qu'elle est plus éclairée, c'est la haine; l'Esclave favorite

de Zobeïde que j'ai démêlée, confondue parmi vos Esclaves vous instruira des soupçons & des desseins de cette Princesse perfide, je vais vous l'envoyer, je l'ai assurée que sa vie dépendoit de sa sincerité, écoutez-la, vous déciderez ensuite de son sort, & mon zéle, mon attachement veilleront sans cesse sur le vôtre.

Mesrour en disant ces mots sortit; il laissa Abbassaï interdite & tremblante, elle ne voyoit de toutes parts que des précipices ouverts sous ses pas & elle ne craignoit que pour Giafar, Fatime la ras-

ſuroit, les interêts de ſa chere Zeſbet lui étoit plus chers que les ſiens, mais accoutumée à l'infortune , elle en étoit moins facilement abbatue. Les malheurs forment le courage , & cette fermeté de l'ame qu'ils produiſent n'eſt-elle pas une ſage compenſation de la natúre ?

Fin de la ſeconde Partie.

ABBASSAÏ.

ABBASSAÏ,
HISTOIRE
ORIENTALE.

TROISIEME PARTIE.



De l'Imprimerie de BAGDAD.
Et se trouve à Paris,
Chez BAUCHE, Fils, Libraire, Quay des Augustins, à l'Image Ste. Géneviéve.

M. DCC. LIII.



ABBASSAÏ,

HISTOIRE ORIENTALE.

L'ESCLAVE de Zobeïde éperduë & tremblante, vint embrasser les genoux d'Abbassaï, Madame, lui dit-elle, j'implore la bonté & l'équité de votre cœur. Il est vrai, j'ai voulu vous perdre, mais ne me punissez pas d'un crime ou l'on me

forçoit ; Esclave de Zobeïde, j'ai toujours eu une obéissance aveugle pour ses volontés, je croyois que tel étoit mon devoir, mon repentir & ma sincérité vont reparer cette erreur.

Sois assurée du pardon que je t'accorde, répondit Abbassaï, leve-toi, & m'apprens les motifs d'une haine qui doit me surprendre.

Zobeïde est née hardie & artificieuse, reprit l'Esclave, capable des passions les plus violentes, elle sçait prendre le masque de la modération. Sa naissance, sa beauté, ses richesses, lui attirerent des

vœux qu'elle rejetta. Maîtresse absoluë de son sort dans un âge ou l'indépendance est un écüeil, elle affecta une sévérité extrême, elle déclara enfin qu'elle ne vouloit engager ni son cœur ni sa liberté.

Je condamnois une résolution qui me paroissoit déplacée, je voulois inspirer à Zobeïde l'amour d'elle-même & des plaisirs ; il me fallut bientôt lui donner des leçons contraires. Je vis que la retenuë de Zobeïde n'étoit qu'une feinte odieuse, elle fuyoit la contrainte d'un époux pour se livrer à un désordre honteux.

Souvent elle me forçoit de lui amener de vils inconnus. C'étoit toujours à des étrangers que je m'adressois, je leur offrois l'hospitalité, & profitant des ténébres de la nuit pour les introduire & les renvoyer ; les secrets de ma Maîtresse étoient assurés, sa réputation sans tache.

Zobeïde vivoit ainsi lorsque l'amour changea son cœur. Elle vit Giafar, & conçut pour lui la passion la plus violente, il fut bien-tôt l'unique objet de ses désirs.

Des affaires qu'elle supposoit sans cesse, conduisoit chaque jour ses pas au Palais

du Visir, il l'écoutoit favorablement, son amour propre flatté augmenta son amour.

Zobeïde trop fiere pour faire des avances, trop impatiente pour attendre, sçut faire désirer à Jahia de l'unir avec son fils, mais Giafar méprisa ses richesses, & rabaissa même sa beauté.

Une haine implacable succéda dans le cœur de Zobeïde à l'amour qui le possédoit, il étoit difficile de satisfaire cette nouvelle passion; la faveur d'Haroun rendoit Giafar impénétrable à ses traits. Les difficultés n'ont jamais anéanti les desseins de Zobeïde;

elle résolut de se faire aimer d'Haroun.

Elle affecta une retraite encore plus austere, elle ne paroissoit qu'aux Mosquées & dans les lieux où sa piété relevoit l'éclat de ses charmes; elle fut bien-tôt l'admiration de Bagdad, le Calife entendit parler de sa beauté & de sa vertu, il la vit, l'aima, & s'unit à elle.

Giafar attaché à tout ce que son Maître aimoit, rendit des hommages sincéres à Zobeïde, il ne pouvoit imaginer la fureur qui l'animoit contre lui, il ne croyoit pas qu'elle sçut ses refus.

Ce fut cependant en vain que Zobeïde employa mille artifices pour perdre Giafar, ils échouérent contre l'amitié d'Haroun. L'ambition la consoloit quelques fois d'avoir sacrifié ses désirs déréglés à sa vengeance. L'amour du Calife pour vous vint troubler cette nouvelle passion, & désesperer Zobeide.

La vanité d'une femme qui n'aime point mais qui se croit digne de l'être uniquement, est plus dangereuse que la douleur de l'amour outragé, Zobeïde resolut de vous rendre méprisable aux yeux de votre frere; elle vous exposa

au malheur de devenir la proye de ſes déſirs criminels.

O Ciel ! qu'entens-je, interrompit Abbaſſaï, quoi le danger dont Zulima vint me délivrer étoit un piége odieux de Zobeïde.

Oui, Madame, repliqua l'Eſclave, & lorſqu'un ſi affreux complot eut échoué, Zobeïde, ſçut renfermer ſa rage pour n'être pas ſoupçonnée. La confidence que lui fit le Califè du ſerment qu'il avoit éxigé de Giafar la combla de joye.

Les deux objets de ſa haine réunis, & dans un péril où tout les entraînoit, lui paru-

rent deux victimes qu'il seroit facile d'immoler, mais la fidelité de Giafar trompa ses projets ; pour l'ébranler elle vous fit parvenir (je ne sçai par quel moyen,) une lettre qui porta la douleur dans votre ame, depuis elle a toujours été persuadée que Giafar avoit éte parjure, mais elle n'osa vous accuser au Calife sans prouver son accusation ; elle soupçonne cependant toutes vos démarches, pour s'en instruire elle m'a fait vendre au Chef de vos Eunuques, elle devoit me racheter à votre retour de la Mêque, mais puisque vous allez disposer à votre gré de mon sort, je

vous conjure d'en avoir pitié.

Fatime & Abbaſſaï pénétrées d'horreur de tout ce qu'elles entendoient, ne pouvoient ſe perſuader des vices ſi étrangers à leurs ames, elles renvoyerent l'Eſclave à Meſrour.

Ma chere Fatime, dit alors Abbaſſaï, vous le voyez, j'ai perdu Giafar, je l'ai ſéduit, ſans mon funeſte amour, fidele à Haroun, la cruelle Zobeide n'auroit jamais aſſouvi ſa vangeance, je l'arme du poignard dont elle percera le ſein de mon Epoux; quelle image! je le vois expirer ſous les coups que j'ai

moi-même conduits. Chassez des idées si terribles, répondit Fatime, les soins de Mesrour vous garantiront de leur réalité, il avertira Giafar, il veillera à votre sureté; retablissez le calme dans votre ame si vous voulez vaincre l'infortune, j'ai suivi les conseils que je vous donne; continuez donc, reprit Abbassaï, continuez à soutenir ma constance par l'exemple & les détails de la votre.

A ces mots Fatime soupira, en prometant à Zesbet une confiance sans bornes, elle prévoyoit la douleur que des souvenirs cruels alloit renou-

veller, mais, se plaindre, raconter ses peines à une ame capable de les partager, est le seul plaisir d'un cœur sensible & malheureux. Elle poursuivit ainsi son histoire.

Amanzé m'avoit à peine persuadée de son amour qu'il m'en demandoit le prix, il avoit cru qu'il étoit aimé avant que j'eusse connu moi-même mes sentimens, il paroissoit en douter lorsque je l'assurois de leur sincerité

Ma fierté, les principes que Sammis m'avoit donnés, les préjugés qu'on nous inspire dans l'enfance me défendoient de me rendre à ses de-

ſirs, Amanzé me les reprochoient avec aigreur, avec impatience.

Si j'avois ſçu alors combien les hommes nous rendent néceſſaires ces préjugés, l'intérêt de mon amour eut éternisé ma réſiſtance.

Quelle inconſéquence! les hommes pretendent que des ames qu'ils croyent foibles réſiſtent aux forces réunies de leurs ſéductions, & d'un ſentiment auſquels ils cédent eux-mêmes.

Quel caprice injuſte! ils cherchent ſans ceſſe à augmenter le penchant que la nature a mis en nous, ils

enyvrent nos cœurs d'amour & de désirs pour hâter notre défaite, & nous punissent de ne l'avoir pas assez retardée.

Mais il est inutile de raisonner sur les travers de l'esprit humain; ne pensons qu'à prévenir les malheurs où ils nous exposent.

Amanzé ne pouvoit m'épouser avant son union avec la Princesse Abbasside, & sans le consentement du Calife.

Je ne le voyois que chez Zénara, il ne pouvoit me parler sans témoins, il m'écrivoit souvent; l'esprit, le

ſentiment, l'emportement de l'amour animoient ſes expreſſions, les caracteres qu'il traçoit étoient des traits enflammés qui embraſoient mon ame ; je reſſens encore le pouvoir invincible de ces gages trompeurs & chéris ; les lettres d'Amanzé ſont les ſeuls biens que l'amour m'ait laiſſé, elles me tiennent lieu du bonheur & de l'eſperance, & quelquefois dans le délire qu'elles me cauſent, elles me font jouir de l'un & de l'autre.

Amanzé oppoſoit aux reproches que je lui faiſois ſur l'impatience de ſes déſirs, tant d'eſprit & tant d'amour

que je me condamnois moi-même.

Je ne voudrois, me disoit-il, fixer vos irrésolutions que pour vous convaincre par ma constance de la fausseté de vos craintes & de la vérité de mon amour; mais ces irrésolutions m'allarment, j'aimerois mieux vous trouver cruelle que légere, je ne sens, je n'imagine de bonheur que celui de vivre avec vous, par vous & pour vous.

« Devois-je imaginer, ma chere Zesbet, que des sentimens si tendres, si délicats, pouvoient être éprouvés & même connus d'un

cœur

cœur volage & leger.

Sammis ſoutenoit ma foibleſſe par les ſoupçons qu'il m'inſpiroit, par les conſeils qu'il me donnoit; Amanzé s'en apperçut & parvint à les rendre inutiles.

Il avoit fait embellir une maiſon de campagne que Zenara avoit auprès de Samarcande, la ſituation la plus charmante la rendoit délicieuſe, elle étoit bâtie ſur un côteau au pied duquel couloit une riviere tranſparante qui bordoit une prairie émaillée de fleurs. Amanzé devoit y donner une fête digne de ſa magnificence, Ze-

nara & Azul n'attendirent pas le jour fixé pour se rendre chez Amanzé.

L'appartement qui m'étoit destiné étoit orné avec tous les charmes du gout & les délices de la volupté, il joignoit celui d'Azul qui l'avoit exigé ainsi.

Je me couchai avec une tristesse que les empressemens d'Amanzé n'avoient pu dissiper, elle étoit sans doute le présage de mes malheurs. L'accablement m'avoit enfin conduite au sommeil, lorsque le son d'une voix chérie passa jusqu'à mon ame, & m'éveilla.

Amanzé me conjuroit avec ardeur de lui pardonner sa temerité ; vous pouvez la punir, me disoit-il, le voudriez vous, Fatime ; non, songez donc que le moindre éclat reveilleroit Azul & me perdroit ; mais je crains moins la perte de ma vie que celle de mon bonheur.

J'étois trop hors de moi-même pour repondre à Amanzé, la joye, l'émotion de l'amour, les agitations de la crainte, mille sentimens tumultueux s'étoient emparés de mon cœur, ils céderent bien-tôt à un juste dépit.

En voulant m'opposer à des

transports contre lesquels la raison me défendoit encore ; je m'apperçus que ma résistance étoit vaine ; des guirlandes de rubans & de fleurs dont mon lit étoit orné me servoient de liens ; je voulois éclater en reproches, Amanzé qui s'étoit précipité dans mes bras me ferma la bouche par ses baisers, je ne respirois que par lui, le feu de son amour me tenoit lieu de l'air qui donne la vie, ce ravissement accabloit mon ame ; j'en craignois l'anéantissement, qu'il eut été heureux pour moi qu'elle eut cessé d'être dans cet instant fortuné, celui qui le suivit fut le

commencement de mes peines.

Laiſſe-moi, cruel, laiſſe-moi, dis-je enfin à Amanzé, oſe-tu employer la violence contre une femme qui t'adore ? l'amour ne ſuffiſoit-il pas pour me vaincre, tu devois tout eſperer de ſon pouvoir, ton emportement te ravit un triomphe flatteur.

Je ſuis heureux, Fatime, repondit Amanzé, la trop longue attente du bonheur fait ſouvent languir les déſirs, j'ai ſatisfait les miens dans le tems de leur force, les tranſports ſont au-deſſus du

sentiment ; mais, continua-t'il, je vais briser des liens désormais inutiles, ou plutôt je vais vous les présenter ; vengez vous, Fatime, que ces chaînes qui ont assuré ma victoire vous repondent de la votre ; c'est dans le sein de la félicité qu'il faut enchaîner un amant, le sejour de l'inconstance n'est pas loin de celui du bonheur.

Ce discours, l'air leger avec lequel Amanzé l'avoit prononcé, me percerent le cœur, mes larmes furent les interprêtes d'une douleur d'autant plus vive qu'elle succéda rapidement à l'excès du plaisir.

Amanzé parut s'allarmer, il me demanda avec un tendre empressement le sujet de mes pleurs.

Ingrat, lui repondis-je, loin de calmer de trop justes craintes, tu les réveille, ou plutôt tu les justifie, c'est dans mes bras que tu dédaignes le sentiment, que tu m'annonce ton inconstance, & tu feins encore d'ignorer l'horreur dont tu remplis mon ame.

Quel injuste caprice! reprit Amanzé, quoi, Fatime! vous vous affligés de ce qui devroit vous enchanter, & quelle idée vous êtes vous-

formée de l'amour? la vivacité, l'emportement précedent le bonheur qu'il fait désirer, une douce joye le suit, elle s'exprime par un aimable badinage, elle ranime le sentiment qui l'a fait naître, & que la triste langueur éteindroit.

Je vous entends, Amanzé, repris-je, mais c'est un peu tard me parler ce langage odieux, que vous avois-je fait pour me tromper si cruellement? que vous ai-je fait pour me détromper si promptement? falloit-il réunir la violence à la séduction pour assurer mon malheur!...

Votre folie eſt ſinguliere, Fatime, interrompit Amanzé ; venez l'oublier dans mes bras, mes careſſes vous calmeront mieux que mes diſcours.

Ne m'approche pas, lui dis-je, ou éveillant Azul je vais découvrir ton attentat & ma honte.

Je joignis à cette menace une colere ſi vraie qu'Amanzé fut obligé de me quitter.

Ma ſituation ne ſe peut exprimer, ma chere Zeſbet ; je n'entreprendrai point de la peindre, vous devez concevoir par tout ce que je vous ai dit de mon eſprit & de

mon cœur combien je souffrois ; l'amour change le caractére, mais il ne l'aneantit pas. Vous avez vû Zulima coupable malgré sa vertu, mais déchirée de remords, vous me verrez abaisser malgré mon orgueil, mais désesperée de ma foiblesse humiliante.

Je prévoyois tous mes malheurs, & je sentois que je ne pouvois m'en garantir ; j'excitois en vain mon dépit, l'amour l'affoiblissoit ; je voulois fuir pour jamais Amanzé, mais cette résolution m'arrachoit à moi-même, sa nécessité, son impossibilité,

me déchiroient tour à tour.

Enfin je me déterminai à recourir à Sammis, à lui confier mes peines, je crus alors que la raiſon avoit vaincu l'amour.

Tout dans la nature, (& même l'ingrat Amanzé,) jouiſſoit des douceurs du ſommeil, lorſque j'envoyai à Caſgar une de mes Eſclaves ; je priois Sammis d'acourir à mon ſecours : je me repentis bien-tôt de cette demarche, j'éprouvai qu'il eſt dangereux d'exécuter trop promptement ce qu'on réſout contre l'amour.

J'avois vu Amanzé avant

l'arrivée de Sammis, & ses yeux avoient écrit sa grace dans mon cœur.

Je parlai à Sammis des agitations de mon ame, & je lui en cachai la véritable cause, il m'eut arrachée à un danger qui m'étoit cher.

Amanzé me demandoit avec tant d'instance d'entendre sa justification, la tristesse dans laquelle il étoit plongé me paroissoit si naturelle que je condamnois ma colere; je l'attribuois à la délicatesse de mon amour propre, je me trouvois coupable, je desirois avec ardeur d'être convaincue de mes

torts ; je ne promis cependant rien à Amanzé, je ne repondis point aux lettres qu'il m'écrivit, mais il lut dans mon ame.

Que vous dirai-je encore ? la contrainte que je m'imposai donna de nouvelles forces à mon amour, j'oubliai enfin des craintes trop fondées & trop justifiées, j'oubliai ma colere, la lueur de raison qui me restoit s'éteignit, l'illusion lui succéda, je crus voir dans le cœur d'Amanzé les sentimens que j'éprouvois : D'autant plus aisément séduite que l'emportement des desirs d'Amanzé rendoit la

séduction plus facile & plus forte.

La premiere foiblesse d'une femme pour un Amant, & le premier pardon qu'elle lui accorde sont également dangereux pour elle, l'une lui donne le droit de l'offenser, l'autre en forme l'habitude en assurant l'impunité.

Bientôt Amanzé ne se contraignit plus, il alloit jusqu'à faire l'éloge de la legereté, & tel étoit l'aveuglement de mon amour, j'étois enchantée des graces avec lesquelles il soutenoit un sistême qui me desesperoit.

J'imaginois souvent que

ces discours dont mon cœur étoit blessé, n'étoient que des jeux de l'esprit, les empressemens d'Amanzé achevoient de m'en persuader.

Que cette erreur m'étoit nécessaire ! que n'a-t-elle toujours duré !

Notre retour à Samarcande l'avoit augmentée, j'y pouvois moins examiner Amanzé, je ne le voyois que lorsqu'il le désiroit, & ses desirs lui donnoient l'air du sentiment ; un instant fatal me detrompa pour jamais.

J'étois un jour chez Zenara, un Esclave d'Amanzé me rendit une lettre de son Maî-

tre, Amanzé me ſupplioit de me trouver à la fin du jour dans un boſquet des Jardins de Zenara.

Je me derobe à tous les yeux, l'amour précipite mes pas, que devins-je en approchant du lieu ou je devois trouver Amanzé ! Je l'entens parler avec vivacité, j'écoute ; ces mêmes diſcours qu'il avoit employés à me ſéduire étoient répétés à Melkaïr; Amanzé ne pouvoit me donner une rivale dont j'euſſe plus à rougir.

Melkaïr étoit non-ſeulement indigne d'un attachement, mais même d'un déſir

passager ; avec une figure ignoble, peu d'esprit, elle n'avoit eu que des aventures dèshonorantes ; & cependant elle m'étoit préférée ; son triomphe fut parfait, Amanzé lui promit de ne plus me revoir.

Un cri que je poussai malgré moi suspendit la reconnoissance de Melkaïr & de bonkeur d'Amanzé. Ils me reconnurent, & disparurent à mes yeux. Je voulois les suivre, mes forces épuisées par la douleur ne me le permirent pas.

Je tombai sans connoissance au pied d'un arbre ; Sam-

mis, dont les yeux attentifs voyoient jusqu'à la moindre agitation de mon ame, m'avoit suivi, il me secourut.

Votre douleur est trop excessive, Fatime, me dit-il, (lorsque je pûs l'entendre.)

Ah Sammis, interrompis-je, ne m'accablez pas par des reproches & des conseils trop inutiles dans l'état où je suis. J'a vu Amanzé dans les bras de.... je n'ose la nommer.... il l'aime comme il devroit aimer Fatime; les mêmes discours, les mêmes transports.... J'ai tout entendu, me repondit Sammis;

je conçois tout ce que vous ressentez, j'ai vû Melkaïr.

Vous sçavez donc qu'Amanzé me sacrifie, repris-je? tout ce que j'aime, tout ce que je puis aimer m'abandonne; voyez l'horreur de ma situation? j'aurois soutenu la vue d'Amanzé infidele, mais je ne puis vivre sans le voir, tout perfide qu'il est.

Et qui vous interdit cet espoir funeste, repliqua Sammis, la même legereté qui vous enleve Amanzé, vous le ramenera; vous lui reprocherez son infidelité.

Il n'en rougira pas, re-

pris-je, il a voulu m'en rendre témoin.

Sammis ne pouvoit imaginer cet excès de noirceur; il avoit raiſon, Amanzé n'en étoit pas capable; ſon Eſclave m'avoit rendu une lettre deſtinée à Melkaïr, Amanzé ayant rencontré Melkaïr au lieu où il l'attendoit, n'avoit point éclairci la mepriſe.

Malgré tous les maux qu'il m'a cauſé, je lui rends juſtice, c'eſt un devoir dont on ne peut ſe diſpenſer même envers ſon ennemi; on s'en acquite avec plaiſir envers ſon Amant, ou il ſatisfait la paſſion, ou il l'excuſe. . ..

Amanzé avoit de la droiture dans le cœur, de la douceur dans le caractére, on étoit sûr de le ramener à des sentimens de tendresse & de reconnoissance, tant que la prévention n'étoit pas établie dans son esprit, mais cette prevention fatale ne s'en effaçoit point.

C'étoit ainsi que la chaîne accablante de mon amour & de mes malheurs se formoit; trop infortunée d'avoir trouvé réunies dans le même objet les qualités du cœur & de l'eprit qui excitent l'amour, & les défauts qui en punissent.

Sammis cependant m'avoit ramenée au Palais d'Azul, il ne me quittoit point, il compatiſſoit à mes peines, il entroit d'abord dans tous mes projets, il m'en découvroit enſuite les dangers, je lui avois appris toutes mes foibleſſes; la confiance qu'il m'inſpiroit étoit le ſeul lien (qui dans ma douleur) m'attachoit à la vie.

On eſt flatté de voir compatir aux foibleſſes humaines, ceux qui par leur eſprit ſemblent s'élever au-deſſus de l'humanité.

Sammis ſçut avec tant d'art exciter mon amour propre,

& un reste de fierté, que je crus la haine établie dans mon cœur; le silence, l'indifference d'Amanzé la méritoient; le depit lui ressemble, il en a le langage, & tous deux servent l'amour.

J'écrivis à Amanzé avec toute la fureur que l'outrage inspire à un cœur qu'il n'a pû guerir.

Amanzé avoit trop d'esprit pour s'offenser des transports de ma colere, il devoit faire plus, il devoit m'en consoler.

Haroun cependant fut surpris & irrité des retardemens qu'Amanzé apportoit à son

retour à Bagdad. Il envoya Mohammed, fils de Jahia, obſerver une conduite qu'il ſoupçonnoit.

Votre tendreſſe pour le frere de Giafar ne vous aveugle point, Zeſbet, Mohammed par ſes vertus & par les rares qualités qu'il réunit eſt digne du ſang des Barmecides.

Il avoit des ordres ſécrets du Calife pour examiner auſſi Zenara & Azul, il connut bientôt l'innocence de leur cœur. Il vit avec ſurpriſe dans celui d'Amanzé des deſirs & des caprices momentanés l'emporter ſur une ambition raiſonnable

raisonnable & flateuse, il fit honte à Amanzé de ce travers, il lui déclara que le Calife lui avoit ordonné de le ramener à Bagdad.

Les conseils & le dessein de Mohammed lui couterent cher, ils exciterent dans mon ame une haine pour lui injuste, mais invincible, & pour son malheur il s'enflamma pour moi de tous les feux de l'amour.

L'idée d'une cruelle separation en me desesperant, m'éclaira sur la passion qui se déguisoit dans mon cœur. Amanzé ne m'aimoit plus, mais suffit-il de n'être point

aimé pour ſe conſoler de la perte de ce qu'on adore, cet objet qui réunit tous les ſentimens, qui excite toutes les paſſions de l'ame, quoi qu'il en faſſe le tourment, en eſt la vie.

Hélas! avant le malheur que je craignois j'en devois éprouver de bien plus cruels encore. La paſſion que j'avois inſpirée à Mohammed le retenoit à Samarcande, & retardoit le départ d'Amanzé.

Sammis cherchoit à reveiller mon amour propre, il propoſoit chez Zenara des queſtions ſingulieres, tout ce qu'il m'avoit appris

m'en rendoit l'intelligence facile; mais cet amour propre qu'il vouloit ranimer étoit anéanti, ou plutôt confondu avec l'amour. Je faisois mon unique gloire des triomphes d'Amanzé, loin de lui disputer des prix flateurs, je n'étois satisfaite que lorsqu'il remportoit ceux du sçavoir, du gout, & de l'éloquence. Quel auroit été mon bonheur si l'ingrat avoit merité celui de la fidelité? mais, non, l'amour, la constance d'Amanzé n'auroient pû augmenter une passion dont l'excès ne pouvoit recevoir d'accroissement. Sammis voyoit avec douleur qu'elle ne s'af-

foibliſſoit pas, il bornoit tous ſes ſoins à m'obliger de la cacher.

Un jour qu'Amanzé avoit réuni en ſa faveur tous les ſuffrages de l'admiration, Sammis me reprochoit la joye qui brilloit dans mes yeux. Vous êtes injuſte, lui dis-je, le plaiſir que cauſe à l'eſprit des idées exprimées agreablement eſt le ſeul plaiſir qui m'affecte, m'entendez-vous louer celui à qui ces idées appartiennent ?

Eſt-il un éloge plus fort & plus vrai que l'amour, me répondit Sammis, les yeux avec leſquels on regarde ce qu'on

aime, marquent mieux l'estime qu'on en fait que la louange la plus outrée. Cet objet qu'on ne se lasse jamais de voir, d'entendre & de desirer, réunit pour nous la beauté, l'esprit, & tout ce que l'imagination peut nous representer de bonheur & de plaisirs.

Eh bien, repliquai-je vivement, apprenez Sammis que je n'éprouve point tous ces sentimens, je hais Amanzé, je dois le haïr, & ma haine sera éternelle.

Sammis sourit de la colere qui m'avoit dicté ces mots, mais pour mon malheur

Amanzé les avoient entendus, il n'en falloit pas tant pour le decider, ſa vanité lui perſuada qu'il ne devoit point ſouffrir le triomphe de ma raiſon, & comme il prenoit toujours pour de l'amour l'impatience de ſes déſirs, il ne chercha plus qu'à me convaincre de ſon repentir & de ſon retour.

Depuis le jour fatal de ſa premiere infidélité, je ne l'avois point vû chez moi, je n'avois pas eu la force de prendre des arrangemens pour le refuſer; il étoit à mes genoux avant que mes yeux euſſent pu m'apprendre le ſu-

jet de l'émotion de mon cœur.

Je reſpirai enfin, & m'éloignant d'Amanzé, Seigneur lui dis-je, eſt-ce encore ici une erreur que cauſe l'excès de votre amour? cherchez-vous Melkaïr en ces i eux?

Non, Madame, répondit Amanzé, (en s'oppoſant à une fuite qui déja m'étoit devenue impoſſible,) non, je ne cherche point Melkaïr, c'eſt un pardon généreux que je viens obtenir de Fatime.

Il n'eſt plus tems, Amanzé, repliquai-je, je vous aimois.... & quel amour poſſédoit mon ame!... vous n'en

avez pas connu le prix ; avec une barbarie extrême vous avez percé ce cœur dont vous étiez le bonheur & la vie, un juste ressentiment vous l'enleve à jamais, la raison m'éclaire, vos outrages m'inspirent tous les transports de la haine, vous avez méprisé les dons de mon amour, redoutez les effets de la passion qui lui succéde.

Je ne redoute rien, s'écria Amanzé, (en m'embrassant avec ardeur malgré ma résistance,) quoi, Fatime, vous m'assurez de votre haine du ton dont on assure du plus violent amour, que vous m'aimez

mez encore & que je suis heureux ; qu'Amanzé l'auroit été en effet si les plaisirs que fait éprouver l'amour vrai & sincére pouvoient être comparés à ceux qui n'en sont qu'une imparfaite image.

Je pardonnai tout, j'oubliai tout, je reçus une nouvelle existence. Amanzé me promit de ne plus voir Melkaïr, mais ce n'étoit point un sacrifice, l'inconstance étoit une jouissance pour lui.

Sammis gémit de mon nouveau bonheur, ou plutôt de ma nouvelle illusion, Mohammed en fut desesperé, les froideurs d'Amanzé avoient

fait naître son espoir, notre réunion l'éteignit, & détermina son départ.

Tout avançoit l'instant funeste qui devoit me séparer d'Amanzé, Zenara par ambition le désiroit, Azul par la crainte que lui inspiroit ma passion, Mohammed par raison & par dépit, mais Amanzé m'en parut affligé, & je sçus le retarder.

Amanzé exigea de moi une dissimulation permise dans la situation où j'étois; mes regards retinrent Mohammed, Amanzé m'a depuis reproché ce sacrifice que je lui avois fait en m'a-

baiſſant à la tromperie, mais il ſçait bien que mon cœur n'a jamais brulé que pour lui, les ſuppoſitions offençantes ſont les armes offenſives de l'ingratitude.

L'aſtre fatal qui préſidoit à ma naiſſance, qui régloit mon deſtin, me conduiſoit de malheurs en malheurs; déja Amanzé, laſſé de me tromper ou de ſe tromper lui-même, revenoit à ces erreurs qui m'avoient tant couté de larmes; la raiſon que j'avois ſacrifiée, l'orgueil, le dépit que j'avois immolés ne pouvoient plus me ſecourir, l'offenſe m'affligeoit ſans

m'irriter. Je ne ſçavois plus qu'aimer, & mon amour étoit toute ma confiance, ma conſolation, mon eſpoir. Je croyois que ma conſtance toucheroit enfin Amanzé, la pitié qu'excitoit en lui ma douleur me le perſuadoit, mais que le langage de ce ſentiment eſt cruel !

Je ſuis coupable, Fatime, me diſoit Amanzé, j'ai dû connoître la force & la vérité de votre paſſion, je devois la craindre pour vous, & je vous y replonge, lorſqu'elle alloit peut-être s'éteindre. Je ferai le malheur de vos jours, tandis que je

voudrois racheter de mon ſang la moindre de vos peines ; je rendois juſtice à Melkair lorſque je lui laiſſois me ſuppoſer un ſentiment qui n'eſt pas fait pour mon cœur, mais je ferois une injure mortelle à Fatime de ne point la détromper.

Nous ne déterminons pas notre penchant, nous n'avons pas le choix de nos paſſions, je ne puis vous offrir que de l'amitié, & vous ne voulez de moi que de l'amour. Vous voyez l'amitié comme un ſentiment qui ne peut ſatisfaire votre ame, & je vois l'amour comme un phantome

que je ne puis embraſſer.

Plaignez-moi de ne pou-pouvoir ni vous adorer ni vous conſoler, & ne me haïſſez pas.

Oui, je te plains, diſois-je, apprends que les larmes que tu me fais répandre ſont préférables à l'indifference qui accable tes jours, un charme que tu ne peux concevoir en adoucit l'amertume, & ton état eſt entierement digne de pitié. Mais ne ſerois-tu point de ces Génies condamnés par l'Etre ſuprême, exilés ſur la terre, ils cherchent à nous faire partager leurs malheurs;

comme toi, ils ont la faculté de penser, & sont incapables de sentimens, ils ont le don de plaire, & ne peuvent aimer. Tantôt je parlois ainsi à Amanzé, & tantôt je lui faisois des portraits affreux de l'ingratitude. Juge de l'horreur de ce vice, lui disois-je, par l'origine que lui suppose une nation sçavante & éclairée.

La discorde, disent les Grecs, revenoit des nôces de Thetis, elle retournoit aux enfers, la joye des fureurs qu'elle venoit d'exciter remplissoit son ame, elle entra dans la Barque de Caron.

Les méchants repoſent dans le ſein du crime, la diſcorde s'endormit ; mais la Barque s'étant enfoncée, la Déeſſe tomba dans le fleuve, Léthé la ravit & en jouit, elle conçût & donna le jour à une fille ; Léthé oublia bientôt la diſcorde, la douleur qu'elle en reſſentit lui fit donner à ſa déteſtable fille le nom d'ingratitude ; les enfers refuſerent de recevoir la nouvelle Déeſſe, elle vint ſur la terre, & les hommes lui dreſſerent des Autels.

Tels étoient mes diſcours, le déſir de perſuader Amanzé, & celui de lui plaire me

rendoient quelquefois l'uſage de mon eſprit, Amanzé en préferoit le langage à celui du ſentiment, le plaiſir qu'il prenoit à m'entendre renouvelloit ſes tranſports, & me faiſoit eſpérer de le fixer en le ſéduiſant.

Il devoit m'épouſer à ſon retour de Bagdad, Azul & Zenara, perſuadés que ma paſſion étoit invincible, l'avoient éxigé, ce moment étoit l'objet de tous mes déſirs.

L'eſclavage que j'avois craint me paroiſſoit le plus heureux des liens, cette rivale inſuportable à mon or-

gueil ne m'allarmoit plus. l'excès de l'amour par un contraste bizare, excite & éteint la jalousie, mes jours alloient être attachés à ceux de mon Amant, & je sçavois que l'objet aimé suspend toutes les douleurs de l'ame; mais le pouvoir fatal à qui rien ne résiste, dont les arrêts sont immuables, décida bien autrement de mon sort.

L'amour de l'indépendance, une répugnance invincible pour l'assujettissement étoient les raisons secrettes qui faisoient haïr à Amanzé la Cour d'Haroun, il ne parvint que trop à s'en fermer

l'entrée pour jamais.

Nezam, un des principaux Eunuques du Calife, vint à Samarcande, il conduisoit à Bagdad des Esclaves qu'il avoit achetées pour ce Prince, il devoit sa fortune à Amanzé, il voulut lui témoigner sa reconnoissance.

Parmi les Esclaves destinées au Calife, il y avoit une Circassienne qui jouoit du Luth avec une perfection & un art qu'on n'avoit jamais égalé.

Nézam persuadé qu'Haroun jouiroit seul du talent de Zoulouk, (c'est le nom de cette fatale Esclave,) offrit à son

bienfaicteur un plaisir qu'il sçavoit devoir le flatter ; Amanzé entendit Zoulouk : l'admirer, la désirer, l'aimer furent les sentimens que produisit un même instant dans le cœur d'Amanzé.

La réunion des charmes de la figure, de l'esprit & du sentiment n'avoit point fait sur le cœur d'Amanzé l'impression que firent les sons de Zoulouk.

Eh que servent les qualités les plus parfaites & les plus désirables ; des talens auxquels on ne devroit pas même les comparer leur sont préféres.

Les premieres fautes contre le devoir conduisent à l'infidélité totalle. Nezam manquoit à ce qu'il devoit à son Maître ; la trahison pouvoit-elle lui couter, il vendit Zoulouk à Amanzé.

J'ignorois la témérité, l'imprudence d'Amanzé, & mon nouveau malheur.

J'allois trouver Azul dans une ville peu éloignée de Samarcande, un orage affreux me surprit en chemin ; la maison qu'Amanzé destinoit à ses plaisirs & à ses parjures m'offrit un azile.

L'Esclave qui la gardoit fut embarassé en me voyant,

je ne m'en apperçois pas, j'entre, qu'elle eſt ma ſurpriſe ! lors qu'une femme que je ne connoiſſois point vint ſe jetter à mes pieds, Zoulouk, (car c'étoit elle-même,) me conjuroit de la rendre au Calife, de l'arracher des bras d'Amanzé ; ce diſcours que je ne comprenois pas me cauſoit un ſaiſiſſement mortel ; je laiſſois Zoulouk à mes genoux, je la releve enfin ; elle m'explique l'attentat d'Amanzé, j'entends avec ſurpriſe qu'elle préfere la gloire de plaire au Calife à l'amour d'Amanzé.

Quoi, m'écriai-je, Aman-

zé peut-il aimer ſans être aimé ? ah ! c'eſt une vengeance de l'amour.

Zoulouk s'apperçut qu'elle parloit à une Rivale, elle changea de ton & de langage.

Madame, me dit-elle, je voulois vous intéreſſer en ma faveur, je vous montrois une vertu pour vous cacher une foibleſſe, mais puiſque vos intérêts ſont unis aux miens, je ne feindrai plus une ambition que mon cœur. . . .

Zoulouk alloit pourſuivre lors qu'Amanzé parut.

L'étonnement d'Amanzé,

ſon embarras, ne peuvent s'exprimer ; le dépit, la fureur, la crainte, ſe peignirent dans ſes yeux, mais les larmes dont les miens étoient noyés le calmerent & le raſſurerent, il pria Zoulouk de ſe retirer.

Il vint à moi, il me dit, vous ſçavez ſans doute tous mes crimes, j'en rougis, j'en ſuis déſeſpéré, & tous mes remords ne valent pas un ſentiment, jugez moi par vous-même, Fatime, j'ai dû vous adorer, vous devriez me haïr....

J'aime Zoulouk, elle me hait, l'amour vous venge, ſi vous

vous n'êtes pas ſatisfaite, puniſſez-moi, mais ſongez qu'en perdant Zoulouk je perdrai la vie.

Quelle crainte oſe-tu concevoir, m'écriai-je avec une voix étouffée par mes ſanglots, Fatime te trahiroit, te livreroit à la colere du Califе, va, ce n'eſt point ainſi que je veux te punir; les remords que le trépas ou je cours va te cauſer ſeront ma ſeule vengeance, tu ne les redoute pas, les plaiſirs ſçauront t'en garantir.

Quittez ce langage funeſte ſi vous m'aimez encore, reprit d'un air attendri Aman-

zé, je crains bien moins les effets de votre haine que ceux de votre amour, de votre déſeſpoir, n'augmentez pas mes maux par le ſpectacle funeſte de ceux que je vous cauſe, je ſuis plus malheureux que vous, Fatime.

La douleur d'Amanzé fit une ſi forte impreſſion ſur mon ame que j'oubliai tout pour le conſoler; dans un cœur véritablement épris le ſentiment l'emporte ſur la paſſion.

Mais que n'éprouvai-je pas lorſqu'Amanzé m'ayant ramenée à Samarcande me quitta pour retourner auprès de Zououk.

La peinture des tourmens du cœur ne ſçauroit donner une véritable idée de ces mêmes tourmens.

La premiere inconſtance d'Amanzé auroit dû m'avoir accoutumé aux peines les plus accablantes, ſon repentir, ſon retour, auroient dû fixer dans mon ame un eſpoir flatteur, mais il eſt des ſituations où les ſouvenirs ne conſolent point, les réflexions n'éclairent point; accablé ſous le poids de la douleur, on n'éxiſte que pour ſouffrir.

Dans cet état, les plus vives allarmes pour Amanzé, trouverent encore place dans mon cœur, ou plutôt m'af-

fectoient plus que mes peines. Zoulouk m'avoit paru haïr Amanzé, elle pouvoit profiter du premier moment favorable pour le perdre; la confidence qu'elle alloit me faire, lorsqu'Amanzé nous interrompit, me faisoit naître mille soupçons, je n'osois les communiquer à Amanzé, il les auroit crû dictés par la jalousie, je voulus moi-même m'éclaircir.

Je vis Zoulouk, mais elle avoit quitté l'air de franchise pour prendre celui de la contrainte, je la conjurai de m'ouvrir son ame, elle ne me répondit que par des discours

feints & étudiés, elle s'excusa sur son trouble de la confidence qu'elle ne vouloit plus poursuivre.

Les femmes commencent ordinairement par une confiance imprudente, & finissent par la fausseté.

Je crus que Zoulouk aimoit Amanzé, & la connoissance que j'avois du caractére d'Amanzé me rendit moins affligeante cette idée, je me flattois qu'en devenant heureux, il cesseroit d'être Amant. Sa tristesse me détrompa.

Que ne peut l'amour sur un cœur qu'il posséde. L'orgueil,

la jaloufie, le dépit qu'on immole, font des facrifices dont on ne s'apperçoit pas, on entreprend tout, on pardonne tout, on s'abaiffe à tout, qui entend encore la voix de l'amour-propre n'aime point.

Trop heureufe de me rendre néceffaire à Amanzé, je l'entretenois de Zoulouk; emporté par fa paffion il ne s'appercevoit point de l'état funefte où fa cruelle confiance me réduifoit, je dévorois mes pleurs, je renfermois ma douleur dans mon ame, elle auroit touché Amanzé, mais elle l'auroit éloigné de moi, & le fupplice le plus affreux

me paroiſſoit moins terrible que cet éloignement. Les ſeuls tranſports que je me permettois avec Amanzé étoient des ſouhaits pour ſon bonheur. Que n'a-t'elle mes yeux & mon cœur cette heureuſe Zoulouk, m'écriois-je.

Que n'ai-je plutôt pour vous les ſentimens que vous meritez, dont vous ſeule êtes digne, interrompoit Amanzé ; quoi, fatime, vous m'avez fait connoître l'amour, cette paſſion, qui même en nous rendant malheureux, eſt le charme de notre vie, & je me ſers contre vous de vos propres le-

çons ; pouvez-vous me pardonner & m'aimer encore ?

Je ne répondois à Amanzé que par des regards & un silence qui portoient le trouble dans son ame ; il cherchoit à satisfaire la pitié qu'il ressentoit, les remords qui l'agitoient par des caresses ausquelles je n'avois pas la force de m'arracher, & mes plaintes, mes gémissemens, en expirant sur ses levres se changeoient en plaisirs.

Tant de tendresse & de constances devoient m'attacher Amanzé, elles produisirent un effet contraire, & trop fatal à mon amour.

Amanzé, déſeſpéré de ne point trouver dans le cœur de Zoulouk les ſentimens qui rempliſſoient le mien, me fuyoit, ma préſence lui devenoit inſuportable ; la pitié ne le retenoit plus.

Votre vuë, me diſoit-il, me rappelle tous mes malheurs & les augmente en me montrant de plus près l'injuſtice de l'amour, ne vous obſtinez donc plus à me conſerver des ſentimens dont je ne ſuis pas digne.

La réſolution d'Amanzé mit le comble aux tourmens de mon ame ; pleurs, prieres, menaces, tout fut em-

ployé pour le ramener, ses refus me mettoient hors de moi-même, son absence en me désesperant changeoit mon caractere. L'aigreur, le reproche, succéderent à la tendresse, à la douceur que ses yeux m'inspiroient; plus injuste que je n'étois insensée, Amanzé s'irritoit contre moi; il se vengeoit par des discours cruels & offençants de ces emportemens que tant d'amour réparoit, dont tant de remords me punissoient.

Livrée à l'horreur d'un état si affreux, je ne vivois que dans l'amertume & dans

les larmes. Mohammed qui voyoit s'évanouir l'espoir qu'il avoit conçu me plaignoit, & n'osoit m'importuner. Des ordres secrets du Calife le retenoient alors à Samarcande bien plus que le pouvoir de mes charmes.

Je veillois cependant à la sureté d'Amanzé, c'étoit l'unique soin dont j'étois capable. Une Esclave dont j'étois sûre me répondoit des desseins de Zoulouk, elle avoit acquis sa confiance.

J'appris un jour que Zoulouk avoit introduit dans la maison d'Amanzé un amant qu'elle adoroit & qui devoit

l'enlever à l'Eunuque Nesame. L'obstacle qu'Amanzé avoit apporté à ce projet l'avoit déseſperée. Mon Esclave ajoutoit que Zoulouk & son amant avoient formé pour perdre Amanzé un dessein dont elle ignoroit les details; il falloit avertir Amanzé du danger qui le menaçoit, mes allarmes me persuadoient que chaque instant de délai lui devenoit funeste; mais les préventions d'Amanzé me faisoient craindre qu'il ne refusât de me croire; je lui fis parvenir secrettement l'avis fatal que j'avois reçu.

J'étois plus tranquille lorſ-

que Sammis, qui depuis longtems m'abandonnoit à une passion que ses conseils irritoient, m'aborda d'un air troublé, & me dit: je vais éprouver, Fatime, si votre ame par sa fermeté est digne des principes que je vous ai donnés. Amanzé, traître à vous & à son Souverain, a ravi une Esclave qui appartenoit au Calife; cette Esclave, dont il a poignardé l'amant, vient de le trahir. Livré au Gouverneur de Samarcande, que ne doit-on pas craindre pour lui; mais.... Sammis alloit poursuivre, il s'apperçut que la lumiere du jour m'étoit ravie, que les

ombres de la mort m'environnoient, l'excès de mon amour bien plus que les secours qu'on me donna, ranima mes forces. Je vole à la prison d'Amanzé, je m'y présente comme Amante & comme Epouse, mais que pouvoient ces noms destinés à la tendresse, à la douceur, sur des cœurs endurcis, sur des ames barbares. L'humanité, la pitié, sont les sentimens que les hommes bravent le plus lorsqu'ils les ont vaincus.

J'eus recours à Mohammed, la faveur de Giafar auprès d'Haroun rendoit son

frere redoutable au Gouverneur de Samarcande.

Mohammed pénétré de mes pleurs n'écouta ni ſon amour ni ſa jalouſie, il me conduiſit lui-même dans la nouvelle & affreuſe demeure d'Amanzé.

Ah! Zeſbet, quel ſpectacle! quel ſouvenir.... l'obſcurité de la priſon, l'abbattement d'Amanzé l'empêcherent de me reconnoître, j'arroſai ſes mains de mes larmes, il entendoit mes ſanglots, & les expreſſions de ma douleur, il ne me répondoit que par des ſoupirs, Fatime, me dit-il enfin, ai-je pû vous méconnoître

un inſtant, la généroſité de votre amour vous fait chercher en ces lieux d'horreur un malheureux que vous devriez plus rigoureuſement condamner que le Calife; mais pourquoi réveiller le ſentiment dans un cœur qui ſe livroit avec plaiſir au plus cruel déſeſpoir, on en a redouté les effets, ces chaînes m'enlevent un ſecours que je ne puis tenir que de vous, je le demande à l'amour qui vous poſſéde, ou à la haine que vous me devez. L'un doit vouloir m'arracher à la colere de mon ennemi, l'autre doit vouloir ſe ſatisfaire; puniſſez ce cœur infidele qui

brula, ou plutôt qui brûle encore pour Zoulouk.

Cruel, repondis-je, tu veux que j'expire à tes yeux.... non, trop ennemi de ſa perfidie, tu ne ſçaurois aimer l'ingrate qui te trahit.... l'amour l'excuſe, interrompit Amanzé, ma jalouſe fureur m'a fait immoler ſon amant dans ſes bras, l'excès de la paſſion qui nous agite juſtifie de tout: mais que dis-je, Zoulouk peut-être moins coupable a pris une juſte vengeance, un avis fatal m'a aveuglé, j'ai peut-être donné la mort à ſon époux ou à ſon frere, périſſent ceux

qui ont fait naître mes soupçons, ou qui m'ont donné des lumieres odieuses.

Vous jugez bien, Abbassaï, continua Fatime, que le moment n'étoit pas favorable pour faire un aveu dont l'injustice d'Amanzé m'auroit punie.

Je parvins cependant à calmer Amanzé, l'absence de Zénara rendoit mes soins nécessaires à mon Amant; les ordres du Calife avoient depuis peu appellé à Bagdad Zenara & Azul; la crainte d'augmenter des soupçons qui pouvoient perdre Amanzé avoit hâté leur départ;

Azul m'avoit confiée aux soins & à la tendresse deSammis.

Je ne quittois point Amanzé ; des sentimens de douceur, de tendresse & de reconnoissance, reprenoient leur pouvoir dans son cœur ; mais sa funeste passion s'y renfermoit, & remplissoit ses jours de tristesse : nous unissions notre douleur & nos larmes ; cependant le généreux Mohammed avoit écrit à Bagdad en faveur d'Amanzé, il apprit par Giafar qu'Haroun, inflexible, au lieu d'accorder la grace d'Amanzé, se préparoit à prononcer

son Arrêt, il m'apprit en tremblant des nouvelles si funestes.

Cet instant fut le plus cruel de ma vie, tout ce que j'avois souffert, tout ce que j'ai ressenti depuis ne peut entrer en comparaison.

L'ingratitude, l'infidélité, l'absence de ce qu'on aime laissent encore des liens qui attachent à la vie, mais cette séparation éternelle anéantit tout, on se trouve seul dans la nature, on respire dans un désert affreux un air dont le poids accable.

La violence de ma passion me transporta en un moment

dans la ſituation que je vous peins.

Ah Seigneur, dis-je enfin à Mohammed en embraſſant ſes genoux, vous m'avez aimé & vous êtes généreux, que l'amour ou la généroſité vous touchent, ſauvez Amanzé. Si la récompenſe que porte avec ſoi une action grande & vertueuſe ne vous ſuffit pas, recevez ma main & ma foi, on ſacrifie tout pour ce qu'on aime.

Après quelques momens de ſilence, Mohammed avec un trouble qui porta l'eſpoir dans mon cœur, me répondit;

A quel combat, cruelle Fatime, osez-vous exposer ma vertu? vos prieres, vos larmes suffisoient pour me déterminer à vous obéir, à mériter la colere de mon Maître. Falloit-il m'offrir un bien que je voudrois acheter de mon sang & que je dois refuser? Oui, j'aurois pour vous satisfaire étouffé ma jalousie, j'aurois exposé ma fortune & ma vie; mais qu'il m'en coute de vous immoler mon amour, de renoncer au bonheur; non, je ne sçaurois la refuser cette félicité suprême..... Que dis-je! quel transport insensé! serois-je heureux,

lorſque Fatime dans mes bras gémiroit de ma foibleſſé, me reprocheroit de n'avoir pas eu le courage de l'imiter en me ſurmontant moi-même, en aimant généreuſement? Allez, Madame, continua Mohammed, allez attendre Amanzé, je vais le conduire à vos pieds, préparez ſa fuite & laiſſez-moi par la mienne affermir ma vertu.

Les pleurs de ma reconnoiſſance furent ſincéres en quittant Mohammed; ceux que l'amitié me fit verſer en me ſéparant de Sammis, furent remplis d'amertume. Il ignoroit ma douleur, j'avois

résolu de suivre Amanzé; Sammis, pour m'en empêcher, auroit fait valoir les droits qu'Azul lui avoit donné sur moi, il falloit lui cacher ma fuite, & je soupirois de la peine cruelle que j'allois lui causer, mais Amanzé me consoloit de tout, me tenoit lieu de tout.

L'Asie entiere étant soumise au Calife, l'azile le plus prochain pour Amanzé étoit la Grece, le danger & la longueur du voyage ne m'allarmerent point; nous partîmes dès que les ombres de la nuit firent notre sureté.

Jamais nuit ne m'avoit

paru

paru si courte & si préférable au plus beau jour. Amanzé touché de mon amour après s'être opposé à ma fuite en paroissoit charmé, les attentions, les caresses les plus tendres l'occupoient entierement.

Tandis que je me livrois à leur douceur trompeuse, notre conducteur s'égara, nous fûmes forcés de nous arrêter dans une habitation rustique.

Un lit que j'arrangeai moi-même invitoit Amanzé aux charmes d'un sommeil tranquille, il jouit dans mes bras d'un repos que je n'enviois point, il m'eut ôté le sen-

timent de mon bonheur.

Après les tourmens aufquels j'avois été fi longtems en proie, après la perte de toutes mes efpérances, que ma félicité me paroiffoit parfaite, je la refpirois avec une yvreffe & un fentiment inexprimable.

Oui, Zefbet, le feul fouvenir de cette nuit délicieufe a fouvent arrêté les effets de mon défefpoir, je n'ai pas voulu détruire un Etre capable de jouir d'un bonheur fi parfait.

Le jour qui alloit luire devoit éclairer l'excès de mon malheur, il falloit laiffer

éteindre la clarté avant que de continuer notre route, Amanzé me conjura avec tant d'instance de prendre quelques momens de repos que j'y consentis.

Je ne pouvois demeurer longtems éloignée de lui, je me préparois à l'aller rejoindre, lorsque revenant à moi avec un air dont le souvenir porte encore l'effroi & la douleur dans mon ame, il me dit : Arrêtez, Fatime, n'esperez pas que je veuille unir mon sort à celui d'une femme capable des plus noires perfidies ; que m'importe vos remords, quand je suis

la victime de vos fureurs ; votre generosité n'étoit donc qu'un repentir ? & la reconnoissance alloit vous rendre un cœur dont vous êtes si indigne ! mais graces au Ciel je suis éclairé, je pars. . . . .

J'avois écouté Amanzé dans un anéantissement total, ces mots funestes, *je pars*, me rendirent à moi-même. O Dieu ! m'écriai-je, en arrêtant avec transport le cruel Amanzé, ô Dieu ! Amanzé m'abandonne ; je ne pûs pendant quelques momens en dire davantage ; non, continuai-je enfin, je suis trop prompte à m'allarmer, tu

veux, ingrat, mettre mon amour à une derniere épreuve. . . . pourrois-tu penſer les horreurs que tu viens de me dire? pourrois-tu croire Fatime perfide? & que t'ai-je fait? je t'ai adoré, j'ai tout ſacrifié pour toi, voila mes crimes, méritent-ils la mort que tu me donne? . . . mais ſeroit-ce l'avis fidele que mon amour t'a donné que tu veux me reprocher? oui, j'ai voulu ſauver tes jours des fureurs de Zoulouk, & pour ne point m'attirer ta haine, j'ai voulu. . . . .

J'allois pourſuivre, lorſqu'Amanzé s'arrachant

mes bras, cet aveu me ſuffit, dit-il, vous confeſſez la moitié du crime, le reſte eſt aſſuré. Vous avez non-ſeulement expoſé Zoulouk à ma fureur, mais vous m'avez livré à celle du Calife, retournez à Samarcande, faites pourſuivre ma fuite, la mort me paroît moins affreuſe que vous.

En diſant ces mots, qu'à peine j'achevai d'entendre, Amanzé me laiſſa ſans connoiſſance & preſque ſans vie, je demeurai deux jours dans cet état funeſte, mais trop heureux pour moi.

Une vieille femme à qui appartenoit la maiſon ou j'é-

tois, en me rendant par ses soins mon existence, m'en fit sentir toute l'horreur.

Madame, me dit-elle, pouvez vous regretter si vivement la perte d'un infidele, méprisez l'injure qu'il fait à vos charmes, il en est puni par le choix qu'il vous préfere, votre rivale....

Que dites-vous de rivale, m'écriai-je, Amanzé n'étoit-il pas seul ici?

Vous ignorez donc, reprit Malika, (c'étoit le nom de la charitable vieille,) que votre Amant vous a quitté pour une femme qu'il a nommé Melkaïr; après avoir

avec elle une conversation vive & animée, il est parti avec elle.

La douleur à laquelle je succombe en vous faisant ce récit ; ma chere Zesbet, doit vous faire concevoir tout ce que je ressentis. Oui, c'est ici qu'il faut tirer ce voile fatal, qui supplée à l'expression totalement épuisée.

Fatime interrompue par ses sanglots laissa le tems à Abbassaï d'essuyer des larmes, dont le sentiment la consoloit, elle reprit ainsi son histoire.

Malika vouloit sçavoir qui j'étois, vouloit me conduire

à

à Samarcande, mais bien éloignée de ſuivre ſes conſeils, je ne voulois que mourir, je me voyois avec une ſatisfaction cruelle ignorée de tout l'univers, abandonnée à mon déſeſpoir.

De nouvelles réſolutions ſuivirent les nouvelles agitations de mon ame ; tantôt je voulois aller confondre les impoſtures dont j'accuſois Melkaïr, me juſtifier & regagner le cœur d'Amanzé, tantôt je voulois percer le mien aux yeux de l'ingrat qui m'outrageoit & que je ne pouvois hair.

Enfin ſans ſçavoir où me

transſports m'entraîneroient, je conjurai Malika de favoriſer mon déguiſement & mon départ. Je la quittai après avoir récompenſé ſon zéle & ſes ſoins.

La perfidie ſuivoit mes pas, le guide que m'avoit donné Malika me vendit ; pendant mon ſommeil, à des marchands d'Eſclaves ; ils m'emmenerent à Bagdad, malgré mes prieres & les promeſſes que je leur fis.

Aſſoud m'acheta pour le Califé, il changea enſuite le ſort qu'il me deſtinoit en un ſort bien plus heureux pour moi, puiſqu'il m'attacha au

vôtre pour le reste de mes jours, ma chere Abbassaï. Le lieu où je vous trouvai flattoit ma tristesse, mais il me fit craindre pour vous un destin infortuné. Les lumiéres qu'Assoud me disoit de vous donner me paroissoient dangereuses, je ne voulois point exciter en vous le sentiment. Ne s'apperçevoir de son existance, disois-je, que par le malheur d'exister, est un état bien moins à désirer que l'ignorance même de son être. Puissiez vous n'éprouver jamais cette affreuse vérité.

Ah ! Fatime, s'écria Zef-

bet, avez vous pû faire un éloge d'Amanzé que sa perfidie barbare dément.

Ne me condamnez pas, répondit Fatime, mon pinceau a été fidele, mais les menaces que souvent les transports de l'amour & de la colere m'avoient dictées, les accusations de Melkaïr ont fait ma perte, elle fut hâtée par cet aveu que j'avois toujours differé & que peut-être je fis avec imprudence.

La prévention ne veut rien éclaircir, le moindre faux jour lui sert de clarté.

L'emportement anéantit

toutes les qualités estimables du cœur & de l'ame.

Ces défauts que je vous ai peint dans Amanzé déciderent de mon sort, mais Amanzé rendu à lui-même, a sans doute par ses regrets expié son injustice.

Abbassaï admiroit le pouvoir d'une passion qui non-seulement résiste aux malheurs dont elle est souvent accablée, mais qui en excuse, en justifie même l'auteur.

Aux reflexions que fit Abbassaï sur l'histoire de Fatime, succéderent celles qu'éxigeoit sa propre situation; en approchant du terme sa

tal qui devoit la délivrer de ſes craintes, elle les ſentoît redoubler, enfin elle arriva à la Meque.

Abbaſſaï fut reçue de l'Iman, comme ſœur du Calife avec le reſpect où force la puiſſance, comme iſſue du ſang d'Ali avec le zéle que donne la religion; enfin avec le tendre intérêt qu'inſpire une perſonne aimable & malheureuſe: il la fit loger dans l'enceinte du Temple, il reçut dans ſes bras le fils de Giafar, il jura qu'il lui tiendroit lieu de pere, & faiſant pour lui les prieres les plus ardentes, il le conſacra

à Dieu & à son Prophête.

Abbassaï se flattoit que les vœux de la piété & de la vertu en faveur de l'innocence seroient exaucés, elle ignoroit combien l'abîme des décrets du Ciel est impénétrable.

Mesrour, cependant d'un œil attentif, d'un cœur bienfaisant, veilloit à la sureté de cet important secret, en affectant de l'ignorer. Abbassaï & Fatime pénétrées de reconnoissance pour des procédés si généreux, ne la laissoient éclater que dans leurs regards. Ces témoignages éloquens & muets satisfai-

ſoient également la délicateſſe & la ſenſibilité de Meſrour.

La tendreſſe d'une mere modéroit dans Zeſbet l'ardeur des ſentimens d'une Amante, mais rien ne conſoloit Haroun de l'abſence de tout ce qu'il aimoit.

Rien ne calmoit les inquiétudes & les remords de Giafar, l'éloignement d'Abbaſſaï redoubloit les uns en excitant les autres.

Haroun n'entretenoit Giafar que de ſa chere Zeſbet. Il lui peignoit ſon amour avec la vivacité d'un Amant dont les déſirs ne peuvent être

éteints ni satisfaits, il lui laissoit quelquefois entrevoir une jalousie qui l'allarmoit, mais le malheureux Visir étoit bien plus affligé quand Haroun se livroit avec lui à une confiance sans bornes, quand il lui donnoit des témoignages de la plus tendre amitié. Alors tourmenté par le souvenir de son ingratitude & de ses parjures, il étoit prêt à avouer son crime à Haroun, l'intérêt d'Abbassaï, pouvoit seul l'arrêter, son air interdit, sa tristesse auroient dû éclairer le Calife. Mais ce Prince prévenu de l'idée que lui avoit donnée la lettre supposée par Zobeïde

rapportoit tout à la paſſion qu'il croyoit à ſon favori.

Si la baſſeſſe de ſentimens nous fait haïr ceux que nous eſtimons, que nous admirons, la grandeur d'ame nous les fait aimer.

Haroun étoit un des Princes le plus illuſtre, le plus puiſſant qui regnât dans l'univers, ſon cœur étoit fait pour chercher une véritable gloire & non pour l'envier, il honoroit les Héros qui vouloient l'égaler, & même ceux qui vouloient le ſurpaſſer.

Cette juſtice qu'il rendoit aux vertus d'autrui lui fit con-

tracter une alliance étroite avec Charlemagne ; les Ambaſſadeurs qu'ils s'envoyerent mutuellement porterent les aſſurances d'une eſtime réciproque & parfaite.

Giafar chargé des plus rares & des plus magnifiques préſens, partit pour ſe rendre à la Cour de l'Empereur, Haroun étoit perſuadé que Giafar déſiroit de s'éloigner de Bagdad.

La douleur que reſſentit le Viſir en quittant des lieux où il devoit bien-tôt revoir Abbaſſaï, ne peut être comparée qu'à celle qu'éprouva cet-

te Princesse en arrivant à Bagdad.

Combièn de larmes avoit répandu Zesbet en se séparant de son fils ! Combien de fois elle s'étoit fait répéter les promesses de l'Iman & de l'Eunuque Naïr, à qui elle confioit ce fils chéri! Son amour pour Giafar pouvoit seul la consoler ; que devint-elle lorsqu'au lieu de se voir dans les bras d'un Epoux qu'elle adoroit, elle ne se trouva que dans ceux d'un frere qu'elle redoutoit. Il lui fut impossible de cacher son saisissement ; Ah Seigneur, s'écria-t'elle, pourquoi ne

vois-je point Giafar? que dois-je craindre?...

Son ingratitude, interrompit avec dépit le Calife, il n'eſt plus tems de vous cacher que vous avez une rivale adorée; Giafar va la revoir, il ſonge peu aux allarmes qu'il vous cauſe, il ne les mérite point.

Ce diſcours n'éclairciſſoit pas Abbaſſaï, elle le regardoit comme une impoſture odieuſe & même croyoit injuſtement qu'elle étoit concertée avec Zobeïde; l'horreur qu'elle en concevoit pour Haroun augmenta lorſqu'elle ſçut la véritable cauſe de l'éloignement de Giafar.]

Avec quelle force ne s'exprime pas la vertu, lorsqu'elle sert d'interprete aux passions.

Abbassaï satisfaisoit sa haine en rejettant avec scrupule les soins les plus innocens d'Haroun ; mais en même tems elle cachoit son amour, elle assuroit le Calife que Mahomet avoit enfin rendu le calme à son cœur. Elle étoit entrainée à la fausseté par la nécessité qui force à tout, & qui peut-être justifie tout.

Haroun trompé par l'apparente tranquillité de sa sœur, résolut de chercher

comme elle dans le Temple du Prophete le repos qui le fuyoit ; mais il voulut attendre le retour de Giafar, que l'amour ramenoit avec l'empressement qu'il inspire : Haroun auroit trop souffert de sçavoir Giafar auprès de Zesbet, lorsque lui-même en auroit été éloigné.

Les peines de son ame affoiblissant son esprit augmentoient ainsi sa piété, & ce sentiment au lieu de vaincre sa passion ne servoit qu'à le troubler.

Zobeïde toujours disposée à prendre le ton qui convenoit à ses intérêts, approu-

voit un voyage dont la raiſon condamnoit l'inutilité, qui par ſa longueur & par le faſte qu'il éxigeoit étoit nuiſible au bien de l'Etat. Elle n'avoit pû ſe perſuader que celui qu'Abbaſſaï avoit fait à la Meque fût ſans miſtere, elle avoit appris que ſon Eſclave & Naïr avoient diſparu depuis, ſes ſoupçons en étoient augmentés, elle ſe flattoit de les éclaircir, elle avoit obtenu d'Haroun d'aller avec lui à la Meque.

La méchanceté porte un flambeau funeſte dans les abîmes du crime & du malheur, parce qu'elle ſuppoſe toujours l'un

l'un & désire toujours l'autre. Zobeïde entrevoyoit la vérité.

Abbassaï soupiroit avec Fatime, les peines qu'elle ressentoit de l'absence de son Epoux étoient renouvellées & adoucies par les lieux témoins de ses plaisirs ; le retour de Giafar vint faire succéder à la tristesse & aux illusions un bonheur réel.

Mais bien-tôt l'impatient Haroun leur ravit une félicité dont les charmes paroissoient toujours nouveaux à des cœurs si vivement épris.

Tandis que Giafar se préparoit à suivre le Calife, Ab-

baſſaï éperdue & tremblante ne pouvoit ſans frémir ſonger à ce funeſte départ, Giafar éprouvoit le même déſeſpoir ; la raiſon qui les avoit ſoutenu dans leur premiere ſéparation les abandonnoit.

La crainte, les allarmes qu'on prend quelquefois pour des tranſports aveugles de l'ame ſont ſouvent des lumieres fatales dépendantes de la perfection de ſon être, & d'ailleurs les détails des noirceurs de Zobeïde avoient malgré les ſoupçons d'Abbaſſaï, juſtifié Haroun, il n'étoit point coupable de cette lettre qui avoit avancé le crime de

Giafar ; les diſcours, la pitié, les ſoins du Califc qui avoient parû au Viſir, autant d'outrages, étoient des témoignages d'une amitié ſincére, cette amitié trahie faiſoit le tourment de Giafar, la meſure de la foibleſſe & de la crainte, eſt ordinairement celle des remords.

Giafar étoit accablé, & jamais ſéparation ne fut remplie de tant de douleur, de tant d'amour & de ſi peu de fermeté ; le malheur qui pourſuit mes triſtes jours, dit Abbaſſaï après un ſilence touchant, ne me laiſſe entrevoir l'avenir qu'avec une

horreur que je ne puis vaincre, à peine ai-je repris dans tes yeux une vie que l'abſence m'alloit ravir, qu'une abſence encore plus cruelle me donne une nouvelle mort.

Quel eſt le ſecret que le tems infidéle ou les yeux de l'amour ne découvrent pas? Si Haroun avoit ſoupçonné le motif de mon voyage, ſi le ſien n'étoit qu'un deſſein pour s'éclaircir, furieux, déſeſperé, les lumieres qu'il recevroit l'armeroient contre toi, & mes prieres, mes pleurs, loin de te défendre hâteroient ta perte.

Ah Zeſbet, répondit Gia-

far, bannis de ton esprit ces idées funestes, laisse à mon ame le trouble & l'horreur. Un coupable doit toujours regarder le glaive suspendu sur sa tête, un Amant doit le cacher aux yeux de l'objet qu'il adore. Mais peut-être les raisons qui excusent mon parjure en obtiendront du Ciel l'impunité. Le Calife ne soupçonne point mon crime, ses caresses m'en assurent, accoutumé à lire dans son cœur, j'en connois les plus secrets replis. L'Iman & Naïr son zélés & fidéles. Oui, je te reverrai, ma chere Zesbet, je te rendrai les caresses innocentes que j'aurai reçues de ton fils.

Puisse cet espoir être rempli, interrompit Abbassaï, hélas! malgré les soins de ton amour pour me rassurer j'apperçois tes allarmes.

Une douleur extrême réveille toute la sensibilité du cœur, repliqua Giafar, & rend présens tous les maux qu'on peut souffrir.

Que nous éprouvons cruellement cette vérité, s'écrierent-ils tous deux en s'embrassant! ah Zesbet!... ah Giafar!...que ne puis-je expirer dans tes bras!.... ô Ciel, que nous somme malheureux!

Fatime partageoit la dou-

leur de ces funestes adieux, elle n'oublia rien pour calmer Abbassaï, elle lui retraçoit ses propres malheurs, elle l'invitoit à suivre l'exemple de sa fermeté. Vous reverrez un Epoux qui vous adore, lui disoit-elle, il ressent aussi vivement que vous une séparation fatale, & tout ce que j'aimois me condamne à une douleur éternelle, l'injustice; la haine d'Amanzé en déchirant mon cœur n'ont pû éteindre mon amour, mais j'ai souffert. Il est plus généreux de supporter un destin cruel (quand il ne plonge pas dans l'infamie,) que de hâter un avenir peut-

être avilissant pour nous.

Les adieux d'Haroun furent moins touchans, parce qu'ils étoient contraints, mais ils furent bien plus accablans pour lui, il en ressentoit seul l'amertume qu'il lui falloit dévorer. Puissai-je, dit-il en embrassant tendrement sa sœur, obtenir du Ciel le retour de la vertu & de la raison, puissai-je ne vous revoir que pour faire votre bonheur.

Les murmures des Peuples contre l'éclat qui environne un Souverain sont moins à redouter que le mépris qu'ils auroient pour lui sans cet

éclat

éclat impoſant ; on ſe révolte contre ceux qu'on craint, & on obéit toujours à ceux qu'on admire.

Tout ce que le luxe aſiatique peut imaginer fut employé avec profuſion dans le voyage du Calife ; depuis depuis Bagdad juſquà la Meque les chemins furent couverts de tapis précieux. Les hommages, les acclamations, les plaiſirs, ſuivoient les pas d'Haroun, il paſſoit le jour dans le repos. Lorſque la fraîcheur de la nuit l'invitoit à reprendre ſa route, les arbres qui la bordoient chargés de flambeaux & de par-

fums, répandoient une clarté plus agréable que celle du Soleil, des odeurs plus délicieuses que celles du Printems.

Le voyage du Calife avoit donné à l'Iman de vives allarmes, le fils d'Abbassaï lui étoit aussi cher que son propre fils. Il le conduisit avec Naïr dans le lieu le plus reculé du Temple consacré par Mahomet, azile qu'il crut digne de l'innocence.

Tandis qu'Haroun cherchoit dans de vaines prieres une tranquillité qu'il devoit plutôt attendre du tems & de

la raiſon ; Giafar embraſſoit ſon fils, recevoit ſes aimables & tendres careſſes, témoignoit ſa reconnoiſſance à l'Iman, & récompenſoit Nair. Il alloit toutes les nuits revoir ce gage précieux, l'image vivante de ſa chere Zeſbet.

Zobeïde, cependant faiſoit des perquiſitions ſecrettes de tout ce qu'avoit fait Abbaſſaï pendant ſon ſéjour à la Meque, mais la prudence de Meſrour qui craignoit ſans ceſſe pour Giafar & pour Zeſbet les rendoit inutiles. Zobeïde ne devoit tenir que du hazard la joye que re-

cherchoit sa méchanceté, elle étoit logée ainsi que le Calife dans l'enceinte du Temple. Les fenêtres de son appartement donnoient sur un jardin destiné au seul Iman.

Le désir de nuire est plus nuisible à celui qui l'éprouve qu'à celui qui en est l'objet, il trouble le repos de l'ame & celui du corps.

Zobeïde agitée par ses desseins, respiroit avant l'aurore un air que le Ciel lui auroit ravi, si le Ciel prévenoit le crime au lieu de le punir. Quelles furent sa surprise & sa joye lorsqu'un

jour elle apperçu l'Eunuque Naïr qui tenoit dans ſes bras un enfant dont la beauté lui retraça les traits de Zeſbet. Le ſecret qu'elle avoit ſoupçonné lui paroît dévoilé, elle appelle Naïr, elle l'intimide, elle le ménace, elle le flatte, & ſéduit facilement une ame accoutumée à la perfidie; Naïr déclare tout, promet tout à Zobeïde; l'eſpérance de ſortir d'une retraite qu'il regardoit comme une priſon, étouffe ſes remords, & d'ailleurs la trahiſon ſeule a des charmes pour les traîtres.

Le pouvoir décide des

rangs & des Loix : L'Iman ſe croyoit le véritable Chef de la Religion Muſulmane, le Peuple en étoit perſuadé, mais Haroun ſoutenant ce titre par des millions de bras armés pour lui en poſſédoit tous les avantages. Le deſcendant d'Ali éclipſé, anéanti devant le Calife, oſoit à peine paroître dans ſa propre demeure ; ce jardin que la ſuperſtition lui avoit conſacré fut profané par Zobeide, il lui ſervit à exécuter ſes noirs projets.

Trop adroite pour ſe charger d'une accuſation odieuſe, Zobeïde vouloit qu'Haroun

découvrît lui-même le crime de Giafar. Elle connoissoit le cœur humain, elle sçavoit qu'un même objet aujourd'hui excite la colère, & demain la tendresse, que la pitié succéde à la vengeance. Elle sçavoit enfin qu'on punit de la perte de ce qu'on aime celui qui l'a causée en excitant des transports malheureux.

Zobeïde entraîna Haroun & Giafar dans le jardin de l'Iman, le perfide Naïr devoit s'y trouver avec le fils d'Abbassaï. Que devint Giafar en le voyant, le Calife ne s'apperçût point de son trouble, il ne reconnut point

Naïr. Les yeux attachés sur l'aimable enfant que l'Eunuque tenoit dans ses bras, il n'étoit occupé que de lui; charmé de ses graces il l'accabloit de caresses, son cœur étoit ému. . . . .

Zobeïde qui craignit les sentimens que la nature inspire, vint les détruire par ceux de la jalousie. .

Seigneur, dit-elle au Calife, votre tendresse pour cet enfant ne me surprend point. Sa beauté vous retrace des traits chéris.

Ces paroles portérent une lumiere sombre mais fatale dans l'esprit d'Haroun; il re-

garde Giafar, la confusion, le désespoir, les allarmes qu'il lit dans ses yeux acheverent de l'éclairer.

A qui appartient cet enfant? dit-il d'une voix terrible à Naïr, (qu'il reconnoit enfin,) confesse la vérité à ton Maître, ou la mort la plus cruelle.... Il n'en falloit pas tant pour déterminer Naïr à un aveu médité.

L'excès de la fureur du Calife ne peut être comparé qu'à la douleur, à l'anéantissement de Giafar.

L'état cruel où étoit réduit l'infortuné Visir, ne toucha point Haroun.

Traitre, lui dit-il, c'étoit donc ainsi que tu te jouois de mon amitié & de ma confiance. L'ingratitude, la perfidie, le parjure, remplissoient ton ame, tandis que tu prenois le masque de l'honneur & de la probité. O Dieux! quels indignes artifices tu as employé pour me tromper, le Ciel peut-il avoir souffert un traitre comme toi? Quoi! la foudre n'est pas tombée sur sa tête; eh bien je sçaurai aider la justice divine, la mort punira ton crime, & la honte la précédera; l'ingrate Zesbet, digne de l'opprobre de sa naissance, coupable comme toi,

a abusé de ma piété, de ma crédulité, elle doit partager & augmenter ton châtiment. Je déclare qu'elle n'est point du sang des Abbassides, & je la destine à passer à tes yeux dans les bras du plus vil de mes Esclaves.

Ah Seigneur, arrêtez, s'écria Giafar en se jettant aux pieds du Calife, inventez des supplices pour me punir, mais ne deshonorez pas votre mere & votre sœur, j'ai séduit Zesbet, je l'ai forcée à vous tromper, moi seul je vous ai trahi, vengez l'amitié outragée, je ne chercherai pas à vous attendrir,

à reveiller des ſentimens que j'aurois toujours mérité ſans une fatale paſſion dont vous connoiſſez le pouvoir, perdez le coupable, mais épargnez l'innocence.

Quoi! tu oſe encore, infidele, me demander des graces, reprit Haroun, parler de la vertu, me reprocher mon amour, ſache que le parjure eſt plus odieux que l'inceſte, & que tu ne ſerois pas criminel ſi tu m'avois imité; mais c'eſt trop ſouffrir devant moi un monſtre qui fait ſuccéder dans mon cœur aux ſentimens de l'amitié & de la nature les

fureurs les plus cruelles.

Qu'on l'accable de chaînes poursuivit-il, c'est à Bagdad qu'il sentira le poids de la vengeance d'un ami trahi, d'un souverain outragé; que cependant nul ne soit assez hardi pour me parler en faveur de ce traître, s'il ne veut éprouver ma juste colere.

Les ordres du Calife furent exécutés, Giafar traîné dans une affreuse prison y demeura jusqu'au départ d'Haroun, tous les cœurs gémirent de son infortune, la tristesse se peignit sur tous les visages, mais nul n'étoit si affligé que Mesrour.

Le ſort de Giafar, celui d'Abbaſſaï le touchoient vivement, la honte, l'injuſtice dont le Calife alloit ſe noircir le déſeſperoient; il avoit pour Haroun cet attachement noble & vertueux qui pleure plus amerement la perte de la gloire & de la vertu d'un maître adoré que celle de ſa vie.

Il réſolut de tout haſarder pour rendre Haroun à des ſentimens d'équité & d'humanité, une tendre compaſſion pour la malheureuſe & innocente cauſe de tant de maux lui fit donner ſes premiers ſoins au fils de Giafar,

il profita du trouble du Calife pour le faire enlever avec Naïr, il fit punir l'un, il confia l'autre au zéle & à la tendresse de l'Iman, il prépara & favorisa leur fuite.

Il restoit à sa génerosité d'apprendre à Abbassaï le malheur de Giafar, & celui qu'on lui préparoit; Mesrour envoya à Bagdad un ami dont le cœur lui étoit connu, il écrivoit à Abbassaï, l'exhortoit à fuir, à se dérober à l'infâmie qu'on lui destinoit, il lui ordonnoit cette fuite au nom de Giafar, il lui faisoit sentir le danger & l'inutilité des démarches qu'elle

pourroit faire en faveur de ſon malheureux époux, il lui faiſoit eſperer que l'abſence & la raiſon réveilleroient la vertu dans le cœur d'Haroun, enfin Meſrour apprenoit à Zeſbet l'endroit où l'Iman lui remettroit ſon fils.

Haroun cependant éprouvoit le déchirement d'un cœur qui doit hair tout ce qu'il a aimé, qui outragé, inſulté par les objets de ſon amour & de ſon amitié, doit ſe venger ſur ces objets chéris. Tantôt les cris de la vengeance le tranſportoient hors de lui-même ; tantôt le

déſeſpoir l'accabloit : toujours livré aux tourmens des combats de l'ame, à l'emportement des paſſions, il fuyoit tous ceux qui l'entouroient ; ſombre, farouche, la ſeule Zobeïde avoit le pouvoir de s'en faire entendre, elle détruiſoit les forces de la vertu & Haroun prenoit pour un calme heureux cette funeſte victoire.

Oſez-vous douter, lui diſoit-elle, de la juſtice d'un ſentiment conſacré par la divinité. Le pardon d'une injure eſt un aveu de lâcheté & de foibleſſe, punir un ingrat eſt une marque de grandeur & de courage.

Tandis que Zobeïde donnoit à Haroun ces conseils odieux, &, à la honte de l'humanité, trop séduisants, Abbassaï se livroit à une douleur sans bornes. Combien de fois Fatime ne s'allarma-t-elle point pour ses jours ? La crainte du sort affreux que Mesrour lui annonçoit avoit d'abord soutenu ses forces, il lui sembloit qu'un instant perdu rendroit sa fuite impossible, mais la douleur lui causa bientôt un épuisement total.

Les soins de Fatime & le desir de revoir son fils soutinrent l'infortunée Zesbet.

Elle arriva enfin dans le lieu où elle devoit le trouver avec l'Iman. Que sa présence étoit nécessaire à ce fils chéri. L'Iman accablé d'années & de chagrin touchoit à son dernier instant.

Je vous rends le dépôt que vous m'avez confié, dit-il à Abbassaï, le sang d'Ali méritoit un sort plus heureux, le traître Naïr nous a perdu, hélas que les cœurs éloignés de la perfidie se livrent facilement à l'imprudence, que le zéle est aveugle. Devions-nous ainsi hasarder notre confiance ? ah puissent vos malheurs être épuisés, con-

tinua-t-il d'une voix foible, puiſſe le Ciel me prendre pour victime, puiſſent enfin les preſſentimens funeſtes qui m'agitent n'être point juſtifiés ; en achevant ces mots l'Iman expira en embraſſant le fils de Giafar dont les larmes & les cris formoient le ſpectacle le plus attendriſſant.

Le cœur d'Abbaſſaï ne pouvoit ſuffire à toute la douleur dont il étoit rempli, elle en étoit accablée, les pleurs de ſon fils réveillerent tous ſes ſentimens : elle le prit dans ſes bras avec les agitations d'une vive tendreſſe,

bientôt elle le repouſſe avec horreur & déſeſpoir. Gage trop chéri & trop funeſte d'un amour malheureux, s'écrie-t-elle, quel ſort affreux t'eſt deſtiné! ſouvenir de ma félicité, fruit du crime, tu détruits l'une, tu attire la peine de l'autre.

Ah! Fatime que deviendra cet infortuné lorſque la cruauté barbare aura tranché les jours de ſon pere, lorſque le déſeſpoir aura terminé ceux de ſa mere. Quel poids de douleur pour lui en apprenant un jour qu'il cauſe notre mort. Mais peut-être il aura encore ſes pro-

pres malheurs à pleurer. Haroun étendra jusqu'à lui sa vengeance.

La honte que le coupable Calife attaché à la mémoire d'une mere respectable, l'oubli des sentimens sacrés de l'amitié & de la nature me fait tout craindre.

Ah si je croyois qu'il réservât le fils de Giafar à l'esclavage ou à l'ignominie, je lui enleverois une si noble & si précieuse victime. Oui, j'enfoncerois dans cet instant même un fer cruel dans le sein de mon fils & l'en retirant tout sanglant j'en percerois le mien. La pitié excite

la fureur & rend quelquefois la cruauté néceſſaire.

Les tranſports qu'exprimoit les paroles d'Abbaſſaï étoit peints dans ſes yeux, ſon air ſombre allarma l'aimable enfant qui les cauſoit. Il recule effrayé, tremblant. Mais ſe voyant ſans ſecours l'inſtinct le ramene dans les bras d'Abbaſſaï. Il cherche par ſes larmes, par ſes carreſſes à fléchir celle de qui ſon ſort dépendoit. Ces mouvemens que la raiſon ne ſçauroit encore conduire nous ſont donnez par la nature, pour la conſervation de notre être; ils attendriſſent les plus

insensibles, quel doit être leur effet sur le cœur d'une mere!

Abbassaï essuye les pleurs de son fils, elle le rassure, elle écoute les conseils de Fatime, cette fidele amie lui répétoit sans cesse les esperances de Mesrour.

La crainte ne connoît pas la prévoyance, Fatime & Abbassaï troublées, hors d'elles-mêmes, s'étoient sauvée du Sérail sans avoir pris de quoi subsister, la plus profonde misere vint augmenter leurs maux. A qui pouvoient-elles avoir recours? Le plus grands des malheurs pour

elles auroit été d'être connues.

Elles étoient dans un Hameau ſitué ſur les bords du Tigre, des Pêcheurs charitables avoient ſoin de leurs triſtes jours. Les beſoins que des ſecours ſi groſſiers leur laiſſoient, affligeoient moins Zeſbet que l'impoſſibilité de récompenſer ſes hôtes généreux, & la dure extrêmité ou l'amitié réduiſoit Fatime.

Abbandonnez-moi, lui diſoit-elle, vous verrai-je conſumer une vie qui ſeroit peut-être réſervée à un ſort plus heureux & que...

N'achevez pas Zeſbet, s'écrioit Fatime, que vous ai-je fait pour m'outrager ? Les ſentimens qui m'uniſſent à vous ne peuvent céder ni à l'eſpoir, ni au bonheur même, je vivrai & mourrai avec vous.

Eh bien ma chere Fatime, dit Abbaſſaï, rapprochons-nous de Bagdad, cherchons à nous cacher dans quelque ſolitude, le retour d'Haroun va nous rendre Meſrour, nous lui apprendrons le lieu de notre demeure ; il m'inſtruira du ſort de mon époux, & j'irai le ſecourir s'il eſt poſſible ; ou mourir avec lui.

Fatime approuva la réſolution de Zeſbet, elles étoient peu éloignée de Bagdad ; un des Peſcheurs leur ſervit de guide juſqu'à la Forêt, & par leurs ordres les laiſſa en ce lieu.

La Tour dans laquelle Hakem opéroit ſes preſtiges avoit été démolie, des arbres épais en couvroient les ruines, Abbaſſaï & Fatime qui tour à tour avoient porté le fils de Giafar, accablées de fatigue & de laſſitude s'arrêterent, elles s'aſſirent au pied d'un arbre.

Une inſcription qu'apperçût Abbaſſaï lui fit connoître

[illegible],
[illegible] elle avoit ;
[illegible] , son
[illegible] d'une valeur
[illegible] Femme qu'elle ne
[illegible] à secourir,
[illegible] l'horreur de la nuit
[illegible]. Elle avoit
[illegible] de pouvoir
[illegible]. elle s'étoit se-
[illegible].

[illegible] affreux elle
[illegible] d'elle,
[illegible]. mais ses [illegible]-
[illegible] pour accueillir l'em-
[illegible] ses erreurs. La
[illegible] souvent [illegible] force
[illegible]. Femme s'approche
[illegible] avoir entendu,
[illegible] l'empêchoient

de les voir, elle se jette à leurs genoux qu'elle embrasse. Qui que vous soyez leur dit-elle, venez secourir une infortunée, venez la voir seulement & je suis sure de votre pitié.

Elle avoit à peine prononcé ces mots qu'un de ceux à qui elle parloit s'écria, ah ! mon pere c'est Fatime.... C'est elle-même, ah c'est Amanzé s'écria à son tour Fatime, ô Dieu je meurs....

Amanzé prit dans ses bras son amante, elle respiroit à peine, le souvenir de Zesbet combattoit un saisissement qui peut être auroit été mortel

dans l'affoibliſſement où elle étoit.

Amanzé, dit-elle, je reconnois votre cœur, il eſt fait pour les ſentimens d'humanité & de pitié que j'y vois. Courez à Zeſbet, vous reconnoîtrez le lieu où elle eſt à des gémiſſemens : votre ami m'aidera à vous ſuivre, mes forces ne me le permettent pas & cependant Zeſbet ſe meurt.

Oui, répondit celui qui n'avoit point encore parlé, Sammis t'offre un bras que la douleur que tu m'as cauſée a plus affoibli que le poids de mes ans.

Des bonheurs ſi ineſperés pour Fatime, auroient été funeſtes à Abbaſſaï ſi Amanzé voulant obéir à Fatime n'eut volé à elle. Il la prend dans ſes bras, Sammis ſoutenoit Fatime, & portoit le fils de Giafar.

Dans cet état ils arriverent à une Maiſon, que l'épaiſſeur de la Forêt & des ruines cachoient.

Par mille ſoins on rendit Zeſbet à la vie. Fatime n'eut pas beſoin des mêmes ſecours, les yeux d'Amanzé auroient ſuffi pour la retirer de la nuit du trépas.

Où suis-je dit Abbassaï, en revenant à elle, suis-je encore dans la Tour d'Hakem ? Oui, répondit Sammis. C'est donc ici mon tombeau reprit-elle, la main d'un Dieu vengeur m'y conduit : Ce Dieu terrible poursuit sur les enfans le crime de leurs peres. J'ai reçu dans ce lieu un être criminel, j'y dois terminer un destin malheureux.

Sammis sçavoit les malheurs d'Abbassaï & de Giafar, il n'oublia rien pour arracher Zesbet au désespoir, aux résolutions funestes.

Pendant qu'il la persua-

doit, Amanzé étoit aux genoux de Fatime, & Fatime hors d'elle-même doutoit de sa propre existence.

Est-ce Amanzé que je vois, s'écria-t-elle enfin ? Cet Amanzé si ardemment, si constamment aimé. Quoi ses yeux ne sont plus armés d'une injuste colere, le repentir, la tendresse y regnent..... Mais n'est-ce point un beau songe qui va peut-être finir ?

Amanzé ne répondoit à Fatime que par un trouble, plus fait pour obtenir son pardon que les plus éloquens discours ; son silence n'étoit

interrompu que par ces mots : quoi Fatime vous m'aimez encore ! Un oui que les yeux de Fatime prononçoit encore plus que ſa bouche raviſſoit Amanzé.

Le bonheur de Fatime rendoit un peu de calme à Abbaſſaï, l'état ou étoit Abbaſſaï moderoit la joie de Fatime. Sammis leur promit d'aller trouver Meſrour à ſon retour & Haroun même s'il le falloit, enfin de s'expoſer à tout pour ſervir Abbaſſaï.

Ces promeſſes rendirent quelque tranquillité à l'infortunée Princeſſe.

Amanzé cependant vouloit paroître moins coupable, vouloit excuser les transports & la barbarie avec laquelle il avoit quitté Fatime. Non, lui dit-elle, mon amour te justifie mieux que ton éloquence, je te revois, tu m'aimes, mon cœur est satisfait.

Et le mien ne l'est pas, répondit Amanzé, un généreux pardon quoique flatteur, est dangereux lorsqu'on ne l'a pas mérité. Ecoutez-moi, ma chere Fatime, mais comment osez-vous rappeller un moment qui a rempli mes jours d'amertume, de remords & de honte.

Melkaïr acheva de troubler une ame qu'un amour insensé avoit déja trop affoiblie, poursuivit-il, elle m'assura que vous aviez accusé Zoulouk quoique sure de son innocence, Fatime me dit-elle, sçavoit que Zoulouk étoit dans les bras d'un frere & non d'un amant, elle vous a poussé à une fureur injuste, pour vous rendre odieux à l'objet que vous lui préferiez. Elle a poussé l'artifice plus loin, elle vous a trahi, afin de pouvoir vous sauver, & obtenir ainsi une reconnoissance si peu méritée.

Ces discours de Melkaïr

eurent le funeſte effet dont vous futes la victime, & je reconnus trop tard leur perfidie.

J'allois ſortir des Etats du Calife, lorſque je rencontrai Zoulouk qui fuyoit auſſi, ſa fureur en me voyant, ſes aveux me découvrirent les impoſtures de Melkaïr, mes remords, mes regrets, éteignirent mon fatal amour pour Zoulouk, encore plus que le dépit.

Je quittai Melkaïr avec le mépris qu'elle méritoit ; cependant je ne vous vengeai point, & quelle vengeance

peut-on prendre d'une femme deshonnorée par une conduite infâme, par des principes honteux, par des mœurs avilissantes; elle peut tout braver parce qu'elle n'a rien à craindre; odieux avantage, que ceux qu'elle persécutent ne lui envient pas.

Je retournai chez Malika, les reproches, le récit de l'état cruel ou je vous avois réduite augmenterent ma douleur; seul, errant, insupportable à moi-même; je vous chercohis en tous lieux lorsque je rencontrai Sammis.

Loin de le fuir, je l'aborde, e ſuis moi-même mon accuſateur. Sammis me regarde l'abord avec horreur, mon déſeſpoir l'appaiſe, nous uniſſons nos recherches, nous apprenons enfin qu'on vous a vue à Bagdad, nous y volons, nos ſoins ſont inutiles, rien ne peut nous inſtruire de votre ſort.

Nous ne pouvions cependant nous éloigner d'un lieu où nous eſpérions vous retrouver; enfin la mort d'Azul & de Zenara nous ayant affranchis de tous liens, nous avons fixé notre demeure dans cette forêt.

La colere du Calife me rend nécessaire la retraite & la solitude. Heureux d'avoir conservé mes jours, si Fatime veut en accepter l'offrande, si mon repentir & mon amour peuvent lui faire oublier le passé, la rassurer sur l'avenir; enfin si elle ne craint point d'unir son sort à celui d'un infortuné condamné à un exil éternel.

Peut-on nommer exil les lieux où l'on est avec ce qu'on aime, répondit Fatime; les lieux où l'on réunit, la joye, la volupté de l'ame, l'yvresse

ſe du cœur, les plaiſirs des ſens.... Viens, mon cher Amanzé, reçois ma main & ma foi, je brave la haine du Calife; & je braverois pour toi celle de l'univers entier. Un cœur que la prévention & les ſentimens d'autrui entraînent eſt mépriſable.

Puiſſai-je te dédommager de tout, te tenir lieu de tout, je ne crains que ta légéreté, mais je la ſupporterois encore ſans ceſſer de t'aimer, le véritable amour eſt toujours capable de renouveller ſes ſacrifices, ſa conſtance eſt inalterable.

Amanzé pénétré de reconnoissance & de tendresse, juroit à Fatime qu'il vouloit toujours ignorer la vérité des esperances flatteuses qu'il recevoit.

Que Fatime auroit été heureuse si le destin de Zesbet avoit pû changer aussi ! mais il devenoit chaque jour plus funeste.

Les perfides conseils de Zobeïde l'emportoient sur les prieres de Mesrour. Haroun à son départ de la Meque avoit refusé de voir un instant Giafar.

Le malheureux Visir vouloit non point obtenir sa grace, mais celle de Zesbet; l'assurance qu'elle s'étoit sauvée le consola de la rigueur du Calife.

Elle m'est due, disoit-il à Mesrour cette rigueur que vous trouvez barbare. Un traître à son Souverain, à son ami, a mérité le supplice affreux d'être condamné par celui qui porte ces noms chers & sacrés; ah si je n'avois pas entraîné dans ma ruïne ma chere Zesbet, je verrois d'un œil tranquille l'approche du châtiment que je merite.

Mesrour, continuez à cette aimable Princesse & à mon fils vos soins généreux, soyez le frere de l'une & le pere de l'autre, vous seul êtes leur protecteur.

Giafar avoit raison, la colere aveugle d'Haroun avoit privé Abbassaï des secours que lui auroient donnés les Barmecides, il les avoit tous condamnés, les prisons de Bagdad étoient remplies de ces illustres malheureux.

Le Calife cependant ignoroit la fuite de Zesbet; la défense qu'il avoit faite qu'on prononçât son nom devant

lui ; la crainte de hâter la mort de Giafar avoit fait garder ſur cet événement un profond ſilence. Zobeïde l'ignoroit auſſi, Haroun avoit ordonné qu'on ſe ſaiſit de ſa ſœur, il ſe croyoit obéi.

Lorſque l'ame reſſent une douleur dont l'excès ne la tranſporte pas ; elle aime à communiquer ſes peines, mais elle frémit d'horreur ; elle s'y livre ſeule lorſque la fureur s'eſt emparée d'elle, lorſqu'elle lui a fait franchir toutes les bornes. La douceur de ſa confiance n'eſt pas faite pour une ſituation ſi terrible.

Haroun plus encore insupportable à lui-même qu'il ne l'étoit aux autres, ne trouvoit aucuns momens de calme. Bien-tôt il déteſta Zobéïde, il lui reprochoit la fûneſte connoiſſance de ſes malheurs. Juſte punition des méchans, plus malheureux que ceux qu'ils ont accablés tandis que ceux-ci excitent la pitié, ils inſpirent toute l'horreur qu'ils meritent.

Le Calife en approchant de Bagdad ſentoit augmenter ſes cruelles agitations, mais l'amour qui produiſoit

cet ef
fois f
citoi
tôt il

Je
ſang
diſoi
micro
têre
prone
pourr
ſe, t
eh qu
dèſob
ment
amou
dicté
pardo

violé... Leur pardonner, reprenoit-il, & le puis-je lorsqu'ils m'assassinent si cruellement ? lorsque le perfide ami à qui j'avois confié le secret de mon ame & tout mon repos, m'a trahi, m'a trompé. Cette lettre qu'il avoit sans doute supposée pour écarter mes soupçons, cette feinte piété d'Abbassaï.... Non, il seront punis, je joindrai aux remords, à la honte qu'ils me causent en me faisant déshonorer ma mere, déclarer mon coupable amour, ceux que pourra me causer leur châtiment. Zesbet en pleurs ne m'attendrira point. O

Ciel

Ciel, pourrois-je me laisser fléchir par ses prieres..... essuyer ses larmes, me sacrifier moi-même.....

Ces pensées occupoient Haroun tandis qu'on trainoit Giafar à sa suite. Que ce retour à Bagdad étoit different de son départ, il avoit vû sur tous les visages la joye, l'amour, le respect, il n'y voyoit que la crainte & la tristesse. Il arrive enfin, il ordonne qu'on lui amene Abbassaï; quels furent ses transports en apprenant sa fuite! jamais la fureur, la douleur & le désespoir reunis n'ont produit un effet si af-

freux. Il s'agite, il pousse des cris terribles, il dit enfin: il mourra le perfide, & sa mort me vengera de l'ingrate qui me fuit. En achevant ces mots, il perd l'usage de ses sens: il ne reprend des forces fatales que pour signer l'Arrêt de Giafar. Il veut que ce funeste Arrêt soit exécuté presque sous ses yeux, afin de se rassasier de sa vengeance dans l'instant qu'elle sera remplie.

Giafar apprend son sort sans frémir, il ne murmure point de la barbarie d'Haroun, il ne s'occupe que de Zesbet, il embrasse Mes-

rour ; cher ami, lui dit-il, reçois mes adieux, porte-les à la malheureuſe Abbaſſaï, recueille mes derniers ſoupirs, ils ſont pour elle ; dis-lui que ſans l'horreur de mon parjure je ne croirois pas d'avoir trop acheté de mon ſang le bonheur de l'avoir poſſédée. Dis-lui qu'elle ſe donne généreuſement la mort plutôt que de s'expoſer à l'ignominie ; qu'elle ne craigne point les abîmes de l'avenir, elle y retrouvera un époux qui l'adore : mais ſi elle peut ſe ſouſtraire aux fureurs d'Haroun, au nom de notre amour qu'elle vive pour mon fils. O cher fils.... ô Zeſ-

bet. . . . en disant ces mots Giafar présente sa tête aux bourreaux, il reçoit le coup fatal.

Mesrour dans le premier instant de la colere du Calife avoit envoyé dire à Abbassaï de venir faire un dernier effort en faveur de Giafar, il avoit appris sa retraite par Sammis.

Abbassaï, la mort sur les levres, avoit conjuré Fatime de ne point la suivre, de ne point abandonner son fils, accompagnée de Sammis, elle s'étoit traînée au Palais de son frere, la douleur en l'affoiblissant, en retardant ses

pas, décide ſon malheur, elle arrive enfin, elle voit en entrant donner le coup mortel; elle veut l'arrêter, il n'étoit plus tems, Giafar n'étoit plus.

Elle ſe jette ſur le corps de ſon époux, elle y veut rejoindre cette tête ſanglante, objet funeſte d'amour & de terreur, elle voudroit entendre encore une fois de cette bouche à laquelle elle joint la ſienne, un ſon, un ſoupir, mais c'eſt en vain; il ne reſte plus à Abbaſſaï que ſon déſeſpoir, il la délivre de ſes malheurs; elle ſe ſaiſit de l'épée teinte du ſang de Gia-

ſar, la plonge dans ſon ſein, tombe & expire ſur le corps de ſon époux.

Sammis éperdu avoit en vain voulu arrêter le déſeſpoir d'Abbaſſaï; quelle eſt ſa douleur! quoique blanchi dans l'étude de la ſageſſe, il s'y livre ſans modération.

Haroun attiré par les cris de Sammis, voit l'horrible & touchant ſpectacle de ſes fureurs; l'amour, l'amitié, reprennent leur empire ſur ſon ame, il veut ſuivre ceux qu'il immole. Arrête, s'écrie Sammis, tu n'eſt pas digne de mourir. Une vie remplie de

remords doit être le châtiment du crime. Puissent les objets funestes que tu vois être toujours présens à tes yeux, puisse le repentir te déchirer sans t'excuser, puisse enfin ta honte égaler ta gloire passée.

Après ces mots qu'Haroun ne condamne ni ne punit, Sammis s'éloigne sans obstacle, l'amitié le soutient & l'accable, il se flatte enfin que Fatime, dont il va percer le cœur, soutenue à son tour par l'amour d'Amanzé, & par sa tendresse pour le fils d'Abbassaï, vivra pour ces objets chéris.

On arrache Haroun à son

deſeſpoir, mais, ſa douleur, ſes remords, la voix de la vertu, celle de la terreur, après une vie plus cruelle que la mort même, le conduiſent au tombeau.

Fin de la troiſiéme & derniere Partie.

